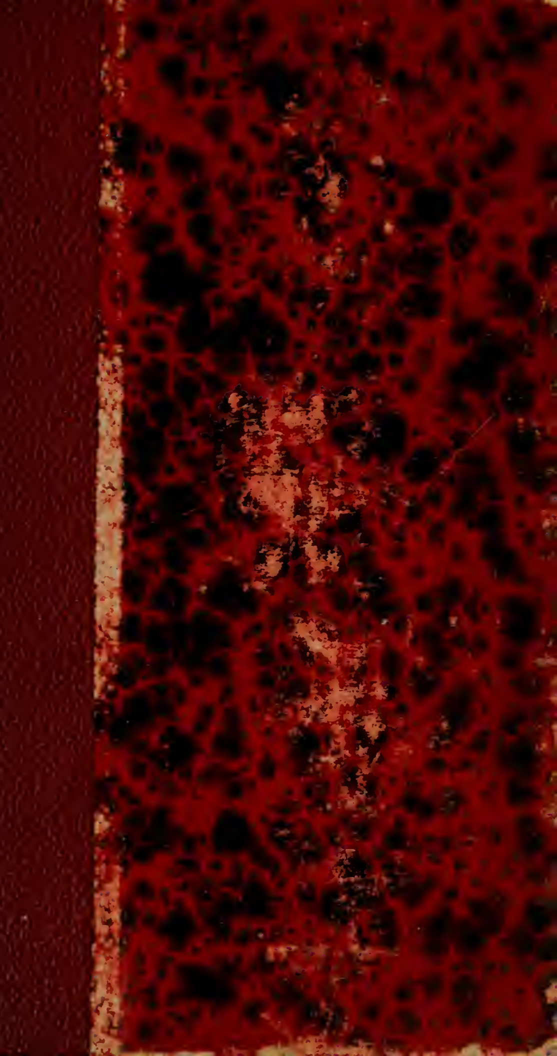


LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

61

VILLEMAIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

VILLEMAIN

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey sc.

VILLEMAIN

Imp. de Mangeon r. St Jacq. Paris

LES CONTEMPORAINS

VILLEMAIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

M. Verteuil, secrétaire de la Comédie-Française, nous adresse la lettre suivante :

Paris, 28 juin 1856.

« On m'apporte, cher ami, une brochure anonyme, qui a la prétention d'être ta biographie, et qui se permet de prononcer mon nom, en l'accolant à des faits

entièrement faux. Certes, dans l'œuvre que tu publies depuis deux ans, parfois je te désapprouve comme *audace de vérité*, mais sans mettre en doute ton honnêteté, ton talent, ta conscience et ton courage.

« Mille amitiés cordiales.

« VERTEUIL. »

Notre ami du Théâtre-Français a grand tort de s'émouvoir au sujet de cette brochure, dont nous n'aurions pas même dit un mot, tant nous avons de mépris pour les écrivains qui ne signent pas leurs attaques.

Dans ce charmant volume, on nous appelle :

Perroquet, — serin, — portier, Basile, — Brid'oison, — Joseph Prudhomme, — Dangeau-Trissotin, — Queue-rouge, — Bilboquet, — bête, — âne, — séminariste en goguette, — ignorant, — chie-en-lit, — Juvénal à cinquante centimes, — barbier du roi Midas, etc., etc.

Joignez à ces épithètes gracieuses force rancune démocratique et sociale, force appréciations ignobles et sans retenue, vous aurez une idée complète de l'œuvre. Les frères et amis se vengent à leur manière, et dans leur beau langage.

Nous remercions l'éditeur qui a donné le jour à cette aimable notice.

Vraiment nous en désirons beaucoup de ce genre, afin de montrer au public quels sont nos ennemis et quelle est leur valeur.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

VILLEMAIN

Abel-François Villemain naquit à Paris, le 10 juin 1790, d'une mère très-spirituelle et très-distinguée, qui veilla sur l'éducation de son fils avec la plus grande sollicitude.

Elle le confia d'abord aux soins d'un instituteur nommé Planche[1], qui était sans

[1] La pension Planche suivait les cours du Lycée impérial, aujourd'hui collége Louis-le-Grand.

contredit l'helléniste le plus en renom de la capitale. Passionné pour la littérature grecque, il faisait apprendre à ses élèves et représenter dans sa pension même les tragédies de Sophocle.

Le héros de ce petit livre était à douze ans l'un des acteurs grecs les plus remarquables de la troupe.

Il marchait d'un pied ferme sur le *proscenium* et n'écorchait pas un seul vers d'*Électre* ou d'*Œdipe roi*.

Vingt années plus tard, à l'un de ses dîners de ministre, il récita d'un bout à l'autre, devant les convives stupéfaits, son ancien rôle d'Ulysse dans *Philoctète*.

Abel se montrait le plus espiègle et le

plus studieux, le plus intelligent et le plus dissipé des élèves de M. Planche. Il eut Castel pour professeur de rhétorique latine, et Luce de Lancival pour professeur de rhétorique française.

Très-souvent il arrivait que celui-ci, absent ou malade, ne venait pas à l'heure fixée pour la classe et laissait les élèves bayer aux corneilles.

Un jour, Villemain sort des bancs, escalade la chaire vide, et se met à traiter le sujet de la leçon gravement, sans aucun trouble, avec une facilité rare et une élégance de débit qui émerveillent ses condisciples.

A partir de cette époque, toutes les fois

que Luce de Lancival ne paraissait point au collége, Abel faisait son cours.

Il est certain que, si les prodiges de l'enfance ou de l'adolescence garantissaient l'avenir d'un élève, Abel-François Villemain serait aujourd'hui le plus grand homme du siècle.

Toute la classe de rhétorique lui décernait d'avance le prix d'honneur au concours général.

Il n'en fut rien cependant.

Les juges ne lui accordèrent qu'un accessit, et ses camarades, habitués à le regarder comme un maître, crièrent à la fraude. Beaucoup d'entre eux lui adressèrent en alexandrins leur compliment de condoléance.

Au sortir du collége, le jeune homme se fait inscrire à l'École de droit.

M. de Fontanes, grand maître de l'Université, cause avec lui dans un salon, le trouve d'une force inouïe sur toutes matières et lui offre, séance tenante, une chaire à Charlemagne. Deux mois après, il le nomme, à l'École normale, maître de conférences.

Abel entre dans sa dix-neuvième année.

Presque tous les élèves sont plus âgés que lui; mais cet excès de jeunesse même double son mérite et ses triomphes.

En 1811, à la distribution de prix du grand concours, on crut devoir rétablir ce fameux discours latin dont l'usage avait été pendant quelque temps aboli.

Ce fut Villemain qui le prononça.

Des bravos tumultueux éclataient à chacune de ses périodes, et vraiment ceci n'eût pas manqué de divertir beaucoup Cicéron, s'il avait pu se trouver au nombre des auditeurs.

L'année suivante, en 1812, l'Académie couronne l'*Éloge de Montaigne*, première œuvre écrite de notre héros.

Incontestablement c'est un magnifique travail.

Du premier coup, le jeune auteur donne la mesure de son génie.

Pénétrant Montaigne avec une sagacité parfaite, il analyse, pour ainsi dire, dans les *Essais*, chaque beauté de détail, tout

en réunissant l'ensemble sous un même coup d'œil et en expliquant avec un rare bonheur la conception du livre et son style.

C'est une méthode que la plupart des critiques n'osent point aborder par impuissance.

Aussi pénétrant et aussi délié que Sainte-Beuve, M. Villemain ne trahit pas, comme lui, de page en page, l'effort d'une analyse laborieuse.

Quelque originales que soient ses remarques, il les exprime comme il les a conçues, c'est-à-dire de la manière la plus judicieuse et la plus nette.

Sainte-Beuve, au contraire, empêtré dans sa langue difficile et pleine d'am-

bages, n'arrive jamais à saisir nettement ce qu'il entrevoit et ce qu'il veut fixer. Dans son embarras, il demande à des mots bizarres, à des circonlocutions pénibles, un effet qu'il manque presque aussi souvent qu'il le cherche.

M. Villemain, selon nous, est le premier de nos critiques sérieux.

Pour l'*Éloge de Montaigne*, il arracha la palme à des concurrents de première force, à Droz, à Jay, à Biot, et à ce redoutable Victorin Fabre, qui, jusque-là, candidat perpétuel aux couronnes académiques, les avait presque toutes conquises[1].

[1] Victorin Fabre est l'auteur des *Éloges de Corneille* et de la *Bruyère*. Vaincu pour celui de *Mon-*

Paris entier s'entretenait d'Abel-François Villemain.

Nos littérateurs les plus illustres venaient à lui, fiers de le connaître, heureux de le combler de louanges et de l'exciter par leurs encouragements.

Il devint le favori du monde

Les cercles, les salons, lui ouvrirent leurs portes. On le choyait avec une délicatesse extrême chez l'académicien Suard, chez la princesse de Vaudemont et chez le comte de Narbonne.

Benjamin Constant lui fit cordial accueil.

taigne, il quitta la lice académique et ne voulut plus y reparaître.

Plus tard, pendant les Cent-Jours, madame de Staël daigna lui offrir à baiser sa noble main.

— Courage ! dit-elle. Vous arriverez au sommet de la gloire des lettres.

Hélas ! on comptait sans la tarentule politique.

A cette époque, Abel-François était déjà ce qu'il est resté depuis, c'est-à-dire le causeur le plus chatoyant, le plus aimable et le plus spirituel de la terre.

De vastes connaissances historiques, une mémoire imperturbable, un tour d'esprit facile, une causticité retenue dans la limite des bienséances, voilà ce que nos Parisiennes de la fin de l'Empire trouvaient en notre professeur, et ces qualités, dont

l'assemblage est si rare, leur tournaient la tête.

Elles admiraient le ton galant et presque étourdi du docte jeune homme.

Sa laideur, — car Abel-François est abominablement laid, — disparaissait à leurs yeux pour ne laisser étinceler que ses causeries fines et petillantes.

Prêtez à Quasimodo la langue de M. Villemain, Quasimodo ne rencontrera point de cruelles.

Toutes les Esmeralda de salons viendront le caresser de leurs sourires.

Le comte de Narbonne avait pris notre héros en affection très-vive. Devenu l'un des premiers aides de camp de l'Empe-

reur, il promit à Villemain, qu'il savait très-ambitieux, de lui obtenir la bienveillance et l'appui du château.

— Avez-vous lu mon discours latin? demanda le jeune homme.

Sur la réponse négative du comte, Abel-François se hâta de lui traduire un paragraphe, dont voici le sens :

« Le héros d'Austerlitz est en même temps le restaurateur des bonnes études. C'est donc un devoir pour l'Université de s'appliquer à former des talents capables d'entretenir dignement la postérité des hauts faits du conquérant de l'Europe, comme aussi de procurer de dignes serviteurs à l'enfant auguste[1] dans lequel la

[1] Le roi de Rome.

France et le monde ont mis leur espoir. »

— Donnez-moi ce passage, dit le comte; je le ferai lire à l'Empereur.

Il tint parole.

Bientôt Abel-François reçut de la part du maître l'ordre de commencer l'éloge de Duroc.

Le jeune rhéteur ne se sentait plus d'allégresse; il se voyait en perspective arrosé de la pluie féconde des faveurs impériales.

Malheureusement il n'était pas encore assez rompu aux allures courtisanesques et ne savait point retenir une réplique dangereuse lorsqu'elle lui arrivait sur les lèvres.

— Je vous annonce, lui dit un jour

M. de Narbonne, que l'Empereur a l'intention de faire élaguer des ouvrages classiques un certain nombre de maximes suspectes dont il trouve bon de préserver la jeunesse française. Il songe à vous confier ce travail délicat.

— Par exemple! s'écrie Villemain. Demandez à l'Empereur si jamais il est venu à l'esprit de César de doter la jeunesse de Rome d'un Cicéron expurgé!

La réponse était magnifique.

Mais elle cassait bras et jambes à l'ambition de celui qui osait la faire.

Son protecteur, M. de Narbonne, lui tourna le dos. Villemain n'entendit plus parler des Tuileries.

S'il eût été sage alors, il serait immédiatement revenu sur ses pas et aurait quitté cette route absurde où il faut, avant tout, renoncer à sa liberté de jugement, si l'on veut ne pas se briser contre le despotisme ou le caprice.

La leçon pouvait être profitable ; mais Abel-François n'en tira pas d'autre conclusion que celle-ci :

— Dorénavant, je serai plus habile!

Ce qui voulait dire :

— Je n'aurai plus, dans mes écrits comme dans mes discours, ni foi, ni loi, ni conscience. Les événements seuls me serviront de guides ; et sur leur marche, quoi qu'il arrive, je réglerai la mienne.

Ayons l'œil au guet, flairons l'avenir et ne faisons plus d'école !

Bientôt il voit arriver la première Restauration.

Les rois alliés entrent dans nos murs avec leurs baïonnettes odieuses, juste au moment où l'Académie va couronner un second discours de Villemain sur les *Avantages et les inconvénients de la critique.*

Sa Majesté le roi de Prusse et l'empereur Alexandre se rendent à l'Institut.

Pour fêter ces hôtes illustres, l'assemblée déroge à tous les usages et permet au jeune lauréat de lire lui-même son discours devant les souverains victorieux.

C'est le cas ou jamais de commencer à

mettre en pratique l'honnête résolution de tout à l'heure.

En conséquence, au début de son discours, Villemain complimente le « *vaillant héritier de Frédéric* » et le « *magnanime Alexandre, âme antique et passionnée pour la gloire.* »

Platitude et lâcheté !

Voilà, certes, une action que la France ne vous pardonne pas, monsieur.

Quoi ! vous avez eu l'audace, en pleine séance académique, dans une assemblée française, quand le *Moniteur* du lendemain devait porter vos paroles à tous les échos du royaume, vous avez eu l'audace, disons-nous, de flagorner ces rois, au par-

jure desquels la patrie devait son infortune!

Un écrivain de courage[1] vous l'a dit avant nous :

« On aurait dû, ce jour-là, clouer sur l'écu de la France votre langue, qui léchait en phrases avilissantes les bottes du Russe et du Prussien, car elles étaient teintes de sang français! »

Certains hommes, qui excusent tout, se sont efforcés, à diverses reprises, de laver M. Villemain de cette faute énorme.

Ils invoquèrent, dans ce but, le souvenir du régime d'oppression dont les alliés délivraient le pays; ils parlèrent de

[1] Hippolyte Castille (les *Hommes et les Mœurs.*)

l'accueil enthousiaste fait au roi de Prusse et au czar par tous les académiciens et par les invités à la séance.

Allons donc!

Pourquoi n'essayèrent-ils pas aussi de rappeler, à la justification de l'orateur, l'exemple de ces dames élégantes et parfumées qui allèrent au-devant des Cosaques immondes et graissés de suif?

Est-ce qu'un crime efface un crime? est-ce qu'une honte en lave une autre?

Comme on l'a dit encore, « à partir de ce jour, M. Villemain ne devait plus avoir le droit de monter en chaire à Paris et de parler à la jeunesse française : il fallait l'envoyer professer à Berlin ou à Saint-Pétersbourg. »

Mais point.

On le nomme professeur suppléant d'histoire moderne à la Faculté des lettres [1]. Il ouvre son cours par une étude sur l'*Histoire générale de l'Europe au quinzième siècle.*

Bientôt une troisième couronne académique orne son front.

Cette fois elle lui est donnée pour l'*Éloge de Montesquieu.*

Lorsqu'un homme se jette en dehors des lois de la conscience et de la droiture, il perd inévitablement, avec sa propre estime, une grande partie du talent qu'il a reçu du ciel.

M. Villemain ambitieux, M. Villemain

[1] C'était M. Guizot qu'il suppléait.

panégyriste des Cosaques ne se ressemble plus à lui-même.

L'écrivain profond disparaît.

Il ne reste que le rhéteur, doué d'un esprit sagace et d'une forme brillante sans doute ; mais, en sondant cette forme, on n'y trouve que le creux et le vide. Les grands côtés de l'auteur de l'*Esprit des lois* échappent absolument à son critique.

A partir de cette fâcheuse décadence, dont l'effet le plus triste se manifestait dans le ressort de la pensée, on a pu dire avec raison de notre professeur :

« Quand il a fait une phrase, il cherche ce qu'il mettra dedans. »

Royer-Collard, alors grand maître de l'Université, crut devoir appeler Villemain

de la chaire d'histoire moderne à la chaire d'éloquence.

Cette nomination fut signée dans le cours de l'année 1816, et le professeur ne quitta son cours qu'en 1826, après avoir développé l'histoire littéraire des quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Dans l'intervalle, en 1819, il publia cette fameuse *Histoire de Cromwell*, dont on a beaucoup trop exagéré le mérite.

La forme, certes, est inimitable. Pureté, sobriété, concision, élégance, imitation parfaite des modèles antiques, rien ne pèche sous ce rapport. Mais partout se trahit l'absence d'horizons; mais la pensée marche terre à terre; mais on dirait d'un

écrivain myope, auquel les grandes perspectives historiques échappent.

Villemain ressemble à un oiseau de paradis qui a perdu ses ailes et qui se traîne dans les savanes, au lieu de voler sous l'azur.

— Que penses-tu de mon livre? disait-il à l'un de ses anciens condisciples qui avait reçu le premier exemplaire de l'édition.

— Je te donnerai mon avis, répond son interlocuteur, si tu me permets de parler sans détour.

— Comment donc! s'écrie Villemain, je te le demande en grâce.

— Eh bien, quand j'ai fermé le volume,

je me suis involontairement rappelé Gulliver et l'armée des Lilliputiens arrivant pour garrotter l'homme d'Europe. Celui ci, tiré de son sommeil, se lève, écarte les jambes, et la phalange microscopique se trouve ainsi à une distance énorme de chacun de ses talons.

— Je ne comprends pas, explique-toi, dit le professeur.

— Tu as eu l'intention de mesurer Cromwell, mon cher; tes regards se sont élevés tout au plus jusqu'à sa cheville.

C'était dur, mais c'était vrai.

M. Villemain put s'en convaincre en voyant le public accueillir froidement l'ouvrage. Notre rhéteur espérait que ce livre

fixerait sur lui l'attention des hommes politiques. Il n'en fut rien.

Décidément on apportait beaucoup trop de négligence à le payer de ses magnifiques éloges au roi de Prusse et au czar.

Sans doute quelques ennemis secrets le desservent et cachent au roi son mérite.

Ah! s'il pouvait seulement pénétrer au château et lier conversation avec le prince!

Une idée superbe lui traverse l'esprit.

Louis XVIII avait pour la langue latine une prédilection toute particulière. Villemain savait qu'une traduction d'Horace, publiée tout récemment, était l'œuvre de la main royale.

En conséquence, un jour, - un beau

jour de soleil, — le professeur se décide à une petite promenade au jardin des Tuileries.

Il va et vient le long de l'avenue qui fait face au château, tenant un livre ouvert et paraissant plongé dans la plus délicieuse de toutes les lectures.

Or ses pas distraits le mènent droit à l'un des bassins peu profonds qui se trouvent en ce lieu du jardin. Tout à coup la terre lui manque ; le livre tombe à l'eau, et notre homme suit le livre.

Les cygnes effrayés battent de l'aile.

Ils étaient loin de s'attendre à cette chute d'un professeur dans leur domaine liquide.

Bien entendu, le critique de Montaigne

venait de tomber à l'eau par hasard, et, par hasard aussi, personne ne se trouvait dans le voisinage pour venir en aide à sa détresse.

Voyant un homme se débattre éperdu dans quelques pouces d'eau, les gardes des Tuileries accourent. On sauve des flots l'historien de Cromwell; mais son livre, son cher livre est au fond de l'eau.

Son livre ou la mort!

Il se précipite une seconde fois dans le bassin, plonge, patauge, barbote, et trouve enfin ce qu'il cherche.

O bonheur!

Émerveillé de voir un homme trempé jusqu'aux os le supplier avant tout de faire sécher son livre, l'officier du poste prend

ce personnage pour un échappé de Bicêtre.

— Qui êtes-vous? lui demande-t-il; comment vous appelez-vous?

— Je me nomme Villemain, répond notre héros; je suis professeur à la Faculté des lettres, et la lecture de cette traduction d'Horace m'absorbait tellement au milieu de ma promenade...

— Une traduction d'Horace? Permettez que je l'examine.

Villemain présente à l'officier son livre ruisselant.

— Cette traduction, dit-il, est merveilleuse. On assure qu'il y en a fort peu d'exemplaires, et je ne me serais jamais consolé de l'avoir perdue.

— Savez-vous quel en est l'auteur? dit l'officier.

— Non, je l'ignore.

— Eh bien, vous allez me suivre et passer des vêtements secs. Je ne perdrai certes pas l'occasion de présenter au roi un homme qui a failli se noyer dans un excès d'enthousiasme pour son œuvre.

— Son œuvre!... Horace traduit par Sa Majesté!... Quoi! vraiment, il serait possible...

— Oui, monsieur, oui! le roi est excellent latiniste. Venez, et n'attrapez pas la fièvre.

M. Villemain oppose quelque résistance; il joue la timidité, la modestie. L'officier

n'écoute rien et l'emmène au château.

Vingt minutes après, le professeur d'éloquence était dans le cabinet de Louis XVIII, racontant lui-même son histoire du bassin, qu'il entremêla, comme de juste, d'éloges extrêmement délicats et flatteurs sur la traduction, cause du sinistre.

A la fin de la semaine, il entrait au ministère de l'intérieur comme chef de division de l'imprimerie et de la librairie, et, six mois après, M. Decazes l'élevait à la dignité de maître des requêtes au conseil d'État.

Le bain des Tuileries avait été, comme on le voit, très-salutaire à notre héros.

Il fit, au conseil d'État, connaissance avec les doctrinaires, et participa très-ac-

tivement à l'élaboration des lois destinées à brider la presse.

En même temps, il prêchait le libéralisme à son cours, sachant à merveille qu'il ne pouvait pas captiver autrement l'enthousiasme de la jeunesse des écoles.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et froid !

Ce fut à coup sûr en punition de cet acte hypocrite qu'un diable narquois et vengeur lui inspira le plus détestable de ses ouvrages. Nous voulons parler de *Lascaris, ou les Grecs au quinzième siècle*, suivi de l'*Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*.

Non-seulement l'auteur n'a pas visité la Grèce, mais il s'est même dispensé de lire

les ouvrages qui l'ont décrite. Il n'est question dans son poëme ni des mœurs, ni de la physionomie, ni des coutumes, ni des actes, ni des croyances des Grecs contemporains.

Lascaris est le seul ouvrage d'imagination de M. Villemain. C'est fort heureux pour sa gloire.

Il semble qu'il ait voulu donner un pendant à cet insipide poëme de Bitaubé qui a pour titre *Joseph*, et que tout esprit sage regarde de nos jours comme la condamnation formelle de cette littérature servilement imitatrice qui florissait sous le premier Empire.

Mais nous anticipons, car *Lascaris* ne fut publié qu'en 1825.

L'auteur de ce livre plus que médiocre ne nous pardonnerait pas d'oublier qu'il eut la croix en 1820, et que, l'année suivante, l'Académie lui ouvrit ses portes.

Villemain succédait à Fontanes, son protecteur.

On put l'entendre faire tout à la fois dans son discours l'éloge du poëte, l'éloge de l'Empire et l'éloge de la Charte, heureux de trouver ainsi moyen de plaire aux académiciens de tous les goûts, de toutes les opinions et de toutes les nuances.

En 1822, il publia la *République* de Cicéron, traduite d'un manuscrit palimpseste découvert par le savant Angelo Maïo, bibliothécaire du Vatican.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser

ici les nombreuses *Études littéraires* de M. Villemain[1], morceaux largement académiques et soporifiques, pour la plupart.

[1] Voici les principales : *Essai sur l'oraison funèbre*, — *Discours sur le polythéisme dans le premier siècle de l'ère chrétienne*, — *Essai sur les romans grecs*, — Portraits de *Pascal*, — de *Fénelon*, — de l'*Hospital*, — de *Shakspeare*, — de *Lucrèce*, — de *Bossuet*. — de *Massillon*, — de *saint Basile*, — de *saint Athanase*, — de *saint Chrysostome*, — de *Fléchier*, — de *saint Augustin*, — de *Bourdaloue*, — de *Pope*, — de *Milton*, etc., etc. M. Villemain augmenta plus tard cette collection confuse d'un certain nombre de notices, d'essais, de discours, et la divisa en trois séries : 1° *Discours et mélanges*, comprenant les portraits des écrivains français et ses harangues académiques ; 2° *Tableau de l'éloquence chrétienne*, comprenant les portraits des Pères de l'Église et des orateurs chrétiens ; 3° les *Etudes de littérature ancienne et étrangère*. Dans cette troisième série, le *Gentleman Magazine*, publié par Galignani (février 1843, page 141 et 142), relève de nombreuses bévues commises par Villemain dans les articles relatifs à des Anglais, articles qu'il publia dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Le beau style, comme l'exécution musicale, finit par endormir, lorsque rien, à côté, ne se présente pour continuer le charme et vaincre la monotonie.

M. Villemain fut plus heureux dans ses cours.

Jamais, on doit le dire, un de ses auditeurs ne parut fatigué de l'entendre. Il est rare que la parole ne lui donne pas tout ce qui échappe à sa plume en tours originaux, en vivacité pittoresque.

Sainte-Beuve lui-même l'affirme.

Voici le passage qu'on peut lire dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1836 :

« Quand Villemain écrit, il gagne sans

doute en perfection, en poli, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est *lui* écrivain, il n'est pas *lui* orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de personnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec, il s'émousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie que dans le tête-à-tête, ou devant tous. Devant tous, l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit. »

Beaucoup des séances du cours de M. Villemain ressemblaient à de véritables solennités littéraires.

Sachant donner à ses harangues tantôt un cachet d'opposition fort habile, tantôt

un cachet de royalisme pur, et tantôt un cachet neutre, selon qu'il voyait son auditoire composé d'étudiants, de notabilités [1] ou de gros public, il louvoyait entre ces divers courants de la popularité, sans briser sa barque aux écueils.

Ainsi, par exemple, à l'ouverture de son cours de 1824, jetant un coup d'œil

[1] M. Villemain ne manquait jamais de *reconnaître* les hommes illustres que la curiosité amenait à son cours. Il fixait continuellement sur eux son regard ; il semblait leur adresser ses phrases les plus élégantes, ses plus beaux effets oratoires. La salle étonnée suivait la direction de l'œil du professeur, et l'on ne manquait jamais de découvrir le grand personnage qui se dissimulait en vain derrière une colonne ou derrière une statue. C'étaient alors des cris, des trépignements, un enthousiasme à tout rompre. Jugez comme, le lendemain, la narration du *Moniteur* était pompeuse ! Chateaubriand et Berryer furent tour à tour victimes de cette adroite manœuvre professorale.

sur la salle, il la voit remplie de magistrats, d'hommes de lettres, de savants, de députés et de pairs de France.

Charles X vient de monter sur le trône.

En avant le royalisme!

Il s'agit, dans ce premier cours, de tracer un tableau de la littérature française sous Louis XIV....

« Ce roi, dit solennellement le professeur, qui, pendant une longue prospérité, fut grand de la gloire de ses sujets; qui, lorsque la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, montre une âme héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme

pour annoncer que le grand siècle était achevé[1]. »

Véritablement cette phrase semble écrite par Bossuet.

Des applaudissements tumultueux éclatent. Villemain les calme du geste et fait rentrer son auditoire dans la discipline universitaire.

Mais patience! l'éloge de Charles X va suivre....

— Et, pour cette fois, s'écrie le professeur, la défense est levée!

« On juge, dit le journal ministériel, rendant compte de la séance, avec quelle ardeur unanime la salle profita de cette permission. »

[1] *Moniteur* du 24 novembre 1824.

M. Villemain, non content de lutter de magnificence avec Bossuet, brûla sous le nez de son roi, dans la cassolette de la flatterie, beaucoup plus d'encens que l'Aigle de Meaux n'en brû'a jadis sous le nez de Louis XIV, et avec beaucoup moins de raisons de le faire.

Écoutez plutôt :

« Monarque aimable et vénéré, il a la loyauté des mœurs antiques et les lumières modernes. La religion est le sceau de sa parole. Il tient de Henri IV ces grâces du cœur auxquelles on n'échappe pas; il a reçu de Louis XIV l'amour éclairé des arts, la noblesse du langage, et cette dignité qui frappe de respect et pourtant séduit. Sa haute faveur accueille et ranime

nos savants; sa justice (et nous lui en rendons grâces) les suit et les protége sur la terre étrangère; son humanité, vigilante et populaire, visite les retraites de la souffrance, comme Louis le Grand dotait les hospices de la gloire. Ses paroles semblent un bienfait public, parce qu'elles sont toujours l'expression de cette âme française et loyale, *qui veut régner par les lois, qui met sa grandeur à les respecter*, et mesure son pouvoir sur l'amour, les espérances et les institutions de son peuple. »

• Qu'en dites-vous? la cassolette vous semble-t-elle assez bourrée de parfums?

Or le biographe Loménie, dont l'âme est aussi judicieuse que pleine de tact, de bienveillance et de logique, ne trouve dans

cet hyberbolique éloge aucune flatterie.

Bien plus, le dernier membre de phrase que nous avons souligné lui semble contenir une leçon vigoureuse pour le monarque imprudent qui, six années plus tard, devait mettre sa signature au bas des ordonnances.

Ah! monsieur Loménie, quelle portée de vue! Ne nous prêtez pas vos besicles.

Jusqu'en l'an de grâce 1827, Villemain continue d'obtenir le même succès devant ses auditeurs.

Seulement, les élèves du quartier latin dominant alors comme nombre, il se livre de plus en plus chaque jour à des échappées libérales, tant enfin que le gouvernement lui suscite des tracasseries.

On lui demande un compte sévère des mots les plus anodins.

M. de Martignac lui rend un peu ses coudées franches; mais, à l'avénement du ministère Polignac, le pouvoir se montre de nouveau susceptible.

L'Académie ayant décidé qu'une supplique serait remise au roi dans le but de lui signaler l'imminence des périls que la censure faisait courir aux lettres, Villemain est choisi par la docte assemblée pour la rédaction de cette supplique, conjointement avec Lacretelle et Chateaubriand.

Le ministère ne lui pardonne point d'avoir accepté cette tâche.

On lui enlève aussitôt son emploi de

maître des requêtes, et voilà notre homme martyr.

Grandes ovations des étudiants à la Sorbonne.

Villemain flaire la chute de la branche aînée. Ses bons camarades de la doctrine le poussent à la Chambre; il est élu par le collége électoral d'Évreux, s'assied carrément à l'extrême gauche, signe l'adresse des deux cent vingt et un, — et 1830 arrive !

Peut-être vous figurez-vous que notre éloquent professeur obtient un succès de tribune au palais Bourbon.

Non vraiment. Ses collègues et le public se montrent choqués de ses phrases

pédantesques, de son ton plein d'aigreur et de ses sarcasmes. L'année suivante, on le dépossède de son mandat, tant il a su, en peu de mois, devenir impopulaire.

Il frappe alors aux portes du château, se prosterne à plat ventre devant Louis-Philippe, et croque les dragées de la cour.

A la fin de 1831, le roi le nomme membre du conseil royal de l'instruction publique. En 1832, il devient vice-président de ce conseil. On le porte à la Chambre haute en 1833, — et bientôt nous le verrons grand maître de l'Université.

L'Académie, en attendant, juge convenable de lui donner le fauteuil de secrétaire perpétuel.

Un fait curieux se produit le jour de son élection.

Sur vingt-trois votants, au premier tour de scrutin, M. Droz a onze voix, M. Villemain onze également, et M. Lainé une.

Au second tour, même résultat.

Grande stupéfaction de messieurs les immortels.

On se demande quelle est la voix unique, la voix têtue qui se porte sur ce brave M. Lainé avec autant de persistance.

Lemercier se lève, et dit :

— Messieurs, cette voix est la mienne. Passons au troisième tour de scrutin. J'ai voulu que notre secrétaire perpétuel fût bien assuré que c'est moi qui le nomme.

Au troisième tour, la voix mutine se range du côté de Villemain.

Dans l'élan de sa reconnaissance, notre héros court à l'auteur de *Frédégonde.*

— Merci ! Je vous dois mon élection ! s'écrie-t-il avec un accent joyeux.

— Oui, réplique Lemercier, c'est un prêté pour un rendu. Je pouvais, il y a deux ans, être nommé professeur au Collége de France, et vous y avez mis obstacle. Nous sommes quittes.

C'était une noble et délicate vengeance.

Plus tard, M. Villemain n'en continua pas moins de desservir, par esprit de malignité pure, nombre de personnages qui,

moins généreux que Lemercier, devinrent ses ennemis mortels.

Une fois pair de France, il cède sa chaire à Saint-Marc Girardin [1].

Puis il s'occupe exclusivement de flagorner le roi des barricades, afin d'en ob-

[1] Depuis cette époque il ne professe plus. Son *Cours sur la littérature du dix-huitième siècle*, ouvrage critique d'une grande valeur, a été recueilli et sténographié. Pour compléter la liste des œuvres de M. Villemain, nous avons à citer encore ses *Considérations sur la langue française*, servant de préface au Dictionnaire de l'Académie, un *Tableau de l'état actuel de l'instruction publique en France*, et les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Ce dernier livre, publié récemment, contient les rancunes de l'auteur, exprimées par une éloquence verbeuse insoutenable. Joignez à cela divers articles dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue contemporaine*, la *Revue de Paris*, la *Biographie universelle* de Michaud, la *Nouvelle Biographie universelle* de Firmin Didot frères et le *Journal des Savants*, vous aurez la somme exacte des travaux littéraires de l'ex-ministre.

tenir le portefeuille de l'instruction publique.

Ce portefeuille tombe entre ses mains le 13 mars 1839.

Au mois de janvier suivant, l'homme qui a flatté l'Empire, les Cosaques et les Bourbons légitimes dit à Louis-Philippe :

« Sire, vous êtes pour tous une protection et une espérance. Par vous, par votre dynastie nouvelle , la France, à jamais préservée de la contre-révolution et de l'anarchie, a vu ses institutions ébranlées s'affermir et son gouvernement national se fonder. Dans ce travail de dix années, le monde a souvent admiré en vous une fermeté d'âme et une persévérance supérieures aux épreuves de votre destinée.

Cette gloire, que le temps confirme, sera chaque jour mieux comprise et plus respectée[1]. »

M. Villemain ministre prenait un plaisir extrême à déconcerter les personnes auxquelles il donnait audience. Il ne manquait jamais une occasion de mystifier ceux qui lui présentaient une requête[2],

[1] *Moniteur* du 3 janvier 1840.

[2] Il put le faire impunément avec certaines natures peureuses; mais il rencontra parfois des caractères énergiques dont il ne vint pas aussi facilement à bout. M. William Duckett, rédacteur en chef du *Dictionnaire de la conversation*, ayant eu l'idée de publier une traduction française de tous les auteurs grecs, va demander au ministre le concours de son talent et de sa plume. Celui-ci accepte. Un prospectus est lancé, portant le nom des futurs traducteurs, Villemain en tête. Quelques jours après, M. Duckett reçoit une lettre absurde et insolente : « D'où me connaissez-vous? avait l'effronterie d'écrire le ministre. Où avez-vous appris que je susse le grec? » ajoutait-il

ou de les blesser jusqu'au fond de l'âme par quelque trait méchant.

Voici une anecdote que nous avons déjà racontée, mais sans avoir, comme aujourd'hui, les détails explicites recueillis dans les bureaux du ministère même.

Jules Janin s'était chargé de demander la croix pour son ami Théodose Burette, professeur d'histoire.

Ils vont ensemble rue de Grenelle.

Janin passe le premier dans le cabinet du ministre, obtient la promesse du ru-

niaisement. Le rédacteur en chef du *Dictionnaire* publia cette lettre avec une réponse tellement nette et tellement vive, que M. Villemain ne jugea pas à propos de continuer la correspondance.

ban, sort pour annoncer la bonne nouvelle au solliciteur, et dit :

— Va remercier Villemain, c'est chose conclue !

Théodose Burette entre à son tour et se confond en actions de grâces.

— Hein?.... qu'est-ce à dire?.... La croix!.... Je n'ai jamais eu l'intention de vous la donner, monsieur ! s'écrie le ministre.

Le professeur devient pâle. Il prononce le nom du critique.

Alors Villemain d'éclater en paroles menaçantes. Il lui déclare qu'il le fera jeter dehors par les huissiers, s'il ne prend

la porte au plus vite, et le malheureux s'éloigne en pleurant de rage.

Ceci n'est que de la cruauté; mais voici qui n'a plus de nom.

Sur le point de publier deux volumes d'histoire, un éditeur prudent supprime de son chef certain épilogue relatif au régicide, afin de ne point exposer l'œuvre à des poursuites.

Villemain, instruit du fait, appelle ce libraire, et, tout en le félicitant de sa résolution sage, demande à voir les feuilles supprimées.

On les lui montre.

Il les expédie le soir même au parquet, avec ordre de bâtir là-dessus un procès de

tendance, et l'éditeur est frappé d'une condamnation rigoureuse.

Tous les employés du ministère détestaient cordialement M. Villemain, qui se conduisait avec eux comme un ogre. Aussi lui appliquaient-ils à tout propos ces vers de l'*École des femmes :*

. . . . . . Mon Dieu, qu'il est terrible !
Ses regards me font peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

Lorsque M. le ministre accordait une faveur, il avait soin de la faire payer par quelque espièglerie détestable.

Un de ses vieux professeurs sollicitait depuis longtemps un emploi.

Cet emploi devient vacant. Le vieillard court au ministère. Il rappelle l'ancien-

neté de ses droits et les promesses qu'il a reçues.

M. Villemain répond :

— Allez au diable! La place a été donnée ce matin !

Ce disant, il le repousse et ferme brutalement la porte.

Le vieil universitaire rentre chez lui dans un état d'affliction terrible.

Une lettre au timbre de l'instruction publique l'attend chez son concierge. Il l'ouvre : la place est effectivement donnée.... mais à lui !

Le pauvre homme pousse une exclamation, tombe, et meurt de saisissement.

Par une bizarrerie dont on ignore la cause, M. Villemain se montra d'une impitoyable et constante désobligeance envers ses anciens condisciples, ses anciens collègues, et même envers ses amis.

Il avait un système analogue à celui de cet excellent Boulay (de la Meurthe), qui, devenu vice-président de la République, fit annoncer dans le *Moniteur* qu'il ne donnerait son apostille à aucune demande d'emploi.

De façon qu'on ne vit plus à quoi ce cher M. Boulay pouvait servir.

La France lui payait quarante mille francs d'honoraires, afin qu'il s'engraissât plus à l'aise dans son égoïsme, et qu'il ne mît aucun obstacle aux intrigues inso-

lentes des valets de cour, éternellement victorieuses lorsqu'il s'agit de repousser l'homme de mérite.

Si vous n'appuyez pas le talent et l'honneur, empêchez au moins les sots et les coquins de réussir !

M. Durozoir, membre distingué du corps universitaire, ancien camarade intime de Villemain au collége, ne put jamais décider son ex-condisciple à lui donner une place de recteur, à laquelle il avait des droits incontestables.

On savait toutefois un moyen, un seul, d'obtenir les faveurs du ministre, ou plutôt de s'en emparer.

Si quelqu'un venait lui dire :

—Excellence, j'ai connu beaucoup votre frère.... vous savez, ce malheureux jeune homme....

Il se hâtait de vous interrompre.

— Ah! fort bien, s'écriait-il, fort bien! En quoi puis-je vous être agréable?

Le solliciteur n'avait plus qu'à parler.

M. Villemain accordait tout, à moins cependant qu'on n'eût l'indélicatesse de lui demander son portefeuille.

Ce frère d'Abel faisait en même temps que lui ses études au Lycée impérial. Il était, comme lui, remarquable élève et fort mauvais sujet. Condamné pour huit jours au cachot, il conçut un dessein funeste et se pendit dans sa prison.

Ses maîtres, au lieu du pensum qu'il devait écrire, trouvèrent une sorte de testament impie et blasphématoire, au bas duquel le baron d'Holbach et tous les apôtres de l'athéisme eussent volontiers apposé leur signature; il se terminait par ces mots :

« *Il n'y a pas de Dieu, car il n'y a pas de justice. Donc il est également insensé de craindre ou d'attendre la mort. Je me réfugie dans le néant.* »

Le souvenir de cet épouvantable factum cause encore aujourd'hui à M. Villemain des frissons d'horreur.

Car, si notre héros a des jours où il se montre philosophe et où il frise l'incrédulité, d'autres fois il semble foncièrement

religieux et parle comme un Père de l'Église.

Le louvoyant Villemain flotte
Entre Mathurine et Charlotte.
— Je n'aime que vous! — Je n'aime que toi!
Dit-il à la Raison et dit-il à la Foi.
Mais dans le fond don Juan dit : Je n'aime que moi!

L'auteur de ces vers a parfaitement jugé cette nature boiteuse, que l'ambition menait droit à l'égoïsme, et que le contact de la politique corrompue de Louis-Philippe ne pouvait ni redresser ni rendre susceptible de dévouement.

On reproche à M. Villemain d'avoir accordé beaucoup de pensions à des personnes qui n'y avaient aucun titre, ou qui pouvaient s'en passer.

Droz en obtint une, parce que le mi-

nistre allait fort souvent dîner chez lui.

Mais, en compensation, M. Villemain refusait toute espèce d'indemnités littéraires aux gens qui les méritaient le mieux.

Quérard, l'infatigable bibliographe, ayant fait d'énormes dépenses pour l'impression de son livre, fut exhorté vivement par tous les hommes de lettres et par tous les éditeurs de sa connaissance à demander au ministre, sur les fonds destinés à la littérature, un encouragement à ses utiles travaux..

La démarche lui répugnait.

Un de ses amis, auquel il rendait visite, place une feuille de papier devant lui sur

une table, lui glisse une plume entre les doigts, et dit :

— Tu ne sortiras pas que tu n'aies fait ta demande à Villemain!

Quérard cède.

Il donne à son ami la feuille écrite, et se sauve sans la relire.

O précipitation fâcheuse! il a commis un barbarisme, et ce crime, aux yeux du rhéteur-ministre, efface le mérite de vingt ans de travaux sérieux.

M. Villemain souligne le mot fatal, et jette d'un air superbe la requête à ses commis, en criant :

— Voilà ma réponse!

L'auteur de l'*Histoire de Cromwell*

ne resta, cette première fois, qu'une année au ministère. Il eut pour remplaçant M. Cousin, entre les mains duquel il devait un peu plus tard ressaisir le portefeuille, pour le lui rendre de nouveau.

Ces messieurs imitaient l'exemple de deux autres couples politiques, Thiers et Guizot, Montalivet et Duchâtel, que nous avons vus trop longtemps, hélas! jouer au jeu de bascule, sous cet aimable régime de l'orléanisme!

Interrogez les bureaux de l'instruction publique, interrogez tout le corps universitaire, il n'y aura qu'une voix pour accuser M. Villemain et pour raconter les méfaits de son règne administratif.

— C'était un scandale affreux! disent

les uns. Tout notre Olympe frémissait à la vue des déportements de Jupin séducteur. Nous pourrions citer le Mercure officiel qu'il honorait de sa confiance.[1]

D'autres vous détaillent des histoires à faire tressaillir dans son tombeau l'ombre de Martin (du Nord).

Mais nous nous bouchons résolûment les oreilles, et nous ne croyons pas un mot de ces abominations.

Quand il y a sur un de nos personnages beaucoup de détails fâcheux, nous cherchons si, par hasard, on ne trouverait pas quelques actes honnêtes à mettre sur l'autre plateau de la balance.

Villemain a eu souvent de détestables

inspirations, mais il en a eu quelquefois de bonnes.

— Ce jour-là, vont crier ses détracteurs, il était sûrement malade!

Qu'importe? la maladie peut amener un homme à résipiscence, et la lettre dont nous donnons à la fin de ce volume un *fac-simile* prouve que M. Villemain était susceptible d'élans généreux.

Elle est adressée à M. Napoléon Theil, l'un des plus forts hellénistes de l'époque.

Très-jeune, et sans ressources pour aider une famille nécessiteuse, il vit le ministre lui ouvrir spontanément sa bourse et le placer bientôt à l'École normale comme surveillant des études.

M. Theil ne lui avait pas adressé la

moindre sollicitation; Villemain, depuis, s'occupa constamment de son avenir[1].

Mais voici un trait plus honorable encore.

On était en décembre.

Victor Hugo frappé de vertige venait de se montrer sur les barricades. La femme du grand poëte voit accourir M. Villemain.

— Grand Dieu! madame, s'écrie-t-il, qu'est devenu votre mari? Je tremble

[1] Monseigneur Affre, archevêque de Paris, ayant offert au jeune savant d'adopter un de ses livres pour les séminaires du diocèse, à la condition de supprimer une préface écrite par Villemain, M. Theil sacrifia son intérêt à la reconnaissance qu'il devait à son protecteur.

pour sa personne. Il peut lui arriver de grands malheurs.

— Non, monsieur, répond madame Hugo, rassurez-vous. Je sais qu'il n'est ni mort ni emprisonné. Seulement, hélas! je ne le reverrai plus; il doit être déjà hors de France.

— Madame, dit alors Villemain, je n'étais pas l'ami de M. Hugo, je ne suis pas non plus son partisan; mais je l'estime beaucoup, et je serais heureux de vous le prouver. Dans de semblables circonstances on est souvent pris au dépourvu. Je ne suis pas riche; toutefois j'ai là quinze mille francs qui pourront vous être utiles. Veuillez les accepter aussi simplement que je vous les offre.

Madame Hugo se sentit touchée jusqu'aux larmes de cette noble démarche.

— Il m'est impossible, monsieur, dit-elle, de vous remercier comme je le voudrais, tant je suis émue. Je dois vous apprendre que mon mari n'a pas eu une existence aussi dissipée qu'on le croit. Nous avons douze mille livres de rente sur l'État. Je refuse votre offre; mais je n'en serai pas moins éternellement votre débitrice.

En ce monde, une bonne action répare bien des fautes.

Si nous disons le mal par nécessité, lorsqu'il s'agit d'hommes publics, en revanche nous ne trouvons jamais le bien sur notre route sans le signaler avec joie.

L'histoire du second ministère de notre héros est une leçon cruelle pour les esprits lettrés, pour les imaginations vives, qui désertent le domaine de la poésie et de l'idéal, et vont se perdre dans les desséchantes régions de la politique.

M. Villemain commença par élaborer son fameux projet de loi sur l'enseignement.

Chaque soir, pendant un laps de temps indéfini, chaque article du projet, examiné, pesé, discuté au château, plongeait le ministre dans des perplexités étranges.

La reine Amélie, pieuse et timorée, demandait pardon au ciel d'être la femme d'un usurpateur.

— Au moins, disait-elle à Louis-Phi-

lippe, efforcez-vous de réparer, par votre complaisance pour les intérêts religieux, le dommage que vous avez causé à la monarchie en acceptant la couronne.

On étudiait de nouveau le projet de Villemain.

Ballotté entre la reine, qui n'était jamais satisfaite, et le roi, qui, tout en faisant des concessions, recommandait à son ministre de tenir les prêtres en bride, Villemain raturait, biffait, remaniait les articles, et ne contentait ni le roi ni la reine.

C'était vraiment à devenir fou. La cervelle du pauvre homme déménagea.

Son premier signe de décadence morale fut une peur insensée des jésuites.

M. Villemain voyait partout ces ennemis terribles. Il s'attendait à chaque minute à être poignardé ou à mourir du poison.

Les jésuites, à l'entendre, faisaient courir les bruits les plus infâmes sur ses actes, sur ses sentiments, sur ses mœurs. Il éloignait de sa maison tous les jeunes gens et n'osait plus donner le bras en public à un homme, parce que les jésuites l'accusaient, disait-il, d'entretenir des mignons.

Il ajoutait :

— Croiriez-vous qu'ils en veulent jusqu'à mes pauvres petites filles? Je serai forcé de les mettre au couvent, puisqu'ils disent partout qu'elles me ressemblent !

Déjà fort négligé comme tenue, M. Vil-

lemain porte tout à coup des toilettes indescriptibles.

Au milieu du monde le plus élégant, il arrive en souliers malpropres, en veste de voyage, et se mouche dans un mouchoir à carreaux bleus.

Il reçoit, au ministère, dans un costume plus burlesque encore, fourre les mains dans sa culotte et donne audience en se grattant.

Bref, un beau jour il s'imagine que ces abominables jésuites viennent le prendre. Dans son épouvante, il saute par la fenêtre et se fait une blessure grave.

Sa démission paraît aussitôt dans le *Moniteur*.

Il s'en montre furieux, accuse le roi d'ingratitude, et court d'un bout de Paris à l'autre en criant :

— Je ne suis pas malade! C'est une calomnie! Tout au plus avais-je besoin d'une saignée. Personne n'a eu le cœur de m'avertir. Mais patience! ils verront s'ils peuvent se défaire aussi brutalement et surtout impunément d'un homme qui a tenu dans sa main tous les secrets de la police!

On le conduisit dans une maison de santé de Chaillot. Il eut le bonheur d'y trouver un commencement de guérison.

Revenu à lui, M. Villemain avoua que l'homme qui lui eût fait signer un billet de dix francs le jour où il avait sauté par la fenêtre n'aurait pas été un honnête

homme. Il fit un voyage au delà des Alpes et reconquit pleinement ses facultés.

Néanmoins il ne digérait pas l'affront du *Moniteur*.

Quand le maréchal Soult proposa aux Chambres d'accorder à l'ex-ministre une pension viagère, réversible sur sa famille en cas de mort, notre héros protesta contre une générosité qui lui paraissait insultante[1].

Il s'était montré, sous Charles X, beaucoup moins susceptible.

[1] On assure qu'il regrette aujourd'hui cet excès d'amour-propre. M. Villemain n'est pas riche, et les journaux ont annoncé tout récemment qu'il avait failli être écrasé par une voiture de place, note assez habile, et que le gouvernement doit comprendre. Il est honteux de laisser un ancien ministre marcher à pied dans les rues. Allons, donnez la pension viagère, on ne la refusera plus!

Avant 1830, il touchait, pour un motif inconnu, dix-huit cents francs sur la cassette du roi.

Madame veuve Villemain, sa mère, avait une pension de deux mille francs; et mademoiselle Villemain, tante ou sœur d'Abel, était elle-même inscrite pour une somme de mille francs sur le registre des pensionnaires de l'État.

Si l'on en doute, on peut consulter la *Liste civile de Charles X*, publiée en 1833.

Avec sa lucidité d'esprit, l'historien de Cromwell reprend, de nos jours, sa malignité première et sa réputation de brillant causeur.

— Mon Dieu! s'écriait madame Réca-

mier, que Villemain est donc aimable ! Il ne dit pas un mot de ce qu'il pense ; il ne pense pas un mot de ce qu'il dit... mais qu'il est donc spirituel et gracieux !

Ce jugement d'une femme supérieure est écrasant.

Il ne reste plus au personnage dont nous venons de raconter l'histoire ni conviction, ni foi, ni sincérité. Tout ce qu'il avait de noble et de grand dans l'âme s'est effacé sous l'éponge de la cour citoyenne.

Jamais, du reste, en aucun temps, on n'a vu les littérateurs de génie se discréditer d'une façon plus déplorable que dans la première moitié de ce siècle.

A quoi devons-nous le spectacle de ce

triste phénomène? Au gouvernement constitutionnel, sans contredit.

Une fois la carrière politique ouverte, nos écrivains célèbres ont quitté leur piédestal pour courir dans la lice avec la souplesse de jarrets la plus folle et la plus ambitieuse; ils ont laissé la proie pour l'ombre, la gloire acquise pour la gloire incertaine, la réalité pour le rêve.

— Eh! malheureux, où allez-vous? leur criait-on.

Tous allaient à l'abîme.

Regardez autour de vous, et dites si nous avons tort.

L'un, — c'était le plus grand de tous et le plus illustre, — est aujourd'hui sur la

terre d'exil, à livrer son cœur en pâture à la colère, à la haine, aux passions sinistres. Avait-il besoin de la gloire des Dupin, quand il avait au front l'auréole d'Homère et du Dante?

Un autre, un poëte aussi, celui-là, ne s'est montré ni plus sage ni plus digne.

Il a déposé sottement aux pieds de Baal sa couronne de laurier.

On l'a vu chasser la muse comme une coureuse et tomber des splendeurs du Parnasse dans les réseaux de la diplomatie.

Trébuchant de sottise en héroïsme et d'héroïsme en sottise, ouvrant aujourd'hui les gouffres, les fermant demain, jetant sa fortune à l'orgueil et la redemandant à

l'aumône, il a fini par changer les rayons en ténèbres, l'or en cuivre, l'enthousiasme en pitié.

Voulez-vous un troisième exemple?

Écoutez ce jeune professeur dont la voix semble un écho des tribunes antiques. Il parle, un fleuve d'éloquence coule de ses lèvres; il écrit, et son style élégant, suave, plein de vigueur et plein de clarté, plonge dans l'étonnement les vieux maîtres.

Toutes les couronnes académiques sont pour lui. La France intelligente est à ses genoux.

Mais cette gloire ne lui suffit pas, il veut la gloire politique.

Aussitôt la décadence arrive, et le nuage

couvre l'étoile. Une fois hors de sa route, cet esprit si distingué, si clairvoyant, tâtonne, chancelle et s'égare.

Dignité, splendeur, éloquence, tout s'éclipse.

Il ne comprend pas que le sentier plein de périls où il se fourvoie ne peut être suivi que par des voyageurs à l'âme sèche et froide, à l'œil calme et mathématique, par des hommes, enfin, chez qui le calcul et la méthode remplacent l'imagination absente; il se jette au milieu des ornières, entortille ses jambes dans les buissons ministériels, se déchire aux épines, tombe saignant au milieu des ronces, et devient fou de colère et d'impuissance.

Reconnaissez-vous à ce portrait M. Villemain?

Chargeons-nous le caractère? exagérons-nous la couleur? Est-il vrai qu'une ambition aveugle ait tué cette noble intelligence, enseveli ce beau talent?

Pensez-vous que, si nous achevions de donner la liste des écrivains qui se sont perdus par la politique, vous n'auriez pas à lire encore bien des pages funestes et désespérantes?

O système constitutionnel! puisses-tu rester à tout jamais les jambes prises dans la chausse-trappe où tu t'es enferré!

FIN.

On nous prie d'insérer la lettre suivante :

Paris, 15 juin 1856.

A M. EUGÈNE DE MIRECOURT.

« MONSIEUR,

« Dans la biographie d'Alphonse Karr, que je viens de lire, vous parlez de l'appui donné par l'ingénieux écrivain à l'auteur d'utiles essais sur l'application de l'hélice à vapeur.

« Je ne veux point enlever à M. Karr

le mérite de ce généreux appui, ni à M. Sauvage celui de ses travaux; mais à chacun sa part, et la justice veut qu'ici la plus importante, c'est-à-dire la *découverte,* soit réservée à l'ingénieur Dallery, le premier qui ait combiné l'emploi de l'hélice, comme agent propulseur et directeur, avec celui de la vapeur, au moyen de la chaudière tubulaire, l'un des principaux éléments de sa découverte.

« C'est ce qui ressort incontestablement du brevet de Ch. Dallery, à la date du 29 mars 1803, et des documents authentiques rassemblés dans la notice que j'ai publiée et que je mets sous vos yeux comme pièces à l'appui.

« Cette vérité historique a d'ailleurs,

sur ma réclamation, été reconnue par M. Karr lui-même.

« Voici ce qu'on lit dans les *Guêpes*, numéro du mois de novembre 1845 :

« .... M. Chopin, gendre de M. Dal-
« lery, mécanicien, mort depuis quelques
« années, est venu me faire voir un bre-
« vet antérieur de près de trente ans à
« celui de Sauvage, un dessin de l'hélice
« annexé au brevet, et un rapport récent
« de l'Académie des sciences constatant la
« validité de ce brevet. Je ne puis refuser
« à M. Chopin d'insérer sa réclamation
« dans les *Guêpes*, mais je dirai ici ce que
« je lui ai dit à lui-même : il est probable
« que M. Sauvage ne connaissait pas le
« brevet de M. Dallery.

« Il est fâcheux que, lorsqu'on demande
« un brevet pour invention, il n'y ait pas
« un conservateur des brevets qui puisse
« vous avertir qu'un brevet a été pris an-
« térieurement pour le même sujet. Il
« n'en reste pas moins acquis à Sauvage
« que c'est à ses travaux opiniâtres pen-
« dant treize ans que l'on doit en France
« l'application de l'hélice aux bâtiments à
« vapeur.

« *L'invention, on ne peut le nier, ap-*
« *partient à M. Dallery*, mais l'applica-
« tion, la première application sérieuse
« est due à Sauvage. »

« Il y aurait beaucoup à dire sur cette
persistance finale de M. Karr; je me bor-

nerai à faire observer que, par suite de l'insouciance de notre pays, l'Angleterre a devancé dans l'application de l'hélice celle réalisée par M. Sauvage, et que, la vérité historique rétablie à l'égard de Ch. Dallery, il en résulte avec la dernière évidence que la France a précédé l'Angleterre dans l'invention de l'hélice, découverte trop en avant de l'époque où Ch. Dallery la fit apparaître, puisqu'elle fut, comme il arrive trop souvent, repoussée par l'ignorance et la routine.

« Je regrette, monsieur, que vous ayez involontairement reproduit l'erreur que je viens de signaler, et, confiant dans l'esprit de justice qui vous dirige, je vous prie de vouloir bien saisir la première oc-

casion de la rectifier, dans l'intérêt de la science et de la vérité.

« Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de ma considération distinguée,

« Chopin Dallery. »
Ancien ingénieur-mécanicien.

Rue de Braque, 6.

J'apprends, Monsieur, avec beaucoup
de peine la position de votre respectable
famille. Trouvez bon que je vous adresse
ci-joint une petite somme que vous
me rendrez à votre gré. Vos talens
ne peuvent manquer d'être bientôt
employés utilement pour vous.

Mille complimens.

le 26 février.

[illegible]

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas
Villemain.

SOUS PRESSE

Gavarni.
Beauvallet.
Musard.
Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.
Arnal.
De Morny.
Cormenin.
J. Sandeau.
Grassot.
Marie Dorval.
Crémieux.
Cousin.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.
Ravel.
Madame Ancelot.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ravignan.
Ricord.
Lachambeaudie.
Rosa Bonheur.
Henry Monnier.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.— Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitre
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.



EN VENTE :

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 cent. avec gravures. — 18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

62

GAVARNI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

DEUXIÈME ÉDITION

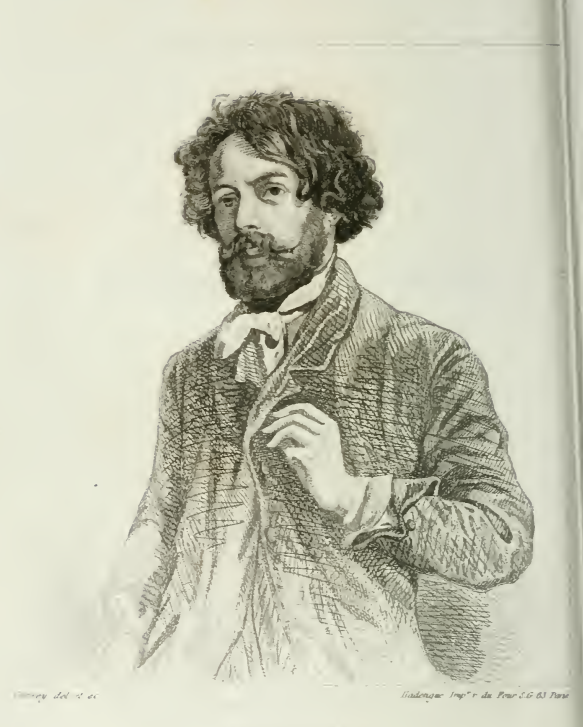
50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

GAVARNI

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



GAVARNI

LES CONTEMPORAINS

GAVARNI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

GAVARNI

Trop souvent nous sommes en face de portraits odieux, laids ou sinistres, qui nous forcent à couvrir la palette de couleurs sombres.

Foin des natures perverses, des âmes envenimées, des politiques menteurs, des écrivains pirates! Arrière les hypocrites, les méchants et les lâches!

Nous n'avons aujourd'hui rien de pareil à peindre.

Il nous faut des tons joyeux, des nuances éclatantes, du rire surtout et de la gaieté franche, si notre plume veut suivre à la piste le crayon du maître, ce crayon si fin, si léger, si railleur, si plein d'esprit de bon aloi, de critique amusante et de verve intarissable.

On demandait à Gustave Doré :

— Quel est, selon vous, le plus grand peintre de nos jours?

— C'est Gavarni, répondit sans hésiter Gustave, qui ne manque pas d'idées saines, bien qu'il soit le héros de l'indépendance folle, l'apôtre de la fantaisie pyrami-

dale et le coryphée du burlesque dans les arts.

Personne au monde ne s'avisera de nier que la reproduction fidèle d'une époque et de ses types les plus saillants constitue la valeur positive d'un artiste. Un jour nos derniers neveux seront forcés d'ouvrir l'album de Gavarni, s'ils veulent trouver l'histoire de nos habitudes, de nos costumes, de nos plaisirs, de notre caractère et de nos mœurs.

Le nom de famille du célèbre dessinateur est Guillaume-Sulpice Chevalier [1].

Son père, simple villageois, après avoir,

[1] Gavarni est le neveu du peintre Thiémet, qui a fait des tableaux estimés sous la première République et sous le Directoire.

au commencement de ce siècle, amassé dans l'agriculture une modeste aisance, vint se marier à Paris et y résider.

Guillaume-Sulpice est né parisien.

M. Chevalier ne voulut pas mettre son fils au collége. Il lui donna des maîtres à domicile, cherchant surtout à le pousser vers l'étude des sciences exactes et le destinant à l'École polytechnique.

Le jeune élève fit des progrès rapides; il devint bon mathématicien.

Studieux et solitaire, il ne se livrait qu'à de rares intervalles aux distractions de son âge. La géométrie, cette science des lignes, des mesures et des surfaces, lui inspira le goût du dessin.

Bientôt ce goût fut une passion domi-

nante; les marges de son cahier d'algèbre en donnèrent la preuve.

Petit à petit, la figurine, le paysage ou l'aquarelle, usurpant la place destinée au texte scientifique et gênant la marche des formules, finirent par se jeter étourdiment au milieu de la solution des problèmes.

Sulpice ne renonça pas toutefois à ses premières études. Il mena de front les mathématiques et le dessin.

Nous le retrouvons, à l'âge de dix-sept ans, au hameau de Gavarni, dans les Hautes-Pyrénées, où il accompagne le directeur du cadastre [1].

[1] Des personnes bien informées assurent qu'il était entré d'abord en apprentissage chez un mécanicien, et qu'il avait, à l'âge de quinze ans, fait de lui-même

Ces messieurs arpentent les vallées et les montagnes.

Après avoir posé les jalons, tendu la chaîne d'arpenteur et aligné force chiffres, Sulpice crayonne les sites pittoresques d'alentour, puis revient, au coucher du soleil, montrer ses croquis dans le salon de quelque manoir du voisinage.

De jolies châtelaines les admirent.

On comble le dessinateur d'éloges, et ces dames veulent être croquées à leur tour.

Ce fut dans un de ces salons hospitaliers que se décida la vocation du jeune homme.

et sans secours un sextant de marine, avec les lunettes et les alilades.

Regardant un journal de modes, publié par M. de Lamessangère, il se prit à rire du rococo scandaleux des costumes de carnaval, qui éternisaient le polichinelle et le pierrot.

— Essayez alors de dessiner d'autres costumes, lui dit une des châtelaines.

Sulpice prend son crayon, trace deux personnages, les habille de pied en cap, et chacun de se récrier sur la grâce et sur l'originalité de ses esquisses.

Il venait d'inventer le débardeur et le titi.

— Monsieur Chevalier, dit la châtelaine, permettez-moi d'envoyer ces dessins à mon journal.

— Très-volontiers, répond le jeune

homme. C'est un joli début sur le chemin de la gloire !

Plaisantant et riant, il signe ses dessins *Gavarni*, du nom du hameau où le directeur du cadastre et lui ont fixé le centre de leurs opérations.

Certes, il ne se doutait guère que ce nom lui resterait par la force même de la publicité.

Fort peu de personnes ont jusqu'ici connu l'autre, et le *Moniteur*, sur sa liste officielle, n'a point écrit *Chevalier*, mais bien *Gavarni*, le jour où notre artiste reçut la croix de la Légion d'honneur.

Il ne fut décoré qu'en 1852.

Sept ou huit années auparavant, conduit par hasard dans le cabinet de M. Cavé, il

reçut charmant accueil de l'autocrate des beaux-arts.

— Que pouvons-nous faire pour vous être agréable? lui dit celui-ci. Voulez-vous la croix?

— Très-volontiers, répond Gavarni; cela va bien sur un habit noir.

— Alors, rédigez votre demande, là, sur mon bureau.

— Hein? s'écrie le dessinateur.

— C'est une condition *sine quâ non*. Pour obtenir la croix, il faut la demander.

— En ce cas, je ne l'aurai jamais! dit Gavarni, car je ne remplirai pas la condition.

Ceci, en passant, à la louange de ces

messieurs qui ont obtenu la croix sous Louis-Philippe, — et revenons aux débuts de Gavarni.

Les dessins expédiés par la châtelaine à M. de Lamessangère obtiennent un succès prodigieux.

Quelques mois après, le jeune artiste est de retour dans la capitale [1], renonçant au cadastre et ne pouvant suffire aux demandes adressées à son crayon.

Gavarni n'a jamais eu à lutter contre

[1] Il ne revint pas, dit-on, sans avoir franchi les Pyrénées et visité l'Espagne. Nous n'avons pu recueillir aucun détail sur ce voyage. Seulement il paraît que le jeune homme, regagnant Paris et passant par Bordeaux, eut dans cette ville un duel, à propos d'une bouffée de cigarette lancée trop près du visage d'un monsieur qui n'aimait pas l'odeur du tabac.

les obstacles qui entravent l'artiste au début de la carrière.

Salué tout d'abord par la vogue, il ne connut ni le tâtonnement ni le doute, et ses allures artistiques se développèrent sans gêne comme sans effort dans le domaine de la fantaisie gracieuse.

Il dessina pendant cinq ans presque toutes les gravures de mode, presque tous les costumes de théâtre; il était l'enfant gâté des actrices et la joie des directeurs, qui le comblaient de félicitations et de coupons de loges.

Notre héros est un de ces hommes privilégiés, dont la jeunesse n'a eu que de riantes perspectives.

S'il a trouvé plus tard, le long de la

route, quelques épines, c'est pour avoir trop constamment marché sur des roses.

On est émerveillé d'apprendre que cet homme, dont l'œuvre est si colossale, ne travaille absolument qu'à ses heures de caprice, et, — chose bizarre, — s'il ne travaillait pas en se jouant, pour ainsi dire, et s'il prenait au sérieux son crayon, peut-être ne serait-il plus Gavarni.

M. de Girardin fonde la *Mode*. Il demande au jeune homme des croquis.

— Je ne vous les payerai que médiocrement, lui dit-il; mais, si vous lancez un jour quelque affaire, je vous promets un coup d'épaule.

— Malheureusement, répond Gavarni,

je ne suis pas assez riche pour songer à la moindre spéculation.

— Bah! riche ou pauvre, qu'importe? Les affaires, c'est l'argent des autres!

Déjà très-observateur, le malin artiste prit en note cette jolie réponse et la plaça, huit ou dix ans plus tard, au bas de l'une de ses études de mœurs.

Émile ne lui a jamais pardonné cet excès de mémoire[1].

[1] Lorsque notre héros dessina l'anecdote, Girardin le fit attaquer dans son journal et l'accusa, non-seulement de composer des croquis *obscènes*, mais aussi d'être républicain. Gavarni, dans une réponse très-spirituelle, trop longue pour être ici reproduite, battit la *Presse* à plate couture. Sa lettre commençait ainsi : « L'auteur des *Débardeurs*, *Lorettes*, etc., etc., prie M. Dujarrier d'avoir l'extrême obligeance de lui permettre un mot de réponse à l'entre-filet de la *Presse* de dimanche, ou, en cas de refus du susnommé, re-

Gavarni, tout en restant le fournisseur attitré de la *Mode,* compose des sujets gracieux pour une foule de publications littéraires.

Il lui vient à l'idée de créer le *Journal des gens du monde*[1].

Mais il ne recourt pas à l'argent des autres et veut soutenir cette affaire avec ses propres ressources Des frais immenses

quiert, de par le roi, la loi et la justice, ledit sieur d'insérer, à bref délai, dans icelle feuille la réplique susdite, dont la teneur suit. » Gavarni prouve ensuite au grand Émile qu'il n'est pas *obscène*, et encore moins républicain.

[1] Cet ouvrage, entièrement illustré par Gavarni, ne se trouve plus aujourd'hui que dans les bibliothèques d'élite. M. Dutacq, que la mort vient d'enlever d'une açon si brusque, par ce temps de coups de foudre apoplectique, nous en avait montré un exemplaire. C'est un fort beau livre et dont les dessins ont une grande valeur.

le ruinent; les créanciers se fâchent, et le tribunal de commerce lui jette aux jambes des entraves dont il n'est pas encore pleinement dégagé.

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas de la caricature? lui dit l'imprimeur Caboche. Le *Charivari* vient de la remettre en vogue, travaillez au *Charivari*.

— Je n'ai pas le sens caricatural, répond notre héros.

— Eh! faites ce qui vous plaira! J'accepte tout d'avance.

Le lendemain, Gavarni apporte au journal le premier numéro de la *Boîte aux lettres*.

Son genre est trouvé.

Modeste de sa nature, il n'écrit pas d'a-

bord la légende au bas de ses dessins. Philippon se charge de ce soin ; mais, comme ce dernier s'acquitte fort mal de la besogne, Gavarni lui retire sa confiance et marie l'esprit du texte à l'esprit du crayon.

C'était l'époque du grand succès des *Robert-Macaire*.

— Une idée! s'écrie un jour Caboche. Il y a évidemment application possible du même type aux femmes. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, répond l'artiste, que le beau sexe n'aura pas lieu d'être flatté de la peinture.

— Tant pis. Faites *madame Robert-Macaire.*

— Un instant, nettoyons l'idée! Qu'est-ce

que Robert-Macaire? c'est la fourberie. Eh bien, je vous ferai la *Fourberie des femmes en matière de sentiment*.

Tout aussitôt une collection de ravissantes esquisses, pleines de finesse et d'observation, suivit ce nettoyage de l'idée de M. Caboche.

Le plus souvent Gavarni dessine au hasard, sans se rendre compte de la fantaisie qu'il jette sur le vélin. Son croquis fait, il le regarde et se demande :

— Voyons, bons-hommes, que dites-vous là?

Toujours les bons-hommes disent quelque chose. Gavarni prend la plume pour écrire leur dialogue, et sa lettre est constamment délicieuse.

En 1837, Dutacq arrive à la direction du *Charivari*.

Le journal ne comptait alors que huit cents abonnés. Dans les premiers mois de son administration, le nouveau directeur porte ce chiffre à trois mille.

Jaloux d'un tel succès, Philippon, l'ex-propriétaire, imagine de créer une concurrence.

Il fonde la *Caricature provisoire*.

A l'instant même, Dutacq oppose à cette feuille rivale une brusque résurrection du *Figaro*. Le concurrent s'avoue battu, et la *Caricature provisoire* tombe entre les mains de l'habile administrateur, qui rassemble ainsi trois journaux artistiques sous sa tutelle.

En aucun temps les dessins n'eurent une vogue plus brillante.

Gavarni et Daumier rivalisaient de verve. Alphonse Karr, Léon Gozlan, Louis Desnoyers, Eugène Guinot, fournissaient le texte, et l'auteur de la *Peau de chagrin* lui-même écrivit pour l'une de ces heureuses feuilles les *Petites misères de la vie conjugale*.

A cette époque, on trouvait éternellement Gavarni mêlé à la foule.

Il observait les physionomies, étudiait les mœurs, ne perdait pas un trait de caractère et saisissait au vol tous ses types.

Très-philosophe, et doué d'un jugement sûr, d'un tact parfait d'appréciation, il ne se passionne pas; il voit les choses à nu,

fait tomber le masque et déshabille l'hypocrisie.

Rien n'égale son aversion pour les bourgeois, pour les actrices, pour les lorettes surtout, que, dans son langage un peu trop accentué, il appelle des *rosses infâmes*.

Si nous donnions la liste complète de ses œuvres, série par série, ce volume ne suffirait pas à la tâche.

Le fécond artiste a tracé la silhouette entière de son siècle.

On a de lui plus de soixante mille dessins et plus de quatre ou cinq cents collections diverses. Cette œuvre énorme contient à peine dans une vaste chambre de sa maison.

Mettez une pierre lithographique à la place de chaque dessin, vous aurez de quoi bâtir un pont sur la Seine, à l'endroit où le fleuve a le plus de largeur.

Donc impossible d'examiner tout. Nous allons feuilleter à l'aventure.

Voici le *Carnaval*, une des collections les plus désopilantes[1].

Au pied de cette affiche monstre dont l'Opéra couvre les murs de Paris pour annoncer l'ouverture des bals masqués, deux messieurs s'arrêtent.

L'un dit à l'autre :

[1] Une première série, publiée sous Caboche, est loin d'avoir le chic étourdissant qui distingue la seconde et toutes celles qui se sont succédé, pendant dix ans, sur le même sujet.

« — Viens y!...

« Viens, nous verrons danser les jeunes *dromadaires*
« Le soir, lorsque les *bayadères*,
« Près du puits du désert s'arrêtent fatiguées. »

Cette inversion dans les rimes du poëte est d'un esprit insolent.

Mais les portes de l'Opéra sont ouvertes. La foule des masques s'y précipite. Regardons passer devant nous, sur l'album, cet ouragan d'épisodes insensés que soulève la Folie d'un coup de sa marotte.

Une héroïne du bal rencontre dans les couloirs un bourgeois respectable, conduisant sous le bras un domino sérieux :

« — Ohé! les amis, ohé! crie-t-elle, il y a des épiciers qui amènent ici des fem-

mes honnêtes.... J'vas le dire au municipal! »

Feuilletons encore.

Ceci représente un collégien audacieux qui trouve à son goût une superbe écaillère. Nous ignorons en quels termes il lui exprime son admiration; mais la réponse de la dame est pittoresque :

« — Va dire à ta mère *qu'a* te mouche! »

Plus loin, un titi robuste empoigne le bras d'un de ses amis, occupé à poursuivre une conquête aussi imprudente que téméraire :

« — Arrête, malheureux! lui crie-t-il, c'est ma tante! »

Nous ne pouvons reproduire ni le dra-

matique du geste, ni la figure du conquérant qu'on désabuse.

Et les intrigues, et les quiproquo, et les rencontres, et les désillusions, et les mille incidents burlesques de ces folles soirées.

Gavarni est un peintre de mœurs auquel rien n'échappe [1].

« — Ah! je vous avais prévenu, monsieur, je suis laide et vieille ! » murmure, en se démasquant, une aimable sexagénaire, attablée vis-à-vis d'un jeune homme qui l'a priée à souper en tête à tête.

[1] Lorsqu'il allait au bal de l'Opéra (il n'en manquait pas un seul), il disait : « Je vais à la bibliothèque. »

Jugez de la grimace du vainqueur !

Il n'est plus temps de se dédire; le garçon apporte les huîtres.

Où sommes-nous? Quel est ce réduit obscur, et quelle âme barbare ose y renfermer ces gentilles personnes en costume de débardeurs ?

« — Être fichues au violon comme des riens du tout ! deux femmes comme il faut.... Vingt dieux ! »

D'autres scènes se passent chez le commissaire.

Un couple délinquant se voit sommé par le magistrat de répondre à une accusation de poses chorégraphiques suspectes.

Au fond, les gendarmes gardent la porte.

« — Vous ignoriez, dit le commissaire, que cette danse fût défendue par l'autorité! Cela n'est pas probable. Vos noms et prénoms?

« — Benjamin Léger, employé aux *Menus-Plaisirs*.

« — Félicité Beaupertuis, *rentière* »

Ouvrons un autre album. Voici les *Petits malheurs du bonheur*, les *Maris vengés* et les *Fourberies* de ces dames en matière de sentiment.

« Pour justifier sa présence chez la moitié d'un dentiste, ce pauvre Adolphe se fait arracher une dent par le mari. »

Ce n'est pas tout, hélas! il lui arrive

un désagrément plus grave : « Au petit jour, il a été pris pour un voleur, et il a reçu toute une charge de plombs dans les reins. »

Mais cela ne corrige point M. Adolphe.

Guéri de son coup de feu, et voulant, un autre jour, se soustraire à l'arrivée subite du maître du logis, notre Lovelace, éperdu, se fourre sous une ottomane, où bientôt il se livre à cet aparté plein d'amertume :

« — Être victime d'un mari qui abuse de votre position, se met à son aise, prend son temps, et vous écrase sous le poids de ses droits! »

La scène est amusante, et la vindicte conjugale est satisfaite.

Passons aux *fourberies* de ce sexe qu'on nomme enchanteur.

« — On a pipé ici ? » grommèle monsieur, rentrant de la Bourse et flairant un parfum inusité.

« — Hein ? répond madame avec un air candide.... Ah! c'est moi qui ai voulu voir pour ma dent du fond... Ma foi, c'est bien des bêtises, ça ne fait rien ! »

Aux environs de Paris, un couple conjugal se promène sentimentalement.

« — Tu avais raison, dit l'époux, c'est plus joli par ici que par là-bas. (Apercevant un jeune fashionable qui s'avance, le nez et la badine en l'air.) Tiens! monsieur Gustave!... Ah! bien, on peut dire qu'en voilà une rencontre ! »

Pauvre homme !

Écoutons ce triste Coquardeau, confiant ses inquiétudes au médecin de la famille.

« — Eh ! docteur, vous vous trompez ! ça ne ferait que six mois, que diable !

« — Mon cher Coquardeau, la nature a des mystères qu'il n'est pas toujours donné à notre science d'approfondir. »

Il nous semble entendre se récrier ici les stupides Aristarques dont la plume haineuse cherche à nous trouver en défaut.

Ces honnêtes gens nous accusent de montrer de la sympathie pour Béranger, le chantre de la gaudriole; ils s'indignent

des louanges accordées à Déjazet, prétendent que nous avons absous, avant le repentir, une piquante soubrette de la Comédie-Française, et déclarent que nous offensons la saine littérature et la saine morale en n'administrant pas assez de coups de verges à Paul de Kock.

— Voyez ! diront-ils, nous vous y prenons encore, et vous compulsez avec délice les albums grivois de Gavarni !

Le diable, se faisant ermite, ne pourrait afficher plus de rigorisme, ni se donner de plus hypocrites allures.

Tout beau, messieurs, tout beau!

Les personnages qui ont reçu nos éloges, qui les reçoivent ou qui les recevront, possèdent vos qualités absentes :

sincérité de cœur, loyauté d'âme, franchise, esprit, verve, bonhomie, gaieté.

Ceux-là ne sont point les corrupteurs systématiques, les ambitieux, les fourbes, les apôtres de la ruine sociale. Ils tiennent en main la marotte peut-être, mais ils ne font usage ni de la hache ni du marteau.

Voilà pourquoi, messieurs, nous sommes indulgent pour eux.

Déjà nous l'avons dit, tout en nous déclarant chrétien, nous restons artiste.

Nous ne brisons ni les statues de Phidias ni les pinceaux d'Apelles; nous ne vouons aux flammes ni les pages de Rabelais, ni les chansons de Béranger, ni le roman de *Sœur Anne*.

Avec Jésus dans le temple, nous trouvons qu'il est inutile de lapider les pécheresses, à moins qu'à l'instar de certain bas bleu de votre connaissance elles n'érigent leurs égarements en système, et qu'elles n'aient l'impudeur d'imposer le vice comme une loi.

Revenons à nos albums.

Gavarni est plus moraliste qu'on ne se l'imagine. Ses croquis renferment toujours un enseignement ou une critique.

La *Vie de jeune homme*, — les *Mères de famille*, — les *Impressions de ménage*, — les *Actrices*, — *Plaisirs champêtres*, — *Revers de médaille*, — les *Artistes*, — *Nuances du sentiment*, — les *Petits bonheurs*, — l'*Argent*, — les

Martyrs, — le *Chemin de Toulon*, — *Monsieur Loyal*, — *Affiches illustrées*, les *Gentilshommes bourgeois*, — toutes ces collections fourmillent de judicieuses études de mœurs, et sont loin d'être l'abécédaire du dévergondage et de la débauche.

Nous avons dit qu'il est impossible d'en dresser une liste complète; néanmoins voici les principales, outre celles que nous avons déjà citées et celles que nous citerons encore : *Faits et gestes du propriétaire*, — *Politique des femmes*, — le *Jeu de dominos*, — *Alcibiade Criquet*, — les *Gens de lettres*, — les *Rêves*, — les *Phrases*, — les *Interjections*, — la *Correctionnelle*, véritable *Gazette des Tribunaux* en action, renfermant

cent dessins qui serviront plus tard à l'histoire de l'époque, — *Un couplet de vaudeville* ou la *Semaine des amours*, — les *Bosses* (phrénologie), — les *Petits jeux de société*, — l'*Éloquence de la chair*, — *Physionomie des chanteurs et des musiciens*, — les *Huissiers*, — *Souvenirs du bal Chicard*, etc., etc.

Dans cette dernière série, parmi nombre de types burlesques, on reconnaît, à ne pouvoir s'y méprendre, le fameux Donvé du Palais-Royal, chansonnier et bijoutier à ses heures perdues.

Gavarni lui a donné le nom de *Floumann*.

Dans cette liste incomplète des œuvres dues au crayon de l'habile dessinateur il

ne faut pas oublier les *Scènes de la vie intime*, qui ne se vendent point aux étalages; — les *Portraits contemporains* et les *Nuits de Paris*, véritables merveilles lithographiques, éditées par MM. Bulla frères et Jouy, rue Tiquetone.

Sous le dessin de Gavarni, comme sous la lettre, il y a toujours la leçon donnée au milieu de l'éclat de rire.

« —Il ne m'ôterait seulement pas mon chapeau! » s'écrie un piteux chapelier, rencontrant sur le boulevard certain dandy qui n'a pas encore payé son couvre-chef orgueilleusement immobile.

Deux messieurs, dans un salon bourgeois, se promènent bras dessus bras dessous. L'un murmure à l'oreille de l'autre :

« — Quand tu voudras être fichu à la porte de cette maison-ci, tu n'as qu'à dire à la mère que la fille est charmante. »

Une dame soupçonneuse accompagne sa bonne au marché.

« — Vous voyez, Françoise, ce panier de fraises qu'on vous a fait trois francs. J'en offre vingt sous, et la marchande m'appelle.

« — Oui, madame, elle vous appelle... morue! »

Si nous ouvrons l'album des *Impressions de ménage*, nous y apercevons deux jeunes mariées en train de se confier leurs désenchantements.

« — Édouard, ma chère, qui m'avait

tant juré qu'il ne fumerait jamais...

« — Il fume?

« — Il chique!! »

Voulez-vous la conclusion de ce court dialogue? Écoutez la portière en commérage avec une voisine.

« — Les hommes! madame Hue.... Quand ça veut une femme, c'est des sansonnets; on en prend un, c'est un crapaud. »

Paris le matin et *Paris le soir*, — les *Étudiants*, — les *Lorettes*, — les *Enfants terribles*, — les *Coulisses* et *Clichy* ont porté la réputation de l'artiste à son comble.

Un lion de premier choix, ganté beurre frais et portant des bottes vernies irrépro-

chables, entre, le matin, dans un affreux galetas. Il s'incline avec toute la politesse d'un homme bien élevé devant une mégère au costume indescriptible.

« — Madame de Saint-Aiglemont, madame, s'il vous plaît?

« — C'est ici, monsieur. (*Criant.*) M'ame Chiffet!... on te demande. »

Paris le soir a des épisodes plus risqués.

Nous n'appuierons pas sur l'inconvenance de la demoiselle qui emprunte à Amanda son tire-bottes, ni sur l'ébahissement du naïf *valet de-chambre* qui trouve une rosette au lacet, quand il est sûr d'avoir fait un nœud le matin.

Le bourgeois revenant du théâtre est plus naïf encore.

Sa femme et l'ami de la maison, chacun dans un fauteuil et à distance respectable l'un de l'autre, semblent parfaitement endormis à son retour.

« — Comme ils se sont amusés... avec leur sot roman!... Au lieu de venir avec moi à la Comédie-Française... Ils auraient vu *Georges Dandin*, les nigauds! »

Nous sommes au quartier d'outre-Seine, et voici les *Étudiants*.

Comme il est impossible que cet examen des albums de Gavarni vous fatigue, achevez avec nous de les parcourir. Vous êtes en présence de ses meilleurs types.

Examinez ce jeune disciple de Cujas. Il

ose tendre la jambe à sa compagne, en accompagnant le geste de ce pompeux discours :

« — O femme! chef-d'œuvre de la création! reine de l'humanité! mère du genre humain... tire mes bottes! »

Ces trois lignes renferment toute une satire à l'adresse de madame George Sand. Mais une autre scène nous réclame.

Le bâtiment que vous voyez en face est la Clinique. Une grisette poursuit un de ces messieurs jusqu'à la porte du sanctuaire de l'anatomie humaine.

« — Voilà six mois que vous me promettez un mantelet, dit-elle, ce n'est pas gentil!... Tu n'as pas le sou! tu n'as pas le sou!... Vous aviez bien besoin d'ache-

ter encore un cadavre?... Égoïste, va! »

Nous concevons que Gavarni fasse dire à l'étudiant prêt à s'en aller en vacances :

« — Adieu, je te laisse ma pipe et ma femme... Aie bien soin de ma pipe! »

L'heure est venue de préparer ses malles. On devise avec un camarade en fermant le sac de nuit.

« — Cette année?... j'ai culotté cinq pipes... sans compter les fioles que j'ai décoiffées, les carreaux que j'ai cassés et les municipaux que j'ai cognés!... Et tu verras que mon auguste père va dire encore que je n'ai rien fait! »

Pendant les vacances, l'étudiant joue au

petit saint, pour ne point compromettre son budget futur.

On le voit se promener gravement avec une vieille cousine dévote, dont il doit un jour palper l'héritage.

« — Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon?

« — Ma cousine, le dimanche, nous allons dans un jardin qu'on appelle la Grande-Chaumière, où nous entendons de la musique religieuse.

« — Après vêpres?

« — Oui, ma cousine, après vêpres. »

La collection des *Lorettes* est interminable; arrêtons-nous seulement à quelques esquisses rapides.

« Au 1er janvier prochain, écrit le monsieur, je payerai à l'ordre de mademoiselle Beaupertuis la somme de deux cent soixante-quinze francs, valeur reçue... » (En quoi? en affection, en tendre intérêt, en dévouement?)

« — Pas de bêtises, voyons! dit la demoiselle, penchée sur le fauteuil : en marchandises. »

Une autre de ces dames, à demi ensevelie sous les coussins d'un divan, débite à un fils de famille cette harangue significative :

« — Et la bicoque de ton grand-père, puisqu'on t'en donne quarante mille francs, qu'est-ce que t'en fais?... Je ne sais pas comment tu n'es pas honteux, un homme

comme il faut, d'avoir une maison rue Bar-du-Bec. »

Il est tout simple, puisque monsieur paye, qu'il exige un peu de fidélité.

La lorette n'en reconnaît pas l'urgence.

« — Voyez-vous, mademoiselle, il se tient sur votre compte des propos qui commencent à m'ennuyer fort... et je suis décidé à vous prier de me chercher un successeur.

« — Mais vous en avez déjà deux, mon cher ! »

Passons aux *Enfants terribles*. C'est évidemment la série la plus spirituelle et la plus heureuse. Dialogues ou monologues, questions ou réponses, tout est vérité, tout est nature.

On dîne. Un petit bonhomme se lève, montre d'une main le poulet qu'on découpe, et, de l'autre, un convive placé en face de ses parents :

« — Mère, est-ce que c'est le *crevé* de ce matin que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui? »

Jugez de l'effet de ces paroles.

Pour ce qui précède comme pour ce qui va suivre, notre seul regret, vous devez le comprendre, est de ne pas vous mettre le dessin sous les yeux. Gavarni perd la moitié de votre admiration.

Nouvelles histoires.

La porte s'ouvre. Un personnage à l'air simple se présente, et l'enfant terrible l'aborde en disant :

« — Qui est-ce donc qui l'a inventée, la poudre, monsieur?... que papa dit que ce n'est pas vous. »

Un séducteur en espérance demande à une très-jeune fille :

« — Petit amour, comment s'appelle madame votre maman?

« — Maman n'est pas une dame, monsieur ; c'est une demoiselle. »

Et cette question faite à un noble vieillard affligé de strabisme : « — Est-ce vrai, monsieur le marquis, que vous êtes obligé de regarder en Bourgogne si la Champagne brûle?... Comme ça doit vous ennuyer ! »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions tout citer et tout peindre.

Les *Coulisses* nous offrent une quantité de détails aussi amusants. Prêtez l'oreille au dialogue de ces deux magnifiques personnes, l'une costumée en Diane et l'autre en Amour.

Diane. « — Tu ne sais pas, m'ame Alexandre, ma levrette a fait ses petits.

L'Amour. « — C'te pauv' Zémire !

Diane. « — Oui, mais c'est tout caniches.

L'Amour. « — Une levrette faire des caniches ! Ah bien, merci ! en v'là encore une de gueuse ! »

Plus loin, nous voyons un superbe Maure, quittant la scène et rapportant une odalisque entre ses bras.

« — Quoi ! jeune vierge du désert, lui

dit-il, je te soustrais à d'infâmes ravisseurs, je protége tes jours, je te sauve l'honneur... et tu m'appelles cornichon!»

Nous allons être indiscret; mais pourquoi celer quelque chose quand on écrit l'histoire?

Clichy et son épopée tragi-comique ont été crayonnés par Gavarni sur les lieux mêmes.

En vertu d'instances non périmées et relatives au *Journal des gens du monde*, certains bourgeois inflexibles s'obstinèrent à payer pension au dessinateur, comme, depuis, le grand Émile daigna faire pour nous [1].

[1] Gavarni fut arrêté d'une façon piquante. Les huissiers de Paris sont pleins de finesse. Notre artiste

On venait tous les soirs chercher les dessins du *Charivari*.

Altaroche était alors administrateur du journal. De temps à autre, il se permettait sur les croquis de l'artiste des observations aussi profondes que judicieuses.

Nous en donnerons un exemple.

Les pensionnaires de la prison pour

était au bal de l'Opéra. Un dandy fort distingné l'aborde, cause avec lui, fait des mots, se montre charmant et l'invite à souper après le bal. On mange gaiement, on boit du meilleur, et, de flacons en flacons, on gagne le jour. Le dandy regarde sa montre. « Prenons-nous un peu l'air? fait-il sur un ton d'indifférence. — Oui, vraiment, dit l'artiste, j'en ai besoin. » Ils sortent. Deux gardes du commerce sont à l'entrée du restaurant. Le dandy, qui a payé l'addition, salue son convive et se nomme. C'était M. Fumet, huissier, place de la Bourse. Les gardes du commerce prièrent poliment Gavarni de les suivre.

dettes reprochaient à Gavarni de les représenter *gobelottant* du matin au soir, chantant, riant, faisant l'amour.

— En vérité, lui disaient-ils, cela n'excite pas l'intérêt en notre faveur. Composez quelques scènes plus sérieuses. Il y a ici d'honnêtes gens qui souffrent et qui sont victimes.

Sensible à ce reproche, Gavarni dessine un pauvre artisan, que sa jeune femme visite dans l'étroite cellule des prisonniers. Elle lui donne son enfant, qu'il embrasse; puis elle dépose sur une table un livre, quelques effets et des provisions.

« — Tiens, mon ami, dit-elle, voilà ta pipe, ta casquette et ton Montaigne. »

Gavarni donne cette vignette au commissionnaire du journal, qui bientôt rapporte l'épreuve et dit :

— M. Altaroche trouve cela fort bien, mais il demande pourquoi vous appelez le petit garçon Montaigne?

On voit que dans ce siècle d'instruction et d'intelligence, il suffit quelquefois d'en avoir une dose très-minime pour devenir rédacteur d'un journal en vogue[1]; sans compter que cela vous aide à être élu ca-

[1] « — Eh! qui fera le *Carillon* pendant votre absence? » disait un jour l'imprimeur du *Charivari* à Albert Clerc. Celui-ci se disposait à faire un voyage. « Bon! répondit-il, en moins d'une heure j'apprendrai la chose à Altaroche; le premier venu peut s'en acquitter aussi bien que moi. C'est un truc. »

pitaine de la garde nationale, député sous la République, à passer directeur de l'Odéon, puis des Folies-Nouvelles, et à remplir son boursicaut pour acheter de belles et bonnes terres dans ce doux pays du Cantal.

De 1834 à 1845 Gavarni eut une véritable existence d'artiste, échevelée, bruyante, pleine d'émotions et de folles joies.

Il fréquentait beaucoup le salon de madame Mélanie Waldor, muse égrillarde, qui trouvera place quelque jour dans notre galerie.

Le lecteur sait à quelles escapades profanes se livraient Gavarni, Texier, Gonza-

lès[1] et saint Veuillot, au sortir du cercle de cette dame.

On leur avait mis là le diable au corps.

Notre héros donnait lui-même, tous les huit jours, des soirées étourdissantes, où l'on rencontrait madame Coquardeau (ce type a vécu !), Balzac, Henry Monnier, Old-Nick (Forgues), Julien Lemer, Ourliac[2], Laurent Jan, Jules Sandeau, Chevallier[3], etc., etc.

[1] Voir la biographie de ce dernier, pages 72 et suivantes.

[2] Ourliac était alors un garçon plein de verve et de pétulance. Ni lui ni sa femme n'avaient point encore été *convertis* par M. Veuillot.

[3] Ce personnage, aujourd'hui très-riche, était le factotum de Gavarni. Ses cheveux, d'un rouge ardent, l'avaient fait surnommer *Flambeau-rouge*. Depuis, Jules Sandeau l'a dépeint dans son roman du *Docteur Herbeau*, sous le nom de Flamborough.

Il y avait les soirées *décentes*, et celles... qui l'étaient moins.

Au bas de la formule d'invitation, si l'on voyait ces mots : *Pas de dromadaires!* on savait à quoi s'en tenir. Chacun se présentait dans une tenue fort honnête, et avec la ferme résolution de montrer des mœurs irréprochables. On jouait aux jeux innocents, on faisait des charades.

La mère de Gavarni assistait aux soirées décentes. Elle demeurait, avec son fils, rue Fontaine-Saint-Georges, n° 1.

Notre héros était alors ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un être passablement capricieux et fantasque, mais excellent

cœur, ami sincère, plein de dévouement et d'obligeance.

Il fut un jour épouvanté par une nouvelle terrible.

Les gazettes annonçaient que le notaire Peytel venait d'assassiner sa femme et son domestique. Peytel avait été l'ami d'enfance de Gavarni.

— Oh ! c'est impossible, il n'est pas coupable ! se dit l'artiste.

Aussitôt il prend la poste et court à grandes guides au secours du malheureux que la justice accuse. Il fait partager sa conviction à Balzac, et Balzac l'accompagne dans ce voyage.

Six jours après, arrive à Paris la lettre suivante :

« A M. Dutacq, gérant du *Siècle*

« Toutes les prévisions de ceux qui croient à la non-culpabilité de Peytel sont réalisées; ainsi mon voyage et celui de Gavarni contribueront sans doute à sauver la vie et à rendre l'honneur au pauvre condamné qui, sans nous, aurait *péri par honneur* [1]. Nous sommes forcés d'aller à Belley chercher quelques renseignements, et dans quelques heures nous partons pour Paris. Je suis en mesure de démontrer les erreurs commises par la justice et d'em-

[1] L'explication du drame et celle de l'innocence de Peytel se trouvent dans ces trois mots de Balzac.

pêcher un de ces malheurs irréparables qui sont une flétrissure pour des époques éclairées, et, dans peu de temps, la presse pourra compter dans ses états de service une victoire de plus, en offrant au pays une vie exempte de blâme arrachée à l'échafaud. La famille Peytel vous devra beaucoup pour le concours que vous allez nous prêter, et nous aurons tous fait une bonne action.

« De Balzac.

« *P. S.* Mon cher Dutacq, ce pauvre garçon n'est pas coupable, et il y a *mal jugé*. Nous triompherons. Gavarni, après notre entrevue avec Peytel, était fou de joie, et notre tâche ne sera pas aussi difficile que je le croyais. »

Hélas! Balzac et Gavarni ne conservèrent pas longtemps leur illusion !

La cour d'assises maintint l'arrêt de mort, et Louis-Philippe refusa de signer la grâce, en dépit de toutes les preuves d'innocence qu'on lui fit passer sous les yeux.

Malheureusement les détails de cette affligeante erreur judiciaire ne s'écrivent pas. Gavarni seul peut les raconter.

Notre héros était en fort bons termes avec le duc d'Orléans; il ne manquait pas une soirée du prince.

Puisque nous venons de citer une lettre de Balzac, en voici une de Gavarni, qu'on ne lira pas sans intérêt :

« Chère madame,

« On est, depuis hier, fort triste à Paris. La poste vous portera nos journaux avant ce billet. — Pauvre duc d'Orléans ! jeune, beau, heureux, et si peu haï pour un prince! Et quelle mort!

« Voyez-vous ce que la fatalité a ces jours-ci de brutal, et comment la Providence nous prend les hommes cette année! Au chemin de fer, Dumont d'Urville. — Faites donc deux fois le tour du monde ! — Et les autres !

« Vous savez le mot du vieux maréchal Soult : « Il paraît qu'on fait l'appel là-« haut ! » Je pense que le pauvre prince a dû sourire à ce mot-là et le redire, — et

il devait répondre à cet appel avant l'ancien !

« Je me souciais aussi peu de cette famille que de l'autre, que de la république, que de tout ce qui est de la politique ; mais j'aimais personnellement ce pauvre jeune homme. — Il avait été gracieux et excellent pour moi. — Je n'aime pas le roi, il m'a refusé la grâce de Peytel avec une sécheresse courtoise toute royale ; mais qui n'aurait pas pitié pourtant de ce père à ce chevet et derrière cette litière ? — Et la reine, une bonne mère, à ce qu'on dit !

« Enfin, c'est fini, — tout finit. — On y pensera deux jours ; — on parle déjà des conséquences politiques de l'événement. Il était vraiment temps que la politique eût

quelque raison d'être ennuyeuse. — Et, à propos de cela, parlons un peu de cette *science*, comme on l'appelle, et de l'admirable nature de ses principes : voici trente-trois millions de personnes pour lesquelles l'avenir a été mis en danger, hier, par la mort d'un homme ! Cons-ti-tu-ti-on-nel-le-ment parlant. — C'est ingénieux !

« Vraiment l'absolutisme a enfanté bien des énormités, — presque autant que le républicanisme ; — mais le *constitutionnel* a dépassé les bornes de tout ce qui est imaginable dans le niais.

« En attendant que tout soit à feu et à sang, voilà ce pauvre homme mort, et je le regrette bien.

« Adieu, chère madame ; écrivez-moi, parlez-moi de vous et de notre Zaza.

« Voici un petit mot pour elle.

« GAVARNI. »

On peut renouveler le mot d'Alfred de Musset sur Eugène Delacroix, et dire de notre héros : « Ce dessinateur a un joli bec de plume à son crayon. »

Curmer, pour sa *Pléiade*, demanda tout à la fois à Gavarni des esquisses et des nouvelles. L'auteur du *Carnaval* et des *Enfants terribles* écrivit une légende fantastique, appelée *madame Acker* [1].

[1] Le *Salmigondis*, collection en dix volumes in-8°, dans le genre du livre des *Cent et un*, renferme deux

A cette époque, il était fort bel homme.

Nous ne savons plus quel atelier de parfumerie s'avisa de choisir son portrait comme enseigne, après l'avoir calqué sur une étude prise aux *Beaux-arts* de Curmer. Bientôt le célèbre artiste eut l'agrément de se voir, à chaque étalage de parfumeur, collé aux pommades, aux savons et aux cosmétiques.

Tout en faisant les dessins du *Charivari*, de la *Caricature* et du *Figaro* [1],

autres petits romans de Gavarni. Un éditeur, en ce moment, s'occupe de les réunir et d'en publier une seconde édition.

[1] Trois dessins par jour, à quarante francs le dessin. Gavarni dessine avec une rapidité merveilleuse, travaillant toujours debout et en fumant la cigarette. Il a un pouce couleur de bistre et complétement rôti.

Gavarni se chargea d'illustrer les *Contes* d'Hoffmann, la *Philosophie de la vie conjugale* de Balzac et les *Physiologies* d'Aubert et de Philippon.

C'était une véritable locomotive artistique chauffée à toute vapeur.

Il livrait au commerce une infinité d'aquarelles, fournissait par an douze costumes nouveaux à la maison Martinet, composait dans les *Français peints par eux-mêmes* les types les plus réjouissants, et trouvait encore moyen de se mettre à la disposition d'Hetzel pour ce fameux *Diable à Paris*, dont chaque esquisse fut couverte d'or.

Excessivement généreux de sa nature, Hetzel ne comptait pas avec les artistes.

Gavarni le sait mieux que personne.

La plupart des dessins du *Diable à Paris* appartiennent à notre héros. Tout compte fait, il y a de lui, dans ce livre, cinq grandes séries [1] et deux cent cinquante gravures.

On affirme qu'il eut l'impardonnable audace d'enrichir la collection du portrait de quelques bas bleus dont il avait fait la rencontre dans le salon de madame Wal-

[1] *Oraisons funèbres*, — *Boudoirs et mansardes*, — les *Cabarets*, — les *Gens de Paris* et les *Gens de la banlieue*. On retrouve là toute sa verve et tout son esprit. L'une des pochades les plus curieuses est celle de l'ouvrier trop *ému*, qui descend de la barrière avec son épouse. « — Que veux-tu, Zénobie? Chacun sa misère! Le lièvre a le taf; le chien, la puce; le loup, la faim... L'homme a la soif. » Zénobie répond : « — Et la femme a l'ivrogne! »

dor. Au bas de ces portraits, on lit plusieurs légendes en vers assez piquantes.

Nous en citerons deux.

L'heure du repas approche. Une muse, trop pauvre pour avoir une cuisinière, dépose la plume et s'entoure les flancs d'un prosaïque tablier de ménage.

Laissant inachevé l'hymne qu'Amour inspire,
Il faut vers d'humbles soins ramener ses esprits.
Mettons aux petits pois l'oiseau cher à Cypris.
Voici l'heure où le gril va remplacer la lyre.

Vis-à-vis d'un monsieur qui absorbe gloutonnement une gibelotte, et dont la chevelure, longue et flottante, annonce un peintre, une seconde muse (elle a, Dieu nous pardonne, son encrier près de son

assiette !) épanche son cœur en rêves amoureux et poétiques :

Une odeur de cuisine aux myrtes est mêlée,
Et suit jusqu'en ses vers la muse échevelée.
Combien, dans ces ébats tendres et pudibonds,
Le civet a de pleurs et l'amour a d'oignons !
De regrets bien amers illusion suivie !
Où cacher ta couronne, auguste poésie,
Quand la Réalité marchandera demain
Le portrait du galant et la peau du lapin ?

Au commencement de 1846, le dessinateur se maria.

Deux beaux garçons, issus de cet hymen, portent le nom d'artiste de leur père.

Afin de les mettre à même de signer un jour ce nom légalement, Gavarni le fit inscrire à l'état civil comme prénom.

L'employé de la mairie trouvait à cela de graves difficultés.

— Monsieur, dit-il, on ne peut donner aux enfants que des noms pris dans l'histoire ancienne ou dans l'histoire moderne.

— Justement, dit Gavarni, je vous donne un nom emprunté à l'histoire contemporaine.

Piqué par la mouche du caprice, notre héros fait un matin ses malles et se dirige sur Calais.

Il se jette en paquebot, traverse la Manche, débarque à Douvres, et, trois années durant, on ne le revoit plus.

Pendant cet intervalle, il se livre à des courses sans nombre et à une étude approfondie des mœurs britanniques. Le sac sur le dos, le bâton de touriste à la main, il arpente de long en large les trois royaumes [1] et se confie à un navire danois pour aller dans la mer du Nord visiter les Hébrides et la grotte de Fingal.

Pendant toute la durée de ce voyage, il envoya nombre de dessins en France, et quelques articles curieux, insérés dans les

[1] Il s'est représenté lui-même, voyageant dans les montagnes de l'Écosse avec un peintre de ses amis. Au bas de la vignette (voir la collection des *Masques et visages*) se trouve ce dialogue :

« — Paul?

« — Hein?

« — Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai!

« — Ni l'*Émile* de Rousseau non plus. »

journaux avec cette rubrique : *Points de vue sur l'Angleterre.*

Un de ces factums, à la date du 30 septembre 1850, raconte l'enterrement de l'ex-roi Louis-Philippe, auquel Gavarni a eu l'honneur d'assister.

De retour en France à la fin de décembre, et riche d'observations nouvelles, il publie les *Anglais chez eux,* — les *Bohèmes,* — les *Invalides du sentiment,* — les *Lorettes vieillies,* — les *Parents terribles,* — *Histoire de politiquer,* — les *Petits mordent,* — la *Foire aux amours,* — les *Propos de Thomas Vireloque,* — les *Partageuses,* etc., etc.

C'est un autre déluge de croquis où

l'artiste, devenu plus grave, plus philosophe, multiplie les enseignements et les études sérieuses.

La remarque s'applique surtout aux *Propos de Thomas Vireloque* et aux *Lorettes vieillies*.

Thomas Vireloque est une sorte de Diogène moderne, sans tonneau, mais plus déguenillé que l'ancien, et pour le moins aussi fort en cynisme.

« — Belle créature!... et pas de corset! » dit-il, admirant dans les prés une vache superbe.

Ailleurs il s'écrie :

« — L'homme est le roi de la créa-

tion!... Qui a dit cela? L'homme. »

Penché sur une muraille en ruine, il aperçoit des marmots qui tiennent un rat par la queue et lui font subir des tortures.

« — Misère-et-corde! dit le vieux cynique, faut pas chagriner ces petits mondes-là, des animaux comme nous autres... Ça se dévore entre soi! »

Écoutez sa leçon d'histoire à une troupe de collégiens en promenade; elle est aussi profonde que laconique :

« — L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés. Blagueux et blagués, c'est la nouvelle. »

Debout contre un poteau du télégraphe électrique, Thomas Vireloque se livre au monologue suivant :

« — Y avait la parole, y a eu l'imprimerie... Misère-et-corde! ne manquait plus que ce fil de fer du diable à la menterie humaine pour vous arriver de longueur aussi roide qu'un tonnerre! »

Dans les *Lorettes vieillies*, le grand artiste donne la conclusion morale de ses premiers dessins.

Nous trouvons là des pages effrayantes et bien capables d'inspirer d'amères réflexions aux folles créatures lancées par le désordre sur la route semée de fleurs qui leur cache l'abîme.

Une de ces déesses vieillies, abominable de décrépitude et de laideur, dit, en regardant ses mains :

« — De la beauté du diable, voilà tout ce qui me reste... des griffes ! »

Une autre, en tête-à-tête avec une bouteille de trois-six, dernière consolation de ces dames, rêve tristement à son passé honteux.

« — J'ai pour moi qu'on peut dire que l'être choisi par mon cœur m'a fichu plus de coups que de satisfaction ! »

« — Les poëtes de mon temps m'ont couronné de roses, dit une troisième... et, ce matin, je n'ai pas ma goutte ! et pas de tabac pour mon pauvre nez ! »

Qu'est devenue leur opulence? Où se sont engloutis les trésors que leur prodiguait la débauche? Ils sont retournés au vice.

« — Ma petite maison, maman l'a mangée; mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues.... et feu mon père a bu le reste. »

En voici une qui, de sa calèche, est tombée dans le ruisseau.

Le passant lui fait l'aumône, et la reconnaissance de la malheureuse lui dicte ces paroles, bien capables de donner le frisson :

« — Charitable monsieur, que Dieu préserve vos fils de mes filles! »

Dans *Histoire de politiquer*, dans les *Maris me font toujours rire*, dans la *Foire aux amours* et dans les *Partageuses*, Gavarni retrouve la verve comique de ses anciennes collections.

Au poste de l'Hôtel de Ville, deux gardes nationaux épiciers règlent entre eux les affaires de l'Europe.

« — Giboyeux, dit l'un, vous ne vous méfiez pas assez de l'Angleterre.

« — Et la Prusse, dit l'autre, qu'en ferons-nous ? »

Un de ces maris trop calmes, dont la confiance, l'amour-propre et la sottise couvrent les yeux d'un triple bandeau,

se promène en compagnie de son beau-père.

« — Ah çà! mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme comme ça faire trois cents lieues en diligence? »

Le mari répond :

« — Je connais le conducteur. »

Gavarni, dans la *Foire aux amours*, nous donne une reprise du *Carnaval*. Regardez cet affreux Pierrot causant avec un débardeur.

« — Moi, dit le Pierrot, je n'ai pas de chance : je n'ai fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne! »

Voici les *Partageuses*.

Une de ces galantes personnes, penchée avec grâce, considère son fournisseur en titre, — un museau fort laid, du reste, — et murmure :

« — Plus je te vois, plus je l'aime ! »

Tournez le feuillet, notre donzelle est en conversation avec une de ses amies, qui lui donne ce machiavélique conseil :

« — A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts, et ce serait fini ! »

Deux lions se promènent. Une femme passe.

« — Tu connais cette charmante personne ?

« — Parbleu! c'est la femme de deux de mes amis! »

Nous assistons maintenant à une scène de rupture. Le monsieur fait des reproches bien naturels en semblable circonstance, et la dame répond :

« — Vous ne m'avez jamais de la vie donné qu'un petit chien et un bouquet de dix sous. Eh bien, vous avez eu pour un chien dix sous d'amour! »

Il est de fait que nous en passons, et des meilleures.

La série des *Partageuses* se complète, comme citations, par le propos de la bonne qui brosse les chaussures de madame et celles de monsieur :

« — Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes ! »

Gavarni donna presque tous ces dessins au journal *Paris*[1], feuille imprudente qui se fit suspendre, par excès de confiance dans la prose de M. Alphonse Karr.

Depuis la disparition de ce journal,

[1] La grande maison lithographique de M. Lemercier, rue de Seine, se chargeait du tirage des planches. On était obligé souvent de courir chez Gavarni, à cinq heures du soir, pour obtenir le croquis du lendemain. Il le crayonnait séance tenante, et en vingt minutes, devant M. Lemercier, confondu. Celui-ci, rapportant un soir la planche, s'aperçoit que le dessinateur ne lui a pas donné la lettre. Le dessin représentait un lion braquant son binocle sur une promeneuse en toilette splendide. M. Lemercier retourne chez Gavarni de toute la vitesse de son cabriolet. « — Que faut-il écrire au bas ? lui demande-t-il. — Mon Dieu, ce que vous voudrez, répond l'artiste, la première chose venue : « Ma blanchisseuse ! »

notre héros, jeune encore, semble décidé à mener la vie de paresse.

Retiré à Auteuil dans une petite maison charmante, située au Point-du-jour, il s'occupe à bouleverser des quinconces, renverse des pans de mur, et passe avec les maçons des journées entières.

Duvelleroy eut toutes les peines imaginables à obtenir le dessin d'un éventail commandé par la reine Victoria.

Gavarni méprise l'argent.

Plus d'une fois on lui a dressé un pont d'or, sur lequel il n'a pas voulu passer, retenu qu'il était dans le domaine de ses originalités et de ses caprices[1].

[1] Il dessine, un jour, gratuitement, un portrait fort

Il vient de louer une partie de sa maison à un instituteur, afin que l'éducation de ses enfants puisse être faite sous ses yeux.

On assure qu'il a congédié sa cuisinière, et qu'il se rend au réfectoire, quand sonne la cloche, pour dîner en compagnie des élèves.

L'illustre dessinateur est sage et mange très-proprement.

Sa villa d'Auteuil a des jardins immenses. Il a trouvé convenable d'acheter la plupart des petites propriétés du voisinage. Le jour où il fit l'acquisition de ces

remarquable de M. Torlot, caissier de la maison Lemercier. Un ami de celui-ci fait offrir mille francs à l'artiste pour avoir le sien. Gavarni refuse net.

terrains, il dut se rendre, pour signer l'acte, chez le notaire Leroux, rue de Grenelle.

— Gavarni!... Ah! très-bien, je connais ce nom-là, dit l'officier public... Oui, oui!... C'est vous qui faites un tas de petites *bêtises*?

Aimable appréciation de l'art, au point de vue bourgeois!

Cela dut flatter l'acquéreur.

L'opinion de M. Leroux contribua peut-être à augmenter, chez Gavarni, cette indifférence étrange qu'en tout temps on lui a connue pour ses œuvres.

On dirait que les grands artistes sont

possédés d'un diable fantasque et mutin, qui se loge dans un coin de leur cervelle, tout exprès pour y susciter des rêves extravagants et les détourner, si faire se peut, de leur avenir.

Heureusement le bon sens public est là pour les fixer sur la ligne droite.

Ils regimbent, ils se démènent, toujours pressés par le diable ennemi. Si la peinture est dans la spécialité de leur talent, ils veulent aller du côté des lettres; si la nature les fait écrivains, ils veulent être peintres, virtuoses, sculpteurs; ils s'indignent de voir qu'on les admire précisément sous la face où ils se trouvent le moins dignes de louanges; ils accusent de stupidité le public, qui leur amène la fortune

à droite, quand, à les en croire, leur véritable mérite est à gauche.

Gavarni, dans tous les temps, a eu cette originalité singulière [1].

A l'époque de la fondation de l'*Artiste*, Ricourt lui écrivit : « Cher maître, je compte sur vous ; donnez-moi quelque chose, » et Gavarni se hâta de lui expédier sous enveloppe une pièce de vers.

En revanche, on sait que Victor Hugo, sur une invitation analogue, fit parvenir à Ricourt, au lieu de stances, un fort beau dessin.

[1] Lorsqu'on lui parle de ses délicieux albums, il s'écrie : « — Allons donc ! en dessin je n'ai fait qu'une chose un peu passable : c'est un éventail pour l'impératrice. »

Aujourd'hui ce n'est plus son talent de rimeur que notre héros préfère.

Il se croit un algébriste de premier ordre et s'occupe jour et nuit d'approfondir les sciences mathématiques [1]. Le résultat de ses études, assure-t-il, est la découverte, non de la pierre philosophale, mais d'un procédé sûr pour arriver à diriger les ballons.

Son beau talent de dessinateur, misère et fumée !

Nous l'avons dit au début de ce livre, il y croit à peine; mais sa découverte aéronautique, peste ! N'essayez pas d'en mettre

[1] Il doit publier incessamment des cahiers de recherches sur la géométrie transcendante et sur le calcul intégral.

en doute la certitude. Fussiez-vous son ami le plus cher, il vous prendrait en grippe immédiatement [1].

Gavarni est superbe quand il démontre par *a* plus *b* cette fameuse théorie.

La craie en main, il couvre d'équations un tableau noir de deux mètres carrés. On se croit en présence d'un examinateur de l'École polytechnique.

Il cherche, depuis six ans, les deux millions nécessaires pour construire sa machine.

Dieu veuille qu'il les trouve !

Certes, la gloire d'Euclide et de Pascal

[1] Nous puisons ces curieux détails dans l'*Illustration* de 1850.

ne nuira pas à sa gloire. Mais, jusqu'à nouvel ordre, bornons-nous à admirer le dessinateur, et non le mathématicien.

Le portrait de Gavarni peut se tracer en deux mots : c'est tout l'esprit français au bout d'un crayon.

FIN

C'est pour le coup — si je laissais aller

Félix, rue de Grenelle, sans le charger

d'un bonjour pour l'enfant — qu'on

dirait des choses

Donc bonjour l'enfant — les enfants

— et à ce soir — le plus tôt possible

Je trouve Baby un peu bien

immodérée dans l'expression de

ses sentiments.

La Providence en donnant à

l'homme l'amour — miel divin,

lui a aussi donné le mystère — vase

sacré.

Après quoi faudra moucher ma

bien aimée.

à ce soir.

Gavarni.

LES

CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Le succès immense qui vient d'accueillir la *première série* de cette œuvre intéressante, et les nombreux tirages qui se succèdent, permettent à l'éditeur d'apporter à la *deuxième série* des perfectionnements notables. Le papier est plus beau et plus fort, le texte est imprimé en caractères neufs, les portraits et les autographes sont améliorés; en un mot, tout se réunit pour offrir au public un volume de luxe.

M. Eugène de Mirecourt a tenu toutes ses promesses. Il se distingue parmi les rares écrivains qui, dans ce siècle, ont le courage de la vérité. Sa plume esquisse énergiquement chaque biographie. Elle dispense le blâme et l'éloge avec une impartialité contre laquelle se révoltent les amours-propres blessés et les passions de parti, mais que les cœurs honnêtes, que les consciences droites approuvent.

L'intérêt puissant de ces petits livres, la multiplicité des détails anecdotiques, les mots charmants dont ils abondent, leur style vif, châtié, plein de couleur, le

scrupule avec lequel M. de Mirecourt contrôle les notes et les renseignements qui lui sont fournis, tout rassure depuis longtemps le lecteur et lui prouve que jamais galerie contemporaine n'a été plus curieuse et plus complète.

Sont en vente, dans la *première série*, les volumes consacrés à **Méry, — Victor Hugo, — Émile de Girardin, — George Sand, — Lamennais, — Béranger, — Déjazet, — Guizot, — Alfred de Musset, — Gérard de Nerval, — A. de Lamartine, — Pierre Dupont, — Scribe, — Félicien David, — Dupin, — le baron Taylor, — Balzac, — Thiers, — Lacordaire, — Rachel, — Samson, — Jules Janin, — Meyerbeer, — Paul de Kock, — Théophile Gautier, — Horace Vernet, — Ponsard, — Mme de Girardin, — Rossini, — François Arago, — Arsène Houssaye, — Proudhon, — Augustine Brohan, — Alfred de Vigny, — Louis Véron, — Paul Féval, — E. Gonzalès, — Ingres, — Eugène Sue, — Rose Chéri, — Berryer, — Rothschild, — Sainte-Beuve, — Francis Wey, — Frédérick-Lemaître, — Louis Desnoyers, — Alphonse Karr, — Alexandre Dumas fils, — Champfleury, — Léon Gozlan, — Alexandre Dumas, — Veuillot.**

La *deuxième série* contiendra les notices consacrées aux personnages suivants :

Salvandy, — Mlle Georges, — Henry Murger, — Odilon Barrot, — Raspail, — Hippolyte Castille, — Bouffé, — Musard, — Cormenin, — Montalembert, — Gavarni, — Michelet, — Plessy-Arnould, — Cavaignac, — Arnal, — de Morny, — Granier de Cassagnac, — Jules Sandeau, — Grassot, — Marie Dorval, — Crémieux, — Ligier, — Cousin, — Beauvallet, — Louis Blanc, — Persigny, — Frédéric Soulié, — Villemain, — Ravel,

la Guerronnière — Mme Ancelot, — Considérant, — Saint-Marc Girardin, — Quinet, — Émile Augier, — Ledru-Rollin, — Villiaumé, — Caussidière, — Louise Collet, — Bocage, — Madeleine Brohan, — Eugène Delacroix, — Roger de Beauvoir, — Changarnier, — Gustave Planche, — Ricord, — Bressant, — Mélanie Waldor, — Vaulabelle, — Louis Reybaud, — l'abbé de Ravignan, — Camille Doucet, — Mérimée, — Nadar, — Eugène Guinot, — Courbet, — Fiorentino, — Barbès, — Blanqui, — l'abbé Dupanloup, — Baroche, — Henry Monnier, etc., etc. Il y aura, comme dans la *première série*, des volumes collectifs, contenant double portrait et double autographe.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque volume est de cinquante centimes.

On souscrit, pour les collections complètes, chez l'éditeur Gustave Havard, rue Guénégaud, 15, à Paris.

En envoyant un mandat de vingt-cinq francs sur la poste, on recevra *franco* par les Messageries les cinquante volumes de la *première série*. — En envoyant un mandat de trente francs, on recevra *franco* les volumes de la *seconde série*, le jour même de leur publication. (La différence du prix tient aux frais de poste.)

En envoyant un mandat de cinquante-cinq francs, on recevra la *première série* tout entière, et chaque volume de la *seconde*, à mesure qu'il paraîtra.

Les personnes qui souscriront aux *deux séries*, c'est-à-dire à la collection de cent volumes, auront le droit de choisir comme PRIME vingt exemplaires des livres mentionnés ci-dessous :

LES LORETTES DE PARIS, dessin par Andrieux.
LES ACTRICES DE PARIS, —
LES BOURSIERS DE PARIS, —
LES ÉTUDIANTS DE PARIS, —

LES COMÉDIENS DE PARIS, dessin par Andrieux
LA BOHÈME DE PARIS, —
LES SGANARELLES DE PARIS, —
LES GRISETTES DE PARIS, —
LES FAUBLAS DE PARIS, —
LES PROPRIÉTAIRES DE PARIS, —
LES FUMEURS DE PARIS, —
LES RESTAURANTS DE PARIS, —
PARIS LA NUIT, par E. de Mirecourt, dessin par C. Fath.
L'OPÉRA, par Roger de Beauvoir, dessin par C. Fath.
LE PÈRE-LACHAISE, par Benjamin Gastineau. —
LE MONT-DE-PIÉTÉ, par E. de Mirecourt, dessin par J.-A. Beaucé.
LE LUXEMBOURG, par Maurice Alhoy, dessin par C. Fath.
LE PALAIS-ROYAL, par Louis Lurine, dessin par J.-A. Beaucé.
LE CARNAVAL, par Benjamin Gastineau, dessin par J.-A. Beaucé.
LES TUILERIES, par J. Lemer, dessin par C. Fath.
LES HALLES, par A. de Bargemont. —
LE JARDIN DES PLANTES, par Ch. Deslys, dessin par J.-A. Beaucé.
LE PANTHÉON, par Émile de Labédollière, dessin par J.-A. Beaucé.

Ceux des souscripteurs qui ont déjà reçu la PRIME donnée avec la *première série* n'auront droit qu'à dix exemplaires seulement.

Les volumes de la collection contemporaine de M. Eugène de Mirecourt continueront de paraître régulièrement le 15 et le 30 de chaque mois.

GUSTAVE HAVARD.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambeaudie.

SOUS PRESSE

Lola Montès.
Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.
Arnal.
Cormenin.
Beauvallet.
Fiorentino.
Jules Lecomte.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ricord.
Henry Monnier.
Grassot.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitre
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS
DE MARION DELORME

MÉMOIRES
DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr.; 18 fr. par la poste.

PARIS.— TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

63

BERLIOZ

PAR

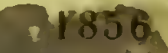
EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

---

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15



1856

BERLIOZ

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



HECT. BERLIOZ

LES CONTEMPORAINS

BERLIOZ

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

Les attaques niaises du critique vieillot des *Débats* et les pamphlets anonymes publiés contre nous par de lâches écrivains sont cause qu'on nous envoie, de tous les coins de la France, une quantité de lettres pleines d'expressions flatteuses et encourageantes.

Nous remercions ces amis dévoués de notre œuvre.

Les exigences du travail nous empêchent de répondre particulièrement à chacun d'eux ; mais leurs paroles nous font du bien ; mais, dans la lutte que nous avons à soutenir, ce bienveillant et sympathique témoignage d'estime est une véritable force pour nous.

Tant que les cœurs honnêtes viendront ainsi à notre rencontre, nous serons parfaitement insensible aux injures de M. Janin, et les biographes du carrefour et de l'ombre peuvent

continuer de répandre sur nous l'outrage.

Ils nous élèvent en se déshonorant. Leur haine est un piédestal.

Nous suivrons, un jour, le conseil de notre aimable lectrice de Nantes, et nous terminerons cette galerie contemporaine par une notice autobiographique loyale et consciencieuse, qui sera la meilleure réponse à faire aux mensonges de nos ennemis.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 3 août 1856.

BERLIOZ

Notre devoir est d'affermir sur la tête du véritable artiste la couronne que des coteries malveillantes et jalouses essayent de briser.

Berlioz ne serait pas un grand musicien, qu'il faudrait, malgré tout, raconter sa vie pour donner au monde un magnifique exemple de courage et de persévérance.

Jamais homme ne rencontra plus d'obstacles sur sa route et n'eut contre lui de plus méchants vouloirs.

La presse, gagnée par ses ennemis, l'insulta, vingt années consécutives, sans trêve ni relâche; et cependant il n'a pas douté de lui-même : il a continué de marcher intrépidement au but, semblable à un athlète vigoureux que le nombre des lutteurs n'épouvante pas, et qui, tôt ou tard, est sûr de vaincre.

Hector Berlioz naquit le 11 novembre 1803 à la Côte-Saint-André, petite ville du département de l'Isère.

Son enfance fut bercée par les enseignements pieux et par les aspirations chrétiennes.

Dans certains articles donnés aux feuilles musicales, l'auteur de *Roméo et Juliette* nous apprend qu'il fit sa première communion à la chapelle d'un couvent où sa sœur était pensionnaire.

Il a toujours conservé, depuis, l'ineffaçable souvenir de cette solennité religieuse.

Comme il approchait de la table sainte, des voix de jeunes filles, au timbre éclatant et pur, entonnèrent un hymne à l'Eucharistie. Le communiant crut voir le ciel s'ouvrir et les anges descendre sur l'autel.

Dès ce jour, la puissance de la musique lui fut révélée; sa vocation devint irrésistible.

Le père de notre héros, qui exerçait la médecine, avait décidé qu'Hector hérite-

rait de sa clientèle. Il se chargea lui-même de l'éducation de notre adolescent; mais celui-ci professait pour le latin la plus grande indifférence, et volontiers il eût jeté son livre au feu, lorsqu'il s'agissait d'apprendre les vers de Virgile, d'Horace ou d'Ovide.

S'il n'aimait pas les poëtes latins, en revanche il avait pour les œuvres de Millevoye une prédilection toute particulière et lisait en cachette les pastorales de Florian.

Ces deux auteurs développèrent en lui le sentiment tendre.

Hector eut une passion sérieuse entre sa douzième et sa treizième année.

Il allait avec sa mère et ses sœurs, à l'époque des vacances, passer quelques se-

maines chez son grand-père, dans un petit village aux environs de Grenoble.

Tout près du domicile de l'aïeul se trouvait la maison de plaisance d'une vieille dame noble qui avait deux nièces fort jolies. L'une de ces nièces, appelée Estelle, éclipsait l'image de la bergère de Florian. Elle avait un œil noir adorable et portait des brodequins roses.

Œil et brodequins tournent aussitôt la tête à Hector.

Voilà notre héros amoureux, bien avant l'heure où il est permis de l'être. Il en perd l'appétit et le sommeil.

Cette passion précoce est devinée par l'espiègle déesse qui la cause.

Elle s'en amuse au possible.

Dans les bals champêtres, la plus grande joie de mademoiselle Estelle est de valser avec un oncle d'Hector, beau soldat de vingt-quatre ans, en congé de semestre, et d'examiner, pendant les repos de la valse, le visage déconfit, boudeur et jaloux, du pauvre Némorin.

Les vacances furent courtes; mais le souvenir de la coquette aux brodequins roses trotta longtemps dans la cervelle d'Hector.

Tout dénotait en lui une sensibilité profonde, à laquelle sa musique a dû plus tard le caractère expressif et passionné qui la distingue.

En même temps que le docteur Berlioz

enseignait à son fils le latin, l'histoire et un peu d'algèbre, il lui permettait, comme distraction, d'étudier le solfége, et bientôt le jeune homme sut lire à première vue les doubles croches les plus compliquées.

De la musique vocale, il passa successivement à l'étude du flageolet, de la flûte et de la guitare.

Le docteur lui interdit expressément le piano [1], car ses premières complaisances avaient eu des résultats déplorables.

Hector négligeait complétement ses livres classiques et pâlissait nuit et jour sur un *Traité d'harmonie* tombé par hasard entre ses mains.

[1] Jamais, par la suite, Berlioz n'apprit cet instrument.

M. Berlioz père apprit avec stupeur que le jeune malheureux avait fait hommage au cercle philharmonique de sa ville natale d'un quintette pour flûte, pour deux violons, pour alto et pour basse, lequel venait d'être exécuté triomphalement en présence de cinq cents personnes.

Grand scandale au logis.

Notre virtuose inattendu se voit sermonné sur toute la ligne. On lui donne l'ordre formel de se livrer exclusivement aux études médicales, et l'on décore sa chambre de gravures d'écorchés, de plusieurs squelettes et d'un crâne de premier choix.

En même temps le docteur lui met sous

les yeux un magnifique in-folio, avec planches d'anatomie.

Hector fait mine de se soumettre; mais, au bout de quinze jours, il n'a pas lu une seule page de l'in-folio.

Devant une obstination si prononcée le pouvoir paternel reconnaît son impuissance.

M. Berlioz père a recours à des manœuvres séductrices.

Il promet au jeune homme une superbe guitare et une flûte à clefs d'argent, s'il veut obéir et recevoir les premières notions de l'art d'Hippocrate.

On lui donne en même temps un de ses cousins pour compagnon d'étude.

Mais ce cousin joue du violon. Pendant que M. Berlioz visite ses malades, les jeunes gens exécutent des duos et n'ouvrent pas le moindre traité d'ostéologie.

Quand vient l'heure des leçons, Hector est trouvé d'une faiblesse désespérante

A l'âge de dix-neuf ans, on l'envoie à Paris, toujours accompagné de son cousin, pour y suivre les cours de l'École de médecine.

La vue de la Clinique ne lui offre rien qui le flatte.

Ces cadavres étalés sur les tables de dissection, ces lambeaux, ces tronçons épars, cette pourriture humaine qu'il faut interroger de l'œil et fouiller du scalpel, tout le révolte et le glace d'horreur.

Il jure que jamais ses pieds ne le ramèneront dans cet abominable lieu.

Son cousin néanmoins le détermine à tenter une seconde épreuve, et il finit par s'aguerrir au spectacle des cadavres. Le célèbre Amussat, son professeur, parvient même à lui faire prendre quelque intérêt aux démonstrations anatomiques.

Mais un soir Hector franchit le seuil de l'Opéra. Tout est perdu.

Les *Danaïdes* de Salieri le plongent dans l'extase. Il retourne une seconde et une troisième fois voir la pièce, abandonne la Clinique, et passe toutes ses journées à la bibliothèque du Conservatoire, où il copie les partitions de Gluck et d'Haydn.

Puis il écrit à la Côte-Saint-André que

sa résolution d'être musicien ne pliera devant aucun obstacle.

Un jeune professeur suppléant au Conservatoire applaudit à ses premiers essais dans l'art du contre-point, lui donne des conseils, et le fait admettre au nombre des élèves particuliers de Lesueur.

Ce maître illustre découvre chez le nouveau venu des qualités rares.

Impatient de faire de la grande musique, Hector, sans plus tarder, se décide à composer un opéra. Mais où trouvera-t-il un livret? Il se hasarde à le demander au bonhomme Andrieux, dont il suit, à ses heures perdues, le cours de littérature.

Dans une lettre, très-courtoise d'ailleurs, le père d'*Anaximandre* lui répond

qu'il est trop vieux pour écrire des vers d'amour, et qu'il ne faut pas songer à sa collaboration.

Le sujet d'opéra dont Hector a fait choix est *Estelle et Némorin*.

Son cœur n'est pas encore entièrement dégagé du souvenir de la coquette aux brodequins roses.

A tout hasard, il confie la rédaction du livret à un de ses camarades; puis il s'abandonne au feu de la composition. Les paroles sont grotesques et la musique est absurde.

Hector ne se décourage pas. Il écrit une messe.

Un maître de chapelle, qui protége ses

débuts, la fait aussitôt copier par des enfants de chœur.

Le jour de la répétition arrive : les parties sont criblées de fautes, et il en résulte une cacophonie à rendre les chats épileptiques.

Berlioz recopie lui-même sa messe tout entière. Un jeune amateur, très-riche et très-libéral, M. Pons, lui prête douze cents francs pour la faire exécuter à l'église Saint-Roch. Tous les journaux parlent de l'œuvre avec éloge. Lesueur, enchanté du succès de son élève, le fait admettre au concours annuel de composition musicale.

Mais, soit qu'il eût travaillé trop vite, soit que Cherubini, directeur du Conser-

vatoire, se fût appliqué à le desservir [1], il échoua complétement et fut mis hors de concours dès la première épreuve.

Sa famille, informée de cet échec, lui retire brusquement sa pension, et le somme de quitter sur l'heure Paris et le Conservatoire.

Hector répond qu'il est affligé de ne pouvoir se soumettre.

Il se résigne toutefois à prendre le

[1] Cherubini detestait Berlioz. Celui-ci avait eu l'imprudence, non-seulement d'enfreindre un ordre qui interdisait aux garçons d'entrer par la même porte que les filles, mais encore de se moquer du directeur, qui l'avait surpris en flagrant délit de desobéissance. — « Zé vous férai prendre et zé vous férai zetter en prison ! » lui cria Cherubini. Le vieux maestro ne laissa pas échapper, à dater de ce jour, une seule occasion de lui être désagréable.

chemin de l'Isère, afin d'aller plaider sa cause.

— Puisque la médecine te déplaît, lui dit le docteur, fais choix d'une autre profession. Je ne consentirai jamais à te laisser poursuivre la carrière musicale.

Notre héros proteste qu'il ne fera, de sa vie, autre chose.

Après quelques jours de lutte, son vieux père se laisse fléchir ; mais sa mère et sa tante se montrent beaucoup plus intraitables. Elles ne comprennent pas, dans leurs idées chrétiennes, qu'Hector s'obstine à vouloir composer des opéras.

— Mais croyez-vous donc, leur dit celui-ci, que les vauriens seuls travaillent pour le théâtre ? Les plus beaux génies du

grand siècle, Molière, Corneille et Racine. consacraient leurs chefs-d'œuvre à la scène. Haydn, Spontini, Mozart et bien d'autres ont suivi leur exemple. Seriez vous fâchées de me voir, un jour, au nombre des compositeurs illustres que l'Europe admire?

— Mon ami, interrompt la tante j'aime mieux que l'on soit considéré. Cela passe avant tout.

Rien ne peut les convaincre.

Hector, la veille de son départ, voit sa mère entrer dans sa chambre. La pauvre femme se jette suppliante à ses genoux, fond en pleurs, et le conjure de ne pas la déshonorer.

— Oh ! tu restes, n'est-ce pas? tu restes? murmure-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Hélas ! ma mère, c'est impossible ! répond le jeune homme, sanglotant lui-même.

Il la relève et veut essayer encore de dissiper ses préventions ; mais elle le quitte presque folle, en s'écriant :

— Tu n'es plus mon fils! je te maudis !

Même à l'heure des adieux, elle ne consent pas à le revoir et à l'embrasser.

De retour à Paris, Hector se rappela qu'il avait contracté envers M. Pons une dette de douze cents francs pour l'exécution de sa messe. La faible pension qu'il recevait de son père ne lui permettait pas de rembourser une somme aussi considérable; mais il y arriva par d'autres moyens :

il donna des leçons de flûte et de guitare, loua une mansarde de quinze francs par mois, dépensa huit sous au plus à chaque repas, et parvint à rembourser six cents francs en moins de quatre mois.

Le docteur Berlioz apprit ce tour de force de probité.

Sa logique paternelle ne vit rien de mieux que de payer à M. Pons le reste de la somme, et de ne plus servir la pension d'Hector jusqu'à complet remboursement de cette avance. Il s'imaginait ainsi le contraindre à revenir à la Côte-Saint-André.

Notre jeune virtuose devina le piége, et redoubla de courage.

Il dépensa moins encore pour sa nour-

riture, donna plus de leçons, et réussit à vivre à Paris sans la subvention de sa famille.

Un versificateur de talent lui apporte un jour un libretto, sous ce titre, les *Francs Juges*.

Berlioz trouve le sujet très-poétique. Il se met à l'œuvre et compose la partition avec enthousiasme et rapidité. Malheureusement l'Académie royale de musique repousse le poëme. Son travail est perdu.

L'ouverture des *Francs-Juges* a été conservée. C'est un chef-d'œuvre.

Comme si les génies de la ruine et du malheur avaient entendu l'imprudente malédiction de sa mère et prenaient à tâche de l'exécuter, mille entraves surgissent

devant le jeune homme et lui bouchent obstinément le chemin.

Son professeur apprend qu'il n'a pas même pu obtenir une salle pour l'exécution d'un morceau qui doit le consoler du désappointement des *Francs-Juges*.

— Est-il possible, s'écrie Lesueur, qu'on refuse une aussi simple complaisance ?

— Mon cher, riposte un musicien *arrivé*, si nous laissions les jeunes gens se produire, que deviendrions-nous ?

Les leçons de flûte et de guitare diminuent. Berlioz tombe dans la misère.

On engage une troupe d'orchestre pour le théâtre de New-York ; il demande inu-

tilement à partir avec cette troupe en qualité de flûtiste. La direction des Nouveautés, à laquelle on le recommande, lui répond que ses musiciens sont au grand complet.

Toutes les portes se ferment en même temps.

De désespoir, Hector sollicite une place de choriste.

Il l'emporte, au concours, sur un chantre d'église, un menuisier, un forgeron et un tisserand.

Le destin semble lui donner quelque relâche. Des leçons nouvelles arrivent. Notre héros se loge et se nourrit à peu de frais, grâce à un de ses compatriotes, étudiant pharmacien, qui lui donne moitié de

sa chambre, et lui prépare, sur l'appareil même de distillation, certaines panades succulentes et économiques.

Les deux amis peuvent se permettre, une fois la semaine, d'aller à l'Opéra.

Berlioz, qui sait par cœur toutes les grandes partitions, n'entend pas qu'on y change rien. Plusieurs fois la représentation est troublée par ses exigences de respect fanatique pour l'œuvre des maîtres.

— Je vous trouve bien audacieux de supprimer les cymbales! dit-il un soir, d'une voix menaçante, en se levant et en montrant le poing à l'orchestre.

Les spectateurs sont émus de l'apostrophe.

Dix minutes plus tard, Hector entend ces malheureuses cymbales dans un autre passage où le compositeur ne les avait point introduites.

Cette fois il monte sur la banquette, gesticule avec rage et crie de toute la force de ses poumons :

— A bas les cymbales ! Jamais il n'y a eu de cymbales dans ce morceau !

Pour le coup l'interrupteur est empoigné par les sergents de ville et mis à la porte sans autre forme de procès.

Mais, à quelques jours de là, il fut plus heureux.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? vous passez quelque chose ! dit-il, apos-

trophant encore les musiciens. Il y a un solo !.. Voyez la partition !

— Oui, oui, le solo ! s'exclame tout d'une voix le parterre.

Mais les exécutants s'obstinent et ne le donnent pas.

Quatre-vingts spectateurs furibonds, Berlioz en tête, escaladent l'orchestre. Tous les musiciens prennent la fuite, la toile tombe, et les instruments sont brisés ou crevés.

Voici un fait moins tragique.

C'était à une représentation d'*Antigone*. Un monsieur, placé près d'Hector, accompagnait chaque phrase musicale de monologues admiratifs, sans tenir compte

des reproches et des plaintes de ses voisins.

Au même instant, Berlioz, sous le coup d'un accès de sensibilité nerveuse causé par les mêmes effets d'orchestre, se cache la tête dans son mouchoir et verse des larmes.

Le personnage aux monologues s'aperçoit de l'émotion du jeune homme, se lève, le presse contre son cœur, et l'embrasse en criant :

— Vous comprenez donc la musique, vous !... A la bonne heure !... pleurons, monsieur, pleurons !

Et tous les voisins de rire.

Vers cette époque, la troupe des ac-

teurs anglais vint donner quelques représentations à Paris. La sensibilité de Berlioz éclata bientôt d'une façon plus dangereuse, en ce que l'art musical n'y était pour rien : il tomba passionnément amoureux de miss Henriette Smithson, la charmante Ophélie d'*Hamlet*.

Cette passion offrit tout d'abord un caractère étrange.

Pour fuir le diable érotique dont il était possédé, l'ancien amoureux d'Estelle quittait la ville et courait les champs.

Le soir venu, parfois il se trouvait à cinq ou six lieues de Paris.

Alors il s'étendait au fond d'une carrière ou sur un tas de gerbes, mais sans pou-

voir goûter une seule minute de repos. Sa passion le ramena, vaincu, au théâtre où jouait son idole.

Il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir : attirer le regard de miss Henriette et lui faire partager sa flamme.

D'abord il imagina de donner un concert, exclusivement composé de ses œuvres, savoir : l'ouverture des *Francs-Juges*, celle de *Wawerley*, une *Scène héroïque grecque* et la *Mort d'Orphée*.

Tout est prêt pour l'exécution, quand l'inflexible Cherubini refuse la salle du Conservatoire.

Le surintendant des beaux-arts intervient. Notre héros a la salle, en dépit du

directeur; mais, ô perfidie! les exécutants font défaut, le chef d'orchestre est corrompu; la musique, impitoyablement écorchée, force l'auditoire à une désertion soudaine, et, si miss Henriette entend prononcer le nom d'Hector, c'est pour apprendre en même temps la nouvelle d'un four complet[1].

Berlioz lui écrit lettres sur lettres.

Par malheur, le style trop brûlant de

[1] Quand les hommes ne s'appliquaient pas à empêcher le succès de Berlioz, les éléments se mettaient contre lui. Un jour, il compose une fantaisie dramatique sur la *Tempête* de Shakspeare. L'Opéra lui prête son orchestre pour l'exécution; mais, au moment où le public arrive, une pluie torrentielle transforme en lac toutes les rues de Paris. Il n'y a pas cent personnes dans la salle, et les musiciens jouent devant les banquettes.

ces folles épîtres épouvante la divinité.

Mademoiselle Smithson intime à sa femme de chambre l'ordre exprès de refuser toutes les missives du même genre qui pourraient se présenter encore.

C'était à se briser la tête au mur.

Le jeune virtuose, après des efforts surhumains, arrive à donner un deuxième concert au théâtre même où la barbare comédienne se fait applaudir. Leur nom se trouve le même jour sur l'affiche, et, cette fois, l'exécution musicale est brillante. Hector obtient un succès incontestable.

Hélas! Ophélie ne semble ni touchée, ni même informée de la chose! Le lende-

main elle quitte Paris, et son amoureux la voit monter en chaise de poste.

Il est impossible au triste jeune homme de se remettre au travail.

Ses tortures vont le perdre à tout jamais comme talent et comme avenir, lorsqu'une circonstance aussi bizarre qu'inattendue donne le change à sa douleur et retrempe les ressorts de son courage.

Un pianiste allemand lui signale une actrice du boulevard dont la ressemblance avec miss Henriette est miraculeuse.

Notre héros voit cette femme.

L'illusion s'en mêle, et la compatis-

sante actrice prend un intérêt fort tendre à Hector, jeune et près de succomber à une peine de cœur.

Des rendez-vous se proposent, et voilà notre homme lancé dans un amour en effigie.

On lui rend le goût du travail, on ranime ses espérances de gloire. Bientôt il remporte la première couronne au faubourg Poissonnière pour sa cantate de la *Mort de Sardanapale* [1].

Mais c'est trop de bonheur à la fois.

La chance funeste lui prouve qu'elle ne

[1] En même temps il recevait les éloges des amateurs pour avoir mis en musique les morceaux versifiés de la traduction de *Faust*, par Gérard de Nerval.

l'a point abandonné, ou plutôt ses ennemis du Conservatoire cherchent par tous les moyens possibles à nuire à la cantate victorieuse.

Au moment où on l'exécute, après la distribution des prix, nombre de cahiers passent d'un pupitre sur l'autre; les parties se confondent, et le plus affreux désaccord se met dans l'orchestre.

Berlioz, les cheveux horripilés, prend la fuite. Le scandale est au comble.

Huit jours après, grâce à une active surveillance, on paralysa toute manœuvre jalouse, et la cantate obtint le succès dont elle était digne.

En même temps Hector fit jouer la *Symphonie fantastique*, œuvre qui n'eut

pas l'approbation des musiciens orthodoxes, mais qui plongea les esprits hardis dans le ravissement.

Ses palmes au Conservatoire l'appelaient en Italie.

Bon gré, malgré, notre amoureux quitte l'aimable doublure de miss Henriette. On échange des promesses d'éternelle constance ; mais, à peine Hector a-t-il franchi les Alpes et montré son brevet d'admission à Horace Vernet, directeur de l'Académie française à Rome, qu'une lettre insolente vient le confondre.

La mère de son actrice lui annonce le mariage de sa fille, et lui reproche d'avoir *failli* déshonorer celle-ci en la séduisant.

Jugez du courroux d'Hector.

Prenant aussitôt la résolution d'égorger la parjure, sa mère, et le mari qui a l'audace d'être son successeur, il achète trois pistolets pour ses victimes et un quatrième pour lui, car, décemment, il ne peut survivre à ce triple meurtre.

A tout hasard, il se munit de poisons violents, au cas où le pistolet dont la charge lui est destinée viendrait à pécher par la capsule.

Mais comment pénétrera-t-il dans la maison de son infidèle?

Rien de plus simple. Il fait l'acquisition d'un costume de femme au grand complet : châle, robe et chapeau, sans ou-

blier les bottines, et prend le chemin de la France.

Au moment de s'embarquer à Gênes, il s'arrête vingt-quatre heures pour corriger la *Symphonie fantastique*, et laisser au moins sans défaut de style une composition qu'il regarde comme son chef-d'œuvre.

En travaillant, Berlioz songe à tout ce qu'il pourrait produire encore, et pleure d'avance sa gloire perdue.

Ce regret amène un ralentissement dans sa fougue homicide.

Il est déjà désarmé, quand tout à coup un nouvel accès vient le saisir. Oubliant qu'il doit tuer les autres, et ne s'en pre-

nant plus qu'à lui-même, il se jette à la mer.

Des matelots le repêchent et le ramènent au rivage.

Honteux de son désespoir, il écrit, le lendemain, à Horace Vernet la lettre suivante, qui fait partie de la collection de feu le baron de Trémont :

« Monsieur,

« . . . .
. . . . . . *Un crime hideux, un abus de confiance* dont j'ai été pris pour victime, m'a fait délirer de rage depuis Florence jusqu'ici. Je volais en France pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances. A Gènes, un instant de ver-

tige, la plus inconcevable faiblesse, a brisé ma volonté Je me suis abandonné au désespoir d'un enfant; mais enfin *j'en ai été quitte pour boire l'eau salée*, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil, et avoir des vomissements violents pendant une heure. Je ne sais qui m'a retiré; on m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin je vis, je dois vivre pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art[1]. . . . .

« HECTOR BERLIOZ.

« Diana-Marina, 18 avril 1831. »

[1] La lettre a deux pages in-quarto. Nous ne la citerons pas tout entière.

Guéri de son amour en effigie, notre héros, dont le cœur ne peut rester vide, se reprend à adorer l'idole primitive, et le souvenir de miss Henriette Smithson l'agite pendant tout le temps de son séjour à Rome, où il est revenu continuer ses études.

Deux années après, en regagnant Paris, son premier soin est de louer un appartement en face de la maison occupée autrefois par la trop séduisante interprète de Shakspeare.

Il s'informe d'elle.

O bonheur! ô joie sans égale! Miss Henriette est de retour en France, et va prendre elle-même la direction du théâtre anglais.

Berlioz prépare un concert où la *Symphonie fantastique* doit reparaître avec tous les compléments ajoutés en Italie. Avant ce jour solennel il ne veut pas revoir sa chère idole. On lui promet de l'amener au Conservatoire.

Effectivement, Ophélie se trouve au nombre des spectateurs.

Notre charmante Anglaise reconnaît son amoureux, dont la musique est énergiquement applaudie par une foule enthousiaste.

Dans les cris de douleur et d'amour de l'orchestre, elle comprend enfin la passion profonde qu'elle inspire. Les paroles du *mélologue*, récitées par Bocage, ne lui laissent aucun doute : c'est bien elle qui

est dépeinte dans chaque vers; c'est à la conquête de son cœur que marchent toutes ces notes harmonieuses.

Elle s'émeut; des larmes mouillent ses joues, et, le lendemain, elle permet qu'on lui présente Berlioz.

Mais, hélas! les tribulations de celui-ci ne sont pas à leur terme.

Sa famille et les parents de mademoiselle Smithson s'opposent à un mariage. Des anxiétés sans nombre tourmentent leur affection. Pour comble de découragement, le théâtre anglais ne fait plus de recettes et la directrice se ruine.

Enfin l'hyménée se conclut dans les derniers mois de 1833.

Quelques jours après ses noces, Henriette

se casse la jambe. Le malheur impitoyable les poursuit sans relâche, de toutes les manières, sous toutes les formes.

Berlioz est sublime d'amour, de courage et de dévouement.

Sa femme lui apporte en dot des sommes considérables à payer. Le jour de son mariage, il n'a pas cent écus à sa disposition; mais, en multipliant les concerts, il parvient à donner aux créanciers des à-compte et à leur faire prendre patience.

Il compose *Harold en Italie*, nouvelle œuvre qui lui attire de chaleureux éloges et des partisans illustres, entre autres Paganini.

Le suffrage du grand violoniste, proclamé hautement, entraîne les esprits timides. On accepte définitivement Berlioz.

M. de Gasparin, alors ministre, lui commande une messe de *Requiem*.

Halévy, Cherubini et consorts travaillent à le desservir; mais ils en sont pour la honte de leurs tentatives. La messe est exécutée à la chapelle des Invalides, à l'occasion du service mortuaire célébré en mémoire du général Damrémont et des soldats qui périrent à la prise de Constantine.

En sortant de la cérémonie funèbre, le maréchal Lobau s'écria :

— Mon Dieu, que ce Berlioz a donc de talent! Ce que je trouve de plus admirable dans sa musique, ce sont les tambours!

L'honorable guerrier ne plaisantait pas. Chez lui l'enthousiasme était sincère, et

l'appréciation se trouvait juste au niveau de son intelligence artistique.

A cette messe des Invalides, peu s'en fallut que notre musicien ne fût victime d'une abominable méchanceté d'Habeneck.

Le *Tuba mirum*, passage grandiose et d'un effet prodigieux, exigeait de la part du chef d'orchestre, sous peine d'une infaillible déroute, un redoublement de vigilance et d'énergie.

Le perfide Habeneck, arrivé là, pose tranquillement son bâton de mesure et prend une prise.

Déjà l'auteur de la messe avait quelque méfiance. Il comprend le péril, se jette sur le bâton, dirige lui-même l'orchestre et sauve le *Tuba mirum* du naufrage.

Une fois l'œuvre exécutée, d'autres inquiétudes le poursuivent.

Aux Beaux-Arts on refuse de lui en payer le prix.

M. Cavé lui offre le ruban rouge comme équivalent de la somme de mille écus promise, et dont Berlioz doit la plus grande partie à ses musiciens. Il envoie paître M. Cavé, menace le ministère d'un scandale, et touche enfin les mille écus, que d'autres eussent volontiers mis en poche.

Il faut juger le héros de cette notice non-seulement comme compositeur, mais comme écrivain.

Nous le voyons rédiger d'abord le feuilleton de la *Gazette musicale*, puis celui du *Correspondant*.

Ses comptes rendus des grandes œuvres

et ses jugements écrits sur les maîtres se font remarquer par un style parfois inégal, mais souvent expressif et plein de couleur.

Les *Débats* lui ouvrent bientôt leurs colonnes.

Berlioz, comme critique, a dû se faire beaucoup d'ennemis. Il manque de mesure. Victime des préjugés, de l'envie et de la mauvaise foi, il lui échappe des phrases acrimonieuses et des plaisanteries que le bon goût n'accepte pas.

Ayant, un jour, entendu trois cantiques de Rossini, la *Foi*, l'*Espérance*, et la *Charité*, notre rédacteur prend la plume et se livre à ce jeu de mots intolérable :

« Son espérance a déçu la nôtre ; sa foi ne transporte pas les montagnes, et quant

à la charité qu'il nous a faite, elle ne le ruinera pas. »

Il fut plus spirituel, sinon moins méchant, dans une autre circonstance.

Panseron s'était avisé d'ouvrir un cabinet de consultations mélodiques et harmoniques. Dans un prospectus burlesque, répandu à très-grand nombre d'exemplaires à Paris et en province, il invitait les amateurs des deux sexes qui cultivent l'art de la romance à passer chez lui, munis de *cent francs*, pour y faire redresser leurs mélodies boiteuses, raviver celles qui seraient affectées de chlorose, et obtenir de sa science le moyen de réconcilier l'accompagnement avec le chant, si le hasard voulait qu'ils fussent en désaccord.

Le critique musical des *Débats* insère

tout au long ce curieux prospectus, en ayant soin d'écrire en tête :

Cabinet de consultations pour les MELODIES secrètes.

Berlioz a eu des amis aussi empressés à lui être utiles que ses ennemis étaient persévérants à l'abattre. Ernest Legouvé, apprenant un jour que le compositeur allait être contraint, faute d'argent, à laisser inachevée la partition de *Benvenuto Cellini*, destinée à l'Opéra, lui envoie sous enveloppe deux billets de mille francs, et le supplie d'achever son œuvre.

La partition prête, Berlioz la porte à Duponchel.

Aussitôt les coulisses sont en émoi. Tout le monde, aux répétitions, conjure contre la pièce, Habeneck et son orchestre, chan-

teurs et chanteuses, choristes et comparses. Il n'est pas de polissonneries que tantôt l'un tantôt l'autre ne se permette.

Benvenuto Cellini, sifflé à outrance, disparaît de l'affiche à la troisième représentation.

Cet opéra contenait pourtant des beautés de premier ordre. On y remarquait une verve incontestable, une grande fraîcheur de style, beaucoup de passion, surtout une originalité puissante et soutenue.

Voilà peut-être ce qui perdit Berlioz.

Les disciples de la routine et du *statu quo* dans les arts ne virent là qu'une étrangeté condamnable.

On lui reprocha d'étouffer systématiquement la mélodie sous les effets harmoniques, et d'excéder les bornes, en s'effor-

çant de tout rendre, de tout décrire, de tout peindre, même les bruits de la nature.

Cette accusation n'était pas sérieuse.

Berlioz a loué plus d'une fois dans ses articles le *Barbier*, *Guillaume Tell*, et beaucoup d'opéras étrangers à sa manière. Jamais il n'a soutenu que son système fût la manifestation exclusive de l'art et que le compositeur dût tout imiter au moyen des sons.

Mais, par cela même que la musique n'a pas de bornes déterminées et de lois précises, tout ce qu'elle peut atteindre, elle peut se le permettre.

Aujourd'hui l'opéra de *Benvenuto* se joue très-souvent en Allemagne avec succès.

Comme l'Allemagne est la mère patrie de la musique, elle sait reconnaître ses vé-

ritables enfants. Berlioz a le droit de se moquer de l'injustice parisienne.

Paganini, devenu très-intime avec Hector, ne se consolait pas de cette chute odieuse. Il écrivit à un musicien de Gênes que les Français venaient de commettre un acte de vandalisme.

En même temps il envoyait à notre compositeur la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre; et moi qui ai goûté vos divines compositions, dignes d'un génie tel que le vôtre, je crois de mon devoir de vous prier de vouloir bien accepter, comme un hommage de ma part, vingt mille francs, qui vous seront remis

par M. le baron de Rothschild, sur la présentation de l'incluse.

« Croyez-moi toujours votre affectionné

« Nicolo Paganini. »

On sait que le célèbre violoniste a succombé à une affection du larynx.

Un mois avant sa mort, assistant à un nouveau concert de Berlioz, et ne pouvant plus lui exprimer son admiration par des paroles, il tombe à ses genoux en présence d'une foule de spectateurs et lui baise les mains.

Grâce aux vingt mille francs de Paganini, notre virtuose peut acquitter ses dettes et travailler pendant quatorze mois à sa grande composition de *Roméo et Juliette;* puis il consacre tout ce qui lui

reste de la somme à la faire exécuter splendidement.

Jamais son amour enthousiaste de l'art n'a reculé devant aucun sacrifice.

En 1840, le jour de la translation des victimes de Juillet, ceux qui ont entendu la *symphonie funèbre et triomphale* tonner sur la place de la Bastille, avec toutes ses gammes de cuivre, ont une idée du génie musical de Berlioz. Accents de douleur, chants de triomphe, tout était rendu avec une puissance gigantesque.

Les amateurs furent conviés dans plusieurs grandes salles à l'audition de ce morceau sublime. Il excita de tels transports, que des jeunes gens se levèrent, les cheveux hérissés, et poussèrent des cris aigus.

De pareils effets scandalisent les personnes dont l'oreille, en musique, ne demande que du velours.

Un soir, Berlioz venait d'entendre un quatuor de Beethoven en compagnie d'Adolphe Adam. La dernière note du finale éteinte, il se tourne vers son confrère et lui dit :

— Que pensez-vous de cette musique?

— Elle ne me plaît pas, répond Adam. Cela ne produit sur moi aucune sensation agréable. Cependant vous conviendrez que le rhythme musical a pour but, avant tout, de flatter l'oreille?

— Moi, s'écria vivement Berlioz, je veux qu'il me donne la fièvre et me crispe

les nerfs! Pensez-vous que j'entende de la musique pour mon plaisir?

Adolphe Adam s'en alla consterné.

Toutefois, ni l'un ni l'autre n'avait tort. Ils eurent beau persister à se condamner réciproquement, chacun d'eux n'en reste pas moins admirable dans son genre. La comédie joviale et gracieuse n'exclut pas le drame puissant et terrible. Parce que vous riez aux tirades de Molière, nous empêcherez-vous de frémir à celles de Corneille? En musique, ainsi qu'en littérature, l'un peut agiter la marotte et l'autre chausser le cothurne avec une égale dose de génie.

Malgré les intrigues d'Habeneck et de ses partisans, Berlioz réussit à donner à l'Opéra, sous le titre de *Festival*, un con-

cert comme Paris n'en avait jamais entendu.

Six cents musiciens trônaient à l'orchestre.

Ce jour-là, rien ne put troubler son triomphe, si ce n'est la voix d'une femme, qui, du fond de sa loge, se mit à crier à l'assassinat.

C'était la voix de madame de Girardin.

Au milieu d'un morceau en *si bémol* majeur, Bergeron venait d'appliquer un soufflet superbe sur la joue d'Émile.

Le concert se termina sans autre accident.

Personne, comme chef d'orchestre, n'exerce sur les instrumentistes un plus grand ascendant que Berlioz; personne ne

leur communique plus de feu, plus d'électricité. Sa baguette se change en un vrai bâton de connétable, avec lequel il dirigerait, au besoin, toute une armée de musiciens.

Après le concert, on est obligé souvent de l'emporter et de le mettre au lit. Ses vêtements sont aussi mouillés que s'il venait de prendre avec eux un bain dans la Seine.

En 1841, Berlioz part pour l'Allemagne, afin d'y populariser sa musique.

A Stuttgard et à Hechingen, il est admirablement accueilli. La cour de Weimar lui fait une ovation pompeuse. A Leipsick, il reconnaît un de ses anciens condisciples de l'Académie de Rome dans l'illustre Félix

Mendelssohn. Ils se réunissent pour donner un festival composé de leurs œuvres. On les rappelle sur la scène; ils s'embrassent et échangent leurs bâtons de mesure au bruit des applaudissements.

De Leipsick, Berlioz se rend à Dresde.

Un comte du saint-empire, transporté d'admiration après avoir entendu la *Damnation de Faust*, supplie le *concertmeister* de le présenter à notre compositeur.

Cette grâce lui est accordée.

Le comte et l'artiste une fois en présence l'un de l'autre, se font de nombreux saluts, mais sans ouvrir la bouche, car l'auteur de la *Damnation de Faust* ne connaît pas un mot de la langue de Gœthe, et pour ce qui est de celle de

Racine, l'Allemand n'en sait pas davantage.

Tout à coup celui-ci prend les mains de Berlioz et fond en larmes.

— A la bonne heure, dit le *concertmeister*, voilà qui est plus éloquent que toutes les langues du monde !

Berlioz fut très-surpris de trouver à Brunswick un orchestre supérieur à celui de la rue Lepelletier. Nombre de dilettanti arrivèrent, d'un rayon de soixante lieues, pour entendre *Roméo et Juliette.*

— Maître, dit un de ces derniers, pourquoi ne transportez-vous pas ce sujet à la scène ? Quel magnifique opéra nous aurions !

— C'est impossible, répond Berlioz. Où trouverais-je deux êtres capables de soute-

nir pendant cinq actes les personnages si poétiques de Juliette et de Roméo? D'ailleurs, le sujet m'exalte trop. Si je terminais cet opéra, je crois que je mourrais ensuite.

— Eh bien, mourez ! s'écrie le fanatique amateur ; mais faites-le !

L'exécution du concert de Brunswick fut quelque chose de prodigieux. Berlioz dut assister, le soir même, à un souper de cent cinquante couverts.

Il se rend à Hambourg, puis de Hambourg à Berlin.

Sa Majesté le roi de Prusse, qui chassait à Sans-Souci, arrive en toute hâte pour voir le célèbre compositeur et juger de sa puissance musicale.

Berlioz revient en France.

Il est appelé à Marseille, à Lyon, à Lille, puis il traverse de nouveau la frontière et gagne la capitale de l'Autriche, où l'empereur assiste à ses concerts et le comble de ducats.

Le prince de Metternich, ce vieux renard de la diplomatie, se montrait parfois très-naïf dans les questions d'art. Il tomba des nues lorsqu'on lui apprit que Berlioz composait de la musique pour des orchestres monstres, et dirigeait lui-même les exécutants

— C'est vous, monsieur, lui-dit-il avec grâce, qui faites des morceaux pour cinq cents musiciens?

— Monseigneur, répondit Berlioz, cela ne m'arrive pas tous les jours. Le plus

souvent j'en fais pour quatre cent cinquante.

A Vienne, à la fin d'une audition triomphale, un homme bouleverse toute l'assemblée pour arriver jusqu'à lui.

— Oh ! je vous en conjure, dit ce personnage, souffrez que je presse la noble main qui a écrit *Roméo et Juliette !*

En même temps, il s'empare de la main gauche de l'artiste.

— Monsieur, dit Berlioz en riant, ce n'est pas avec celle-là.

L'étranger prend sans rancune la main droite du compositeur, la serre avec force et s'écrie :

— Ah ! vous êtes bien Français ! Il faut

que vous vous moquiez même de ceux qui vous aiment!

Nous écririons toute une épopée si nous voulions rendre compte des ovations nombreuses qui accompagnèrent notre héros dans les villes allemandes.

Hanovre, Pesth, Prague et Breslau[1],

[1] On l'obligea, dans cette dernière ville, à donner six concerts. Comme il conduisait une symphonie de Beethoven, il est surpris de ne pas entendre applaudir et en demande le motif. — « C'est par respect pour votre présence, » lui répond celui qu'il interroge. Précédemment, dans la capitale du royaume de Hanovre, se sentant tiré par derrière à l'orchestre, au moment où l'on exécutait la scène d'amour entre Roméo et Juliette, il se retourna et surprit deux violons qui baisaient, en pleurant, les pans de son habit. Cet adagio est considéré par Berlioz lui-même comme son chef-d'œuvre. Il a mis là toute son âme et tous les échos de sa passion profonde pour miss Henriette.

le saluèrent tour à tour de leurs applaudissements.

Dieu ne permet pas que les grands artistes soient découragés et succombent devant le dénigrement natal. Ils trouvent ailleurs ce que leur refuse une ingrate patrie.

Berlioz a publié des fragments de ses voyages, çà et là, dans différentes revues.

On y trouve de remarquables chapitres; mais on est choqué de l'aigreur avec laquelle il parle des hommes qui, chez nous, lui furent hostiles.

Ce n'est point à lui de se venger par l'emploi des gros mots.

Il ne sait manier ni la phrase ironique ni le ton plaisant. Ses articles abondent

en digressions oiseuses, et l'on n'y trouve pas ce tact littéraire, ce discernement du goût qui consiste à proscrire les idées mauvaises et à ne conserver que les bonnes.

Du reste, Berlioz est l'auteur d'un *Traité d'instrumentation* qui le place à la tête de la science musicale.

N'ayant pu réunir jusqu'alors que cinq cents musiciens, il songe à doubler ce nombre et à commander un orchestre modèle, composé de tout ce que Paris peut avoir d'exécutants de premier ordre. Il réussit au delà de son désir, et donne, après l'exposition de 1844, dans la salle des machines, ce festival extraordinaire, où l'on put voir onze cents instrumentistes rangés autour du maître.

La foule se bat aux portes. En dix minutes la salle est comble.

Berlioz ressemble au vainqueur des Pyramides. Il jette à son héroïque phalange quelques mots exaltés, lève son bâton de mesure, et l'orchestre fait retentir son tonnerre.

Ce fut une belle et glorieuse journée. La recette dépassa trente mille francs ; mais, désireux avant tout de satisfaire les artistes, et n'ayant pas voulu que des mesures économiques vinssent nuire à l'effet de l'exécution, Berlioz, tout le monde payé, n'eut qu'une somme de *huit cents francs* pour trois mois de courses, de sollicitations et de répétitions.

Notre héros, le lendemain de cette fête

musicale, tombait malade, et le docteur Amusat l'envoyait à Nice, en le menaçant d'une fièvre cérébrale s'il ne consacrait pas cinq où six mois à un repos absolu.

Pour Berlioz, la musique n'est ni un divertissement ni un métier, c'est une passion qui le dévore.

En 1845, il donne au cirque des Champs-Élysées un festival pareil à celui de l'année précédente.

Mais ces concerts le ruinent au lieu de l'enrichir.

Il puise dans la bourse de ses amis pour satisfaire à ses obligations les plus pressantes, et se dirige du côté de Saint-Pétersbourg, où nos artistes ont depuis longtemps coutume d'aller chercher le Potose.

A son passage à Berlin, le roi de Prusse lui donne une lettre de recommandation pour sa sœur l'impératrice de toutes les Russies, et le musicien, au bout de la semaine suivante, la remet lui-même à son adresse, au palais des czars.

Trois concerts, à Pétersbourg, lui rapportent quarante mille francs de bénéfice net.

Celui de Moscou produit neuf mille francs.

Dans cette dernière ville, peu s'en faut que Berlioz n'obtienne pas du gouverneur l'autorisation d'organiser sa fête.

— Monsieur, lui dit ce haut fonctionnaire, nous vous prêterons la salle d'assemblée de la noblesse, à une condition toutefois.

Berlioz s'incline, et demande ce qu'on exige de lui.

— Vous vous ferez entendre, après le concert, dans le salon privé des nobles.

— Mais je ne joue d'aucun instrument, monseigneur.

— Quoi! n'êtes-vous pas musicien? Comment alors donnez-vous des concerts?

— Avec les instruments des autres. Je dirige seulement l'exécution de mes œuvres.

— Par exemple! voilà qui est trop fort!

— Je vous proteste...

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi! Pour vous apprendre à vous moquer des gens, vous n'aurez pas la salle.

Il fallut qu'un Moscovite, un peu plus instruit et moins entêté, s'appliquât à faire comprendre au gouverneur la différence qui existe entre un musicien exécutant et un musicien compositeur.

Après le concert de Moscou, Berlioz retourne à Saint-Pétersbourg, où il est attendu pour donner au grand théâtre la symphonie de *Roméo et Juliette*.

Ce fut le plus éclatant triomphe de sa carrière artistique.

L'empereur, l'impératrice, les grands dignitaires de la cour, toute la noblesse, tout ce qu'il y a d'illustre et de distingué dans la capitale russe, assistent au festival. Quatre fois notre héros est rappelé ; quatre fois on l'oblige à rester dix minutes sur la

scène pour recueillir l'admiration et les bravos de ce noble public.

A la fin du concert, brisé de fatigue et d'émotions, il tombe sur une chaise des coulisses et pleure à sanglots.

La recette était splendide.

En regagnant la France, Berlioz passe de nouveau par Berlin. Le roi et la reine le comblent d'égards, et Meyerbeer est chargé de lui porter la croix de l'*Aigle rouge*.

Il reçoit en outre de Sa Majesté Prussienne cette lettre amicale :

« Venez donc, mon cher Berlioz, dîner avec nous à Sans-Souci. Vous me donnerez des nouvelles de mon beau-frère et de ma sœur.

« Frédéric-Guillaume. »

De grands chagrins attendaient l'artiste à son retour en France. Il eut trois deuils à porter coup sur coup : celui de sa mère, celui de son père, et celui de l'une de ses sœurs.

La femme qu'il avait tant aimée ne le rendait pas heureux.

Presque tous les amours d'ici-bas finissent par des larmes et par des tortures. Henriette Smithson, possédée du démon de la jalousie, troubla la paix du ménage, et la communauté devint impossible.

Néanmoins tout rapport ne cessa pas entre les époux.

Madame Berlioz tomba dangereusement malade. Son mari lui prodigua, jusqu'au

dernier jour[1], les preuves de l'attachement le plus sincère et le plus dévoué.

Tous ces malheurs de famille, joints aux persécutions continuelles de ses ennemis, plongèrent Berlioz dans le découragement.

Il fut des années entières sans donner signe de vie artistique.

L'injuste cabale acharnée contre sa gloire le poursuivit jusqu'à Londres, où il essayait d'organiser quelques concerts.

Néanmoins la symphonie de l'*Enfance du Christ* parut inopinément lui rallier la presse. On daigna reconnaître sa verve et sa puissance; mais on eut soin d'ajouter qu'il avait changé de manière.

[1] Attaquée d'une paralysie générale, elle mourut en 1854.

Ceci est une des plus grandes sottises au bas desquelles nos judicieux Aristarques aient jamais apposé leur signature.

Dans cette composition, Berlioz imprime à sa musique un cachet tout autre, parce que son sujet n'est plus le même. Fallait-il écrire l'*Enfance du Christ* comme *Roméo et Juliette*, ou comme la messe de *Requiem?* L'artiste a changé d'expression, rien de plus. En changeant d'expression, il a changé de moyens ; mais il n'a pas changé de manière.

On connaît l'excellent tour joué par Berlioz à ses détracteurs, et l'adresse avec laquelle il sut les confondre, avant l'exécution définitive de sa dernière symphonie.

Sous le nom de M. Pierre Ducré, cé-

lèbre artiste encore à naître, il donna le fragment de l'*Enfance du Christ* qui a pour titre le *Chœur des Bergers*.

Et les Aristarques d'applaudir à tout rompre.

— Bravo! bravissimo ! criaient-ils. Voilà de la vraie musique. Allez dire à Berlioz d'en faire autant !

— Messieurs, elle est de moi ! dit notre compositeur, paraissant tout à coup dans le cercle où l'on portait aux nues M. Pierre Ducré.

La tête de Méduse, de mythologique mémoire, n'eut jamais un effet plus terrifiant.

« Oh ! la prévention ! » disait Figaro.

De nos jours, ainsi qu'au temps d'Almaviva, les hommes les plus distingués se laissent prendre au piége. M. Ingres, sans chercher plus loin, est l'homme prévenu par excellence, en musique comme en peinture.

On sait qu'il déteste Eugène Delacroix.

Un jour, quelqu'un lui dit que Berlioz faisait de la musique absolument analogue à la peinture de l'auteur du *Massacre de Scio* et de *Boissy d'Anglas*. Cela devint une raison pour qu'il prît en haine le musicien novateur.

Il refusait obstinément d'entendre un seul de ses morceaux.

Nous ne savons plus à quelle séance musicale M. Ingres, frappé de la magnifi-

cence d'une ouverture, et n'ayant pas en main le programme, dit à son voisin :

— C'est bizarre ! je connais tout Weber, tout Beethoven ; il n'y a que ces grands génies capables d'avoir fait une telle musique, et cependant elle n'est point d'eux. De qui donc est-elle ?

— Monsieur, lui répond son interlocuteur, c'est l'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz.

— Eh ! morbleu ! que ne le disiez-vous plus tôt ? s'écrie notre homme. Vous me laissez louer un musicien que j'exècre. On ne se moque pas ainsi des honnêtes gens... C'est une trahison !

Le rédacteur d'une feuille lyrique tomba

dans un panneau semblable, et d'une façon plus humiliante encore.

C'était à une soirée chez un de nos princes de la finance.

On passait en revue les compositeurs célèbres. Le feuilletoniste, entendant prononcer le nom de Berlioz, fulmine aussitôt toutes ses colères. Il le traite d'extravagant, de fou, et presque de scélérat.

— Attendez, monsieur, dit une jeune fille railleuse, je vais vous faire entendre de la véritable musique. C'est une romance de Schubert.

Elle s'assied au piano. Le rédacteur écoute et se pâme d'admiration.

— Voilà de la mélodie! s'écrie-t-il, à la bonne heure! Et quelle phrase! quelle

clarté! quel sentiment! Je vous demande un peu si votre Berlioz ferait jamais cela?

— Monsieur, dit la jeune fille, au milieu d'une ironique révérence, vous venez d'applaudir la romance de *Benvenuto Cellini*, dans l'opéra de ce nom.

Toutes ces injustices ont fait jusqu'à ce jour le désespoir de notre compositeur. Elles sont cause que, malgré la force et la hardiesse de son talent, jamais il n'a pu atteindre la fortune, que beaucoup d'autres artistes de moindre taille ont fixée près d'eux.

L'heure de la réparation semble néanmoins arrivée pour lui.

Tout récemment[1] la section académique

[1] Le 21 juin dernier.

des Beaux-Arts lui a donné la préférence sur deux autres candidats, Gounod et Félicien David.

Gounod, avec ses chœurs d'*Ulysse*, et trois ou quatre morceaux impérialistes, exécutés au baptême ou ailleurs, n'avait que des chances médiocres.

Les titres de Félicien David étaient plus sérieux.

Comme Berlioz, il a de cruels adversaires; mais il n'a pas comme lui le courage de la lutte.

S'il persiste à s'endormir dans sa gloire contestée, s'il garde en portefeuille ses chefs-d'œuvre et se borne à fumer la cigarette, au bruit des félicitations de trois imbéciles qui l'appellent maestro, ni le

fauteuil académique ni l'orchestre de l'Opéra ne viendront à lui.

Berlioz est jeune encore. Il a conservé tout son talent, tout son courage, et pour lui la fortune cessera quelque jour de se montrer cruelle.

Quant à la gloire, elle lui est désormais acquise, quoi qu'on fasse, et en dépit de quiconque soutiendrait le contraire.

Nous trouvons ce portrait de lui dans une notice qui a précédé la nôtre :

« Les traits de son visage sont régulièrement beaux : il a le nez aquilin, la bouche fine et spirituelle, le menton saillant, les yeux légèrement enfoncés dans leur orbite, tantôt pleins de flamme et d'éclat, tantôt couverts d'un voile de mélancolie et

de langueur. Une chevelure ondoyante ombrage son front, déjà sillonné de rides, et sur lequel se peignent les passions orageuses qui ont tourmenté son âme depuis l'enfance. Sa conversation est inégale, brusque, emportée, quelquefois expansive, plus souvent retenue et roide, toujours digne et loyale. Selon le tour qu'elle a pris, elle fait naître dans celui qui écoute une vive curiosité, ou un sentiment d'intérêt et de sympathique condescendance. »

Depuis vingt-cinq ans l'école classique persécute Berlioz, parce que l'école classique représente, dans les arts comme en littérature, l'esprit obstiné de la routine.

Complice du genre humain, qui se décide à suivre le progrès, mais avec la lenteur d'une tortue, elle bafoue, honnit et

repousse tout ce qui s'écarte du sentier banal.

Or, dans le domaine de la musique, la haine du nouveau prend des proportions plus grandes que partout ailleurs.

Effectivement, en littérature, dans les sciences, dans les arts plastiques, ou en philosophie, cette haine s'attaque à des idées, à des faits, à des images ou à des formes, les uns parfaitement sensibles, les autres susceptibles de tomber au moins sous les lois du raisonnement.

Le plus vague et le plus idéal des beaux-arts, la musique, affaire de sentiment ou d'organisation plus ou moins impressionnable, échappe à une analyse précise.

Et voilà, — comme l'explique Berlioz

lui même, — pourquoi tous ceux qui suivent le petit sentier où trottinent les faiseurs d'opéras-comiques doivent s'épouvanter d'une science musicale dont les formes hardies obligent leur imagination à sortir de sa sphère.

Ils ne supportent pas la fatigue que ce dérangement leur occasionne; ils ne veulent pas admettre leur impuissance évidente à comprendre ce qui dépasse leur portée.

De cette disposition à la haine pour l'artiste et au dénigrement de son œuvre il n'y a pas même un pas.

Le héros de ce petit livre compose des mélodies d'une largeur inusitée : tous ceux qui sont incapables de suivre son fil

mélodique nient mordicus qu'il ait jamais fait une mélodie.

Cette persécution absurde d'une lâche et trop nombreuse médiocrité s'attaqua, dans tous les siècles, aux véritables artistes.

Sous Louis XVI, les partisans de Piccini logeaient ironiquement Gluck rue du Grand *Hurleur*.

En revanche, les Gluckistes logeaient Piccini rue des Petits *Chants*.

Lorsque Rameau fit *Castor et Pollux*, l'air de Pollux, qui contenait une rentrée sur une modulation nouvelle, fut signalé comme produisant une horrible cacophonie. De nos jours cet effet paraît si simple,

qu'on ne peut plus comprendre où l'on vit une difficulté ou une faute.

Mozart, le Corrége de la musique, a passé pour un énergumène jusqu'au moment où Rossini passa pour un tapageur infernal.

Weber fut traité de sauvage.

Beethoven était regardé comme un fou.

Notre héros n'a pas lieu de crier à l'injustice plus que ces grands génies qui ne sont plus.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, vous trouverez des personnages qui regardent Victor Hugo comme un insensé (toute politique à part), et qui affirment que jamais il ne fut véritablement poëte.

Berlioz se rattache à la tradition des grands musiciens que nous venons de nommer.

Il a de leur âme, de leur hardiesse, de leur facture énergique. Sa veine est moins large peut-être; mais ses élans sont pleins de fougue, et son inspiration est d'une remarquable pureté.

L'horreur du trivial le recommandera toujours aux esprits d'élite.

Son génie procède de l'école allemande. A côté d'une vigueur parfois désordonnée, sombre et farouche, il montre une sensibilité merveilleuse. Enfin, n'eût-il pour lui que d'être, en France, un musicien d'un genre unique, et resté tel, sa situation serait digne des plus grands respects, des plus vives sympathies.

Pour notre part, nous lui accordons une admiration sincère.

Nous sommes heureux d'avoir pu défendre contre les méchants, les sots et les jaloux, un honnête homme et un grand artiste.

FIN.

. . . .

. . . .

. . . .

Les théâtres en général, sont les mauvais lieux de la musique, et la chaste muse qu'on y traîne ne peut y entrer qu'en frémissant.

Hector Berlioz

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.

SOUS PRESSE

Henri Heine.
Musard
Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould
Cavaignac.
Arnal.
Cormenin.
Léo Lespès.
Beauvallet.
Crémieux.
Fiorentino.
Jules Lecomte.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.
Ravel.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ricord.
Lachambeaudie
Henry Monnier.
Grassot.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE MARION DELORME | **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 cent. - Prix, complet, 15 fr.; 18 fr. par la poste.

PARIS.— TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

64

FALLOUX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

FALLOUX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



FALLOUX

LES CONTEMPORAINS

FALLOUX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

FALLOUX

Nous écrivions, au commencement de cette année, l'édifiante et pittoresque histoire de M. Veuillot

Le premier, nous avons dit à cet homme :

— Votre conduite n'a jamais été celle d'un catholique sincère. Est-ce l'Évangile qui vous dicte votre langage? Ne le cher-

chez-vous pas plutôt dans le vocabulaire des halles et des mauvais lieux? Osez-vous bien prétendre régenter l'Église et faire passer prélats et fidèles sous les fourches caudines de votre insolence? Prenez garde! vous souffletez votre mère au lieu de la défendre; vous vous dites chrétien, et vous agissez en athée!

Aujourd'hui, les plus illustres organes du catholicisme, las des excès de Louis Veuillot, indignés de ses violences, honteux de ses allures d'insulteur, le renient hautement et se séparent de lui avec éclat.

Leur parole grave et pleine d'autorité se fait entendre.

Écoutons:

« Vous avez oublié ce mot sublime de

notre divin Maître: *Beati mites!* et ce qu'il avait inspiré à Bourdaloue, dans sa sublime paraphrase: « La douceur n'est « pas tant une vertu distincte qu'un tem- « pérament général, une certaine consti- « tution de l'homme intérieur, qui le rend « tranquille en lui-même et bienfaisant à « l'égard des autres. »

« Vous avez failli jeter la division dans l'épiscopat français.

« Parmi les laïques vous avez réussi. Ce qui était hostile, vous l'avez exaspéré; ce qui était bienveillant, vous l'avez rendu hostile.

« Déjà vous avez engendré M. Nicolardot et M. Lanfrey, deux frères jumeaux, quoique ennemis, et votre déplorable pos-

térité ne s'arrêtera pas là, si vous ne vous arrêtez vous-même [1]. »

Celui qui tient à M. Veuillot ce discours sévère est le personnage illustre dont nous allons raconter la vie.

Or l'incorrigible pourfendeur de l'*Univers* n'accepte pas la leçon.

Saisi de vertige et presque fou de rage, il ne craint pas de répondre par une polémique passionnée et scandaleuse à ce vrai chrétien, qui fut un de nos généraux au temps de la lutte.

Il distille sur son caractère et sa personne des flots d'encre et de fiel.

[1] Le Parti catholique, *ce qu'il a été, ce qu'il est devenu*, par le comte de Falloux. — Paris, 1856.

Allons, tais-toi, Vadé de sacristie !

Ta sentence est irrévocablement rendue. Le style de Proudhon ou de Feuerbach est un style modéré près du tien.

Quant à M. de Falloux, que tu obliges à se déclarer ton adversaire, il grandit de tout l'abaissement où nous te voyons descendre.

Ne confesse-t-il pas intrépidement la liberté que tu répudies? ne proclame-t-il pas l'indépendance de l'Église que tu veux escamoter par d'audacieuses manœuvres? Il est ta contre-partie vivante, et c'est le plus bel éloge qu'il puisse recevoir, aux yeux de la religion comme aux yeux de la France.

Frédéric-Alfred-Pierre de Falloux est

né au bourg d'Yré, près d'Angers, le 11 mars 1811.

Il appartient à une noble et ancienne famille de l'Anjou, dont M. Borel d'Hauterive, le savant généalogiste, fait remonter l'origine au temps de Henri IV.

Suivant d'autres, ses ancêtres auraient rapporté des croisades leur blason glorieux.

Quoi qu'il en soit, la noblesse de notre personnage est mentionnée dans Saint-Alais[1], et se trouve inscrite dans l'Armorial de 1696, généralité de Tours[2].

Une des places publiques d'Angers a

[1] Tome I, p. 105, édition in-octavo.
[2] Volume manuscrit à la Bibliothèque impériale, page 582.

reçu le nom de place Falloux en 1711, et le conserve depuis cette époque.

Les armes de la famille sont d'or, au chevron de sable, accompagné de trois buffles du même.

De méchants railleurs n'ont pas manqué de dire que c'étaient là des armes parlantes et prophétisantes, car M. de Falloux est un agronome célèbre. Il s'occupe, dans ses vastes domaines, de l'amélioration de la race bovine, et la science héraldique, en composant son écu, semble avoir pressenti ses efforts et ses succès.

Dernièrement on a vu le journal le *Siècle* émettre des doutes sur la noblesse de l'ancien ministre.

Taxile Delord affirme que M. de Fal-

loux père tenait boutique à Angers sous le premier Empire.

Tantôt il en fait un pharmacien, tantôt un marchand de quincaille ; aujourd'hui un drapier, demain un faiseur de chandelles.

Et Quérard d'enchérir sur ces ridicules insinuations de la jalousie bourgeoise, en imprimant que le père de notre héros dut sa fortune à la grande consommation de suif que firent, comme aliment, messieurs les Cosaques, lors de l'occupation de la France, en 1815.

Le *Siècle* annonçait, en outre, que le nom de Falloux pullulait à Angers et aux alentours.

Nous ne savons pas où le rédacteur a

pris ses renseignements ; mais voici les nôtres.

Le nom de Falloux repose uniquement aujourd'hui sur trois têtes : le comte Alfred, auquel nous consacrons ce volume ; son frère, prélat romain, qui habite l'Italie depuis vingt ans, et le baron Falloux du Lys, ancien officier de carabiniers, demeurant près Langeais (Indre-et-Loire). Il a épousé la fille de M. le marquis de Fayolles.

Après avoir compulsé les tables du *Moniteur*, Taxile Delord nous signale une autre découverte précieuse.

Un majorat, au titre de comte, aurait été établi en faveur de l'ex-fabricant de chandelles, dans les premiers mois qui

suivirent la Révolution de juillet, par Louis-Philippe et Dupont (de l'Eure).

Cette imputation, lancée par un journaliste rouge contre la mémoire du patriarche de la République, nous paraît assez légère.

On ne tire pas ainsi en aveugle, au risque de tuer son propre général.

Dupont (de l'Eure) contre-signant l'ordonnance d'un majorat institué en faveur d'un ennemi né de la démocratie!

Vous n'y songez pas, monsieur Taxile Delord!

Il fallait prendre la peine de jeter les yeux sur le texte même des lettres patentes: vous eussiez vu qu'elles portaient au bas le nom royal de Charles X. La négli-

gence des bureaux, seule, en a fait retarder l'insertion au *Bulletin des lois* jusqu'à la fin de l'année 1830.

Alfred de Falloux fut envoyé à Paris au collége Bourbon. Il y termina ses classes en brillant élève.

Sur les bancs universitaires, il réalisa le type de l'écolier vertueux.

Jamais âme adolescente ne déborda d'une foi plus enthousiaste et d'une piété plus vive.

Élevé par sa mère dans les sentiments d'une vertu héroïque, Alfred lui avait juré solennellement à son lit de mort de suivre toutes les lois chrétiennes, et de ne point céder aux lâchetés du respect humain.

Jusqu'à ce jour, il a tenu parole.

Tout jeune, il montrait déjà ce caractère loyal, intrépide et fervent, qui devait plus tard lui gagner l'admiration publique.

Une fois leur conscience interrogée, des hommes de la nature de M. de Falloux marchent droit, et se font écharper plutôt que de faiblir.

Les condisciples d'Alfred le surnommaient *le saint.*

Malgré leurs lazzi multipliés et leurs taquineries voltairiennes, le courageux élève se livrait à de fréquents exercices religieux. Quand il avait terminé ses devoirs, il disait ostensiblement le chapelet à l'étude.

Son camarade de droite était de la religion protestante.

Voyant un jour Alfred égrener son rosaire, il l'interrompt par une phrase agressive.

Notre héros n'y fait pas attention d'abord, et continue ses dévotions ; mais le voisin huguenot revient à la charge avec une persistance tellement agaçante, qu'Alfred n'y tient plus, et lui lance son encrier à la tête, juste au moment où, le doigt sur un des gros grains, il adressait à Dieu ces paroles :

« *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*; et pardonnez-nous nos offenses, comme

nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Le projectile parti, notre pieux élève s'épouvanta de ce péché de colère.

Il embrassa son camarade et lui demanda pardon avec larmes.

Celui-ci fut tellement touché, qu'il s'humilia lui-même, avoua ses torts et ne rendit plus son voisin victime d'aucune espèce de moquerie.

Alfred de Falloux, au milieu de cette pépinière de jeunes incrédules, conserva donc intact le trésor de ses croyances.

Sorti du collége, il ne se livra point à ces distractions de l'oisiveté mondaine que sa fortune et son rang pouvaient lui

permettre. Il s'occupa de hautes études théologiques, approfondit les œuvres des Pères de l'Église, et médita les grandes vérités que le génie de la religion présentait à ses veilles studieuses.

Son frère aîné venait d'entrer dans les ordres. Il voulut suivre son exemple et se faire prêtre.

M. de Falloux père y mit obstacle.

Plein de respect pour la volonté paternelle, le jeune homme ne s'enrôla point dans la milice du Seigneur, mais il prit la ferme résolution de servir, au sein même de la société, la cause du christianisme.

Il se lia bientôt fort intimement avec Charles et Henri de Riancey, deux catholiques zélés et infatigables.

Ensemble ils fondèrent l'*Institut catholique*.

C'est une sorte de conférence religieuse, imitée de celle des jeunes avocats; ou plutôt c'est une assemblée délibérante au petit pied, dont chaque membre calque soigneusement sa manière d'être sur les us, coutumes et traditions du régime parlementaire.

On se réunit deux fois la semaine dans une salle assez vaste, disposée en amphithéâtre.

Un hémicycle contient le bureau du président et des secrétaires.

Au-dessous se trouve une tribune, sur laquelle repose le classique verre d'eau sucrée.

Puis on discute, on pérore, on vote par boules blanches et boules noires sur les propositions à l'ordre du jour, absolument comme à la Chambre.

Et, pour que l'illusion soit complète, plusieurs sténographes saisissent au vol chaque phrase des orateurs. Les discours les plus remarquables sont reproduits dans un bulletin publié aux frais de la société.

Cette *parlotte* fut très-utile à M. Alfred de Falloux.

Il s'habitua de bonne heure à l'art si difficile de traduire ses pensées *coram populo*. Son talent d'improvisation devint très-remarquable.

Bientôt l'*Institut catholique* agita la

grave question de la liberté de l'enseignement.

On organisa pour la conquérir une propagande active. Toute une phalange de commis voyageurs en sainteté s'abattit sur la province, pénétra dans les cantons les plus lointains, dans les hameaux les plus inconnus, frappant à toutes les portes, colportant des pétitions et recueillant des milliers de signatures dans ce pays qu'on s'obstine à ne pas croire foncièrement religieux.

Le cercle d'influence de l'*Institut catholique* s'agrandissait chaque jour. D'augustes patronages lui étaient acquis.

Monseigneur Dupanloup, aujourd'hui évêque d'Orléans, se trouvait être tout à

la fois la lumière et le lien de l'association.

Dans son département, comme à Paris, Alfred s'occupait de propagande religieuse, de politique légitimiste, et, en outre, d'agriculture.

Ce dernier point excita dès lors, comme il excite aujourd'hui, l'humeur joviale des feuilles démocratiques.

Nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi les amis de Henri V, presque tous grands propriétaires terriens, ne consacreraient pas leur inaction gouvernementale à la science agricole.

Cincinnatus, quand le peuple et le sénat ne réclamaient plus ses services, ne

manquait jamais de retourner à la charrue

Du reste, l'incontestable valeur personnelle de M. de Falloux, jointe à beaucoup d'adresse et de savoir-faire, le dégageait de la foule assez sotte des gentillâtres qui boudaient Louis-Philippe.

Il acquérait une énorme influence dans sa province.

Berryer, Pastoret, la Rochejaquelein, Genoude, et M. le comte de Montalembert, ce fils des croisés et de l'Église, entretenaient avec lui une correspondance politique.

En 1841, Alfred de Falloux se maria.

Cet homme, qu'une erreur trop longtemps accréditée nous représente comme

un adepte des jésuites, un ultramontain quand même, épousa la petite-fille de Caradeuc de la Chalotais, ce fameux procureur général breton dont les comptes rendus sur les constitutions de la Société de Loyola décidèrent le parlement à la chasser du royaume.

Le frère aîné d'Alfred, monseigneur de Falloux, devenu chanoine de Saint-Pierre de Rome, auditeur de rote et grand camérier, bénit lui-même ce mariage[1].

Notre héros publia, l'année suivante, un des livres qui lui ont servi de titres littéraires pour se porter candidat au fau-

[1] M. de Falloux n'a pas d'héritier mâle. Une fille, issue de son hymen, entre aujourd'hui dans sa treizième année.

teuil académique; nous voulons parler de la *Vie de Louis XVI*.

Jamais plus éloquent historien n'a raconté le douloureux martyre de ce prince, qui a payé de sa tête innocente les abus de douze siècles et les turpitudes de son aïeul.

C'est une biographie faite dans la grande manière.

M. de Falloux passe tour à tour des détails intimes et anecdotiques aux considérations les plus hautes, des joyeux éclats de rire de Trianon aux soupirs étouffés et aux sanglots contenus du Temple.

Son livre est écrit dans un style pur, châtié, vigoureux, atteignant plutôt l'effet

par le trait que par l'image, et s'élevant parfois jusqu'à l'éloquence.

Quelle délicatesse de touche et de sentiment dans le récit du mariage du Dauphin et de la fille de Marie-Thérèse ! Que de tristesse et d'amertume dans celui de la fuite de Varennes !

A l'époque où cet ouvrage parut, quelques-unes des propositions qui s'y trouvaient développées effarouchèrent nos excellents patriotes.

L'auteur, avec ce radicalisme du devoir et de l'honnêteté qui le distingue, posait en thèse qu'un homme seul, dans les derniers jours de la monarchie, voulait sincèrement la liberté, que seul il avait le droit de l'établir, que seul il en avait le pouvoir, et que cet homme était Louis XVI.

Messieurs les démocrates poussèrent des rugissements à la phrase qu'on va lire.

« L'Assemblée, dit M. de Falloux, se déclare inviolable. A partir de ce jour, c'en est fait des améliorations progressives. La royauté vient d'ouvrir ses mains généreuses : la Révolution rejette la paix, et Mirabeau montre le poing. Les députés décrètent à la fois leur omnipotence et leur inviolabilité, déchirent leurs mandats et plantent fièrement l'étendard de leur usurpation. Cette usurpation, transmise de main en main, d'assemblée en assemblée, comme le talisman de la Révolution, ne s'arrêtera plus que par l'épuisement de ses propres excès[1]. »

[1] *Vie de Louis XVI*, pages 151 et 152. (Sagnier et Bray éditeurs.)

Quelques années plus tard, en 1848, nos républicains s'appliquèrent à donner plus de force encore à l'argumentation de M. de Falloux.

On est obligé de convenir que, si 89 eût été l'œuvre sage et progressive de la monarchie, les institutions libres, fixées sur une base inébranlable, n'eussent point été contraintes à chercher un point d'appui dans ce dogme absurde de la souveraineté du peuple, qui berne, depuis soixante ans, notre malheureuse France entre le despotisme et la terreur.

Pour compléter son histoire de Louis XVI, M. de Falloux y a joint un opuscule écrit par ce prince, à l'époque où il n'était encore que duc de Berry.

Cette œuvre du roi martyr a pour

titre : *Réflexions sur mes entretiens avec M. le duc de la Vauguyon.*

En 1846, notre héros fit paraître l'*Histoire de saint Pie V*, le grand pape qui arma pour la dernière fois l'Europe contre le Croissant, et sous le pontificat duquel fut gagnée la bataille de Lépante.

Dans ce second essai, M. de Falloux s'élève de plus en plus comme écrivain et comme penseur.

Pourtant un tollé général accueillit l'ouvrage, le jour même où il sortait encore humide des ateliers typographiques.

« Osez-vous bien faire l'apologie de l'inquisition ? » crièrent certains journaux avec rage.

Et l'on citait à l'auteur ces lignes de sa préface :

« La tolérance n'était pas connue des siècles de foi, et le sentiment que ce mot nouveau représente ne peut être rangé parmi les vertus que dans un siècle de doute. Lorsque les notions du vrai et du faux sont confondues, lorsque les prescriptions les plus contraires trouvent une multitude à peu près égale qui les adopte ou les rejette, assurément la tolérance devient une prudence précieuse.

« Aujourd'hui l'intolérance serait un non-sens; autrefois elle avait un but légitime.

« Il y avait, en immolant l'homme endurci dans son erreur, toute chance pour

que cette erreur pérît avec lui, et que les peuples demeurassent dans la paix de l'orthodoxie. L'histoire de plusieurs royaumes le prouve. Aujourd'hui le pouvoir qui continuerait à immoler de pareils coupables commettrait des actes de rigueur sans excuse, parce qu'ils seraient sans bénéfice pour la société. Autrefois, en dehors du vrai, tout était, même socialement, caractérisé comme erreur et comme crime.

« Le premier pas hors de l'unité entraînait dans la révolte manifeste. La société tout entière était religieuse et constituée religieusement ; elle croyait, en arrachant un homme à l'hérésie, l'arracher à un supplice éternel, et c'était tout le zèle de la charité qu'elle employait à combler l'abîme dans lequel des populations en masse pou-

vaient se précipiter aveuglément. Le sang répandu ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable, que l'Église s'efforçait jusqu'au bout d'éclairer et de reconquérir [1]. »

Nous le demandons à tout homme sans passion : quelle conséquence l'écrivain qui a signé ces pages semble-t-il en tirer?

Bien évidemment il laisse entendre que le supplice des hérétiques, comme mesure de défense sociale, a été le fait d'une époque de foi universelle et de barbarie ; que l'une est à regretter, sans doute, mais que l'autre n'a point de défenseurs.

La plus insigne mauvaise foi, seule, peut

[1] Préface de l'*Histoire de saint Pie V*, pages 37, 38 et 39.

essayer de présenter M. de Falloux comme une manière de bourreau apostolique, rêvant le rétablissement des auto-da-fé et une seconde édition de la Saint-Barthélemy.

Pour nous, dans l'*Histoire de saint Pie V*, nous avons trouvé tout autre chose : de grandes idées, des vues neuves et profondes, et des aperçus de premier ordre sur les destinées générales de l'humanité.

Jugez-en par une citation prise au hasard.

Voici en quels termes M. de Falloux apprécie les croisades.

« Les allusions aux croisades, dit-il, éveillent encore les méfiances du temps actuel. Nous ne sommes pas assez déga-

gés du culte du succès pour dédaigner des objections puisées dans les revers. « On « ne cesse de nous répéter, dit M. de « Maistre, qu'aucune de ces fameuses en- « treprises ne réussit. Sans doute, aucune « croisade ne réussit, les enfants mêmes le « savent ; mais toutes ont réussi, et c'est « ce que les hommes ne veulent pas voir. »

« En effet, les papes envisagèrent toujours, dans ces pieuses expéditions, des motifs dignes d'être joints aux suggestions de leur piété.

« Ces expéditions, tout extravagantes « qu'elles étaient, dit le protestant Robert- « son, produisirent cependant d'heureux « effets. Il était impossible que les croisés « parcourussent tant de pays, qu'ils vis- « sent des lois et des coutumes si diver-

« ses, sans acquérir de l'instruction et des « connaissances nouvelles. Leurs vues s'a-« grandirent, leurs préjugés s'affaibli-« rent, de nouvelles idées germèrent dans « leur tête. »

« Eh bien, aucune des carrières ouvertes, durant les *trêves de Dieu*, ne se sont refermées. Le génie de l'homme reprit possession de l'empire des mers : les ports se creusèrent et s'agrandirent ; la boussole, étoile conquise sur le ciel même, brilla à la poupe de tous les vaisseaux. Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, Villehardouin, Joinville, devinrent les premiers modèles de notre littérature historique ; les assises de Jérusalem, le modèle des législations ; et la poésie des trouvères, éclairée d'un rayon de la poésie orientale, célébra la

foi, ses miracles et ses héros. Ce fut enfin le constant désir d'atteindre l'Orient qui enfanta la découverte de l'Amérique [1].

« Si l'on veut, d'ailleurs, peser exactement l'importance des croisades, qu'on se demande quel serait aujourd'hui le résultat de ces expéditions, si les papes avaient été plus écoutés, si les peuples avaient été plus fidèles à leurs propres intérêts : l'Égypte et la Grèce seraient des provinces chrétiennes; Constantinople rivaliserait avec Londres; Jérusalem consolée se réjouirait avec Rome, et la barbarie, reculant de deux mille lieues, aurait cédé la place avec moins d'effusion de sang qu'il

[1] Voir l'*Histoire de la géographie des nouveaux continents*, par M. de Humboldt, et la *Vie de Christophe Colomb*, par Washington-Irving.

n'en coûte à l'Europe, par siècle, sur un espace de cent lieues carrées.

« Leibnitz, s'adressant à Louis XIV, affirme que saint Louis était inspiré par une profonde sagesse, et méritait le respect des hommes d'État les plus habiles. « La mo-
« narchie universelle est une absurdité,
« l'histoire de l'Europe le prouve, disait
« Leibnitz. En faisant la guerre à des États
« chrétiens, on ne peut jamais obtenir que
« de faibles agrandissements. La guerre
« devrait être dirigée uniquement contre
« les nations barbares [1]. »

On assure que Louis Veuillot considéra d'un très-mauvais œil cette nouvelle

[1] *Vie de saint Pie V*, page 24 et suivantes.

tentative littéraire de M. de Falloux [1].

Il trouva l'œuvre beaucoup trop tiède à son point de vue, et ne pardonna point à l'auteur de lui avoir gâté, par des réflexions aussi modérées que sages, la magnifique apologie qu'il réservait au san-benito et à la torture.

En cette même année 1846, M. de Falloux arrivait à la députation.

L'arrondissement de Segré (Maine-et-Loire) le nomma son mandataire. Il s'assit à la Chambre dans le voisinage des trois ou quatre députés auxquels, depuis 1830, nos provinces légitimistes confient leur drapeau.

[1] L'auteur de l'*Histoire de saint Pie V* a aussi écrit une notice biographique sur saint Jean-de-Dieu.

Sa liaison avec Berryer devint encore plus intime à partir de ce jour.

Il prit le célèbre Henri-quinquiste pour modèle.

S'il ne l'égala point en puissance, quand, pour la première fois, il aborda la tribune, à l'occasion de la liberté religieuse ; si tout d'abord il ne se révéla pas comme un de ces foudres politiques dont la voix enflamme, subjugue ou soulève les masses, du moins on peut dire qu'il fut généralement accepté comme un orateur à la parole fluide, gracieuse, attachante, et qui savait merveilleusement se faire écouter.

Personne, à voir le calme inaltérable qui règne sur les traits de M. de Falloux,

ne soupçonnerait qu'il couve à l'intérieur les plus violents orages.

D'une nature irascible, d'un tempérament fougueux, il acquiert la douceur et la modération à force de luttes.

Chez lui, la patience est passée à l'état de vertu.

Quand cette bonne République débusqua si brusquement des barricades de Février, M. de Falloux n'en eut point peur et lui souhaita la bienvenue; il la savait très-capable de faire des sottises, et voyait poindre par derrière l'espérance d'une restauration légitimiste.

Il avança même la main pour saisir dans la boîte aux libertés, qui s'ouvrait toute

grande, sa chère liberté de l'enseignement.

Les électeurs de Maine-et-Loire lui donnèrent leurs suffrages.

Par un caprice inexplicable, M. de Falloux père, agronome de beaucoup de mérite, et non marchand de suif retiré, comme on l'a prétendu, se montrait hostile à la candidature de son fils. Il fallut, pour l'empêcher de la combattre, lui laisser croire que c'était lui-même qu'on allait nommer représentant du peuple.

Alfred de Falloux prit une part très-active aux travaux de la Chambre républicaine. Son talent oratoire grandissait avec la difficulté des circonstances.

L'athlète se fortifie dans la lutte.

Notre héros ne tarda pas à compter parmi les orateurs éminents.

Sauf deux ou trois nuances chargées par la passion politique[1], voici un portrait de lui dont la touche nous semble heureuse :

« M. de Falloux est patricien des pieds à la tête. Je le vois encore abordant la tri-

[1] Il est à remarquer que les plus grands ennemis de M. de Falloux ont respecté la noblesse de son caractère, et ne l'ont jamais accusé ni de mauvaise foi ni d'hypocrisie. La petite presse voulut jeter sur lui quelque ridicule, mais sans pouvoir y réussir. Comme essai dans ce genre, on a écrit que M. de Falloux, à l'époque où il était ministre, avait recommandé à l'Académie des sciences une invention de mouvement perpétuel, et qu'il avait donné à un Arabe une mission scientifique pour chercher en Afrique l'homme à queue.

bune après quelque rude apostrophe de l'extrême gauche.

« Une légère contraction des muscles du visage indiquait seule son agitation extérieure.

« Aussitôt les degrés montés, il devenait l'homme du monde imperturbablement froid, merveilleusement apte à la réplique, et gagnant pied à pied, tantôt par la discussion modérée, tantôt par l'attaque véhémente et directe, le terrain qu'il voulait conquérir.

« Sa tête, légèrement oblongue, était pleine d'acuité et de distinction ; son nez, délicatement cambré, mobile et ironique, rappelait la plus aristocratique des races qui ont régné en France, la famille des Valois.

« Son geste était plein de grâces félines et de charme étudié. Sa parole, *fallou-cieuse* au fond, comme le prétendaient certains vaudevillistes de la gauche, n'en présentait pas moins une surface résistante et limpide à la fois.

« Passées au creuset de la justice et de la raison absolues, cette résistance et cette limpidité eussent bien fourni, j'imagine, quelques molécules de vitriol et d'acide prussique. M. Orfila y eût peût-être découvert quelques milligrammes d'arsenic ; mais la mixtion était si bien préparée selon la formule des intérêts de M. de Falloux et de son parti ; mais tout cela avait tant de franchise apparente et d'habileté dissimulée, qu'en vérité il eût fallu avoir bien mauvais caractère pour entra-

ver dans leur allure des raisonnements si discrètement envahissants. »

On ne citerait pas le nom de ce spirituel et malin *Figaro,* que le lecteur l'écrirait de lui-même au bout de l'article.

La pose élégante et distinguée de M. de Falloux à la tribune, son ton plein de finesse délicate, son profil doucement railleur, l'art avec lequel il lançait le sarcasme et les allusions amères, exaspéraient messieurs les républicains et leur inspiraient pour sa personne une aversion profonde.

Les passions grondaient alors dans toute leur furie.

Du haut de la Montagne tombaient les

apostrophes les plus insultantes ; mais rien ne pouvait faire perdre à l'orateur son calme admirable et le sourire dédaigneux incrusté sur ses lèvres.

Élu membre de la commission des travailleurs, et chargé du rapport, il conclut à l'abolition des ateliers nationaux.

C'est un de ses plus grands crimes aux yeux du parti radical.

L'insurrection de juin fut, comme on le sait, la conséquence immédiate du renvoi de tous ces frelons populaires qui s'habituaient à manger paresseusement le miel de la ruche.

Accuser M. de Falloux parce qu'il a eu le courage de porter le scalpel sur ce can-

cer qui rongeait la capitale au cœur est une injustice aussi odieuse que ridicule.

La sanglante révolte qui a suivi la dissolution de ces bandes ignobles donne la mesure des excès dont elles étaient capables, et montre de quelle façon leurs chefs entendaient l'obéissance aux lois du pays.

Nous les avons vus, tous ces aimables pensionnaires du Gouvernement provisoire.

Ils se composaient en grande partie, comme l'a fort bien déclaré M. de Falloux, d'échappés du bagne et de repris de justice[1]. Le jour où il fut décidé que la

[1] Dans son rapport, il plaint, comme faisaient tous les esprits sages de l'époque, la petite minorité honnête, opprimée par les nombreux coquins de la bande.

France n'entretiendrait plus leur oisiveté scandaleuse, ils essayèrent de nous punir par la ruine, le pillage et la mort.

Le représentant de Maine-et-Loire devint une des colonnes du parti légitimiste.

Néanmoins il restait au mieux avec une certaine fraction de républicains modérés.

Cavaignac avait pour lui la plus haute estime, et la mère du général (la *mère rouge*, comme disaient alors les plaisants de la petite presse) témoignait à M. de Falloux une affection qui s'explique par le caractère digne de notre héros et son honnêteté chevaleresque.

Elle décida son fils, sur l'esprit duquel

son influence était extrême, à lui offrir le portefeuille de l'instruction publique.

— Je veux bien vous aider, répondit M. de Falloux à Cavaignac, mais je ne veux point paraître le faire. Cela est dans votre intérêt[1].

Il proposa de nommer M. Freslon ministre en son lieu et place, et M. Freslon fut accepté.

A l'exemple de Cavaignac, Louis-Napoléon, devenu président de la République, offrit au député de Maine-et-Loire l'omnipotence universitaire.

La perplexité de M. de Falloux était grande.

[1] Sa correspondance avec l'ex-dictateur a été publiée.

Bon nombre de ses amis l'engageaient à décliner cet honneur. D'autres, au contraire, lui présentaient l'acceptation comme un acte de patriotisme, et mettaient en avant des considérations tirées de l'intérêt catholique, auquel se rattachaient leurs sympathies communes.

Pour mettre un terme à ses irrésolutions, il ne fallut rien moins qu'un message de Frohsdorff et l'ordre formel de l'abbé Dupanloup, son confesseur.

Installé au ministère de l'instruction publique et des cultes, M. de Falloux s'occupa de réaliser le rêve de toute sa vie, c'est-à-dire la loi sur l'enseignement.

Le cabinet dont il était membre entra en fonctions dans les derniers jours de 1848;

et le *Moniteur* du 4 janvier 1849 contenait déjà deux rapports du nouveau ministre au chef du pouvoir, précédant et motivant la nomination de deux commissions chargées de préparer une loi sur l'instruction primaire et une loi sur l'instruction secondaire.

Ces commissions se composaient des abbés Dupanloup et Sibour, de MM. Cousin, de Montalembert, de Corcelles, de Melun, de Riancey, Cuvier, Fresneau, Cochin, de Montreuil, Saint-Marc Girardin, Dubois, Laurentie, Roux-Lavergne, Thiers, Freslon, Janvier, Peupin, Bellaguet, Michel, etc., etc.

Nous citons tout exprès cette liste aux éléments hétérogènes, afin de montrer qu'à cette époque les idées conciliatrices

prenaient faveur, et que l'alliance succédait à la lutte entre les diverses fractions du parti de l'ordre.

Le projet de loi qu'élabora la commission ne visait pas le moins du monde à la ruine de l'Université.

Seulement il introduisait dans le corps enseignant des améliorations indispensables, et lui suscitait de loyales et salutaires concurrences, principalement celle du clergé.

Comme on peut le comprendre, là se trouvait l'écueil.

M. de Falloux sut l'éviter, en appelant à son aide l'esprit de sagesse et de modération.

Il ne commit pas l'imprudence de montrer une soutane partout où il y avait un frac : c'eût été causer à la religion un tort énorme, au lieu de lui être utile.

Veuillot, le pourfendeur, combattit violemment ces mesures conciliatrices.

L'occasion lui parut belle pour faire le coup de poing dans la presse.

Voyant la *Réforme* tonner contre « cette loi de sacristie, qui, sous prétexte de liberté d'enseignement, organisait par toute la France le despotisme clérical, mettait en présence, dans toutes les cités et toutes les communes, le prêtre et le laïque, l'esprit de l'avenir et l'esprit du passé, » son premier soin fut d'accroître les oppositions et les colères, en déclarant que la loi res-

terait une *loi de monopole*, tant que l'instruction ne serait pas confiée aux prêtres sur toute la ligne, et tant qu'on n'aurait pas chassé le dernier laïque du dernier de nos colléges.

Il ne fallut rien moins qu'un ordre du souverain pontife pour imposer silence aux folles argumentations de ce journaliste frénétique, dont les passions querelleuses cherchent à précipiter l'Église dans les casse-cou et les abîmes.

M. de Falloux, pendant son séjour à l'hôtel du ministère, ne donna point de bal, comme c'est l'usage, même chez nos excellences républicaines.

Il se bornait à réunir un assez grand nombre d'invités à des concerts, où la

musique sacrée avait le pas sur la profane.

Au premier de ces divertissements spirituels, un groupe de dames, en toilette dansante, fit une irruption soudaine au milieu des salons, peuplés d'ecclésiastiques et de prélats.

On sait que nos aimables Parisiennes, si collets montés à la ville, ont l'habitude, sous le rayonnement des bougies, de se décolleter avec une audace naïve.

Parmi les invités se trouvait un jeune diacre tout frais émoulu du séminaire.

Madame la comtesse de B*** vint s'asseoir dans son voisinage.

Les charmes victorieux de cette magni-

fique personne et la riche blancheur de sa peau satinée causèrent au pauvre jeune homme de singuliers éblouissements.

Tout à coup il se lève et quitte la place.

— Où allez-vous? lui dit-on.

— Ma foi, répond-il, impossible de demeurer plus longtemps : on me met à la porte par les épaules.

Ceci nous fait souvenir de la piquante réplique d'un évêque à la dernière soirée des Tuileries. Il s'agissait de traverser un salon rempli de dames, et les crinolines accaparaient tout l'espace.

— Que voulez-vous? la mode est tyrannique, monseigneur, dit une héroïne de la fête ; nous en subissons les exigences.

— Ah ! répondit le prélat avec un fin sourire, vous ne me ferez jamais croire, mesdames, qu'une mode qui vous donne une si grande quantité d'étoffe pour la jupe ne vous en laisse plus du tout pour le corsage.

Les réunions du ministre de l'instruction publique n'étaient pas exclusivement musicales.

Il y avait certaines soirées littéraires, où des poëtes de la force de M. Viennet étaient admis quelquefois, par surprise, à lire leurs chefs-d'œuvre.

Un écrivain dramatique ambitionna le même honneur, et s'empressa de solliciter une audience de M. de Falloux. Il le supplia de lui permettre de lire, à ses réu-

nions du soir, une pièce que la Porte-Saint-Martin venait d'accueillir.

— C'est un drame superbe, monsieur le comte, lui dit-il.

— Un drame! s'écria le ministre effrayé. Vous n'y songez pas! Si c'était une tragédie, passe encore.

— Je croyais, répondit le dramaturge en s'inclinant, que Votre Excellence protégeait tous les cultes.

L'auteur dont nous parlons est juif et démocrate, en sorte que, dans sa bouche, le mot parut piquant, surtout joint aux expressions d'*excellence* et de *monsieur le comte*, donnés à un ministre en pleine République.

Cependant les électeurs de Maine-et-Loire continuaient à M. de Falloux son mandat pour l'Assemblée législative.

On le distingua parmi les plus intrépides soutiens de l'expédition de Rome et de la papauté fugitive à Gaëte.

Lorsqu'il s'agit de réprimer les tentatives anarchiques des clubs, on put le voir à la tribune dénoncer hardiment le désordre, sans prendre le moindre souci des insolentes interruptions et des hurlements démagogiques de la gauche.

Dans toutes les luttes décisives, M. de Falloux montra la même intrépidité parlementaire.

Une fois la loi sur l'enseignement votée par la Chambre, il résigna son portefeuille,

prouvant ainsi que l'intérêt de la cause religieuse, et non l'ambition, lui avait fait accepter le pouvoir.

Il partit presque aussitôt pour l'Italie.

A Naples, où il séjourna quelque temps, le roi lui offrit un de ses châteaux, en l'invitant à y fixer sa résidence.

M. de Falloux quitta Naples pour se rendre à Rome, où l'attendait son frère, M. l'abbé de Falloux.

On assure que celui-ci est en possession du mouchoir de sainte Véronique, sur lequel se trouve imprimée la face sanglante du Sauveur. Dans la famille de notre héros, l'authenticité de cette relique n'est pas mise en doute, et l'on a pour elle une vénération sans égale.

M. l'abbé de Falloux a plus d'une fois encouru le reproche d'inconséquence politique.

Ses revirements et ses tergiversations établirent même, à certaine époque, une barrière entre Alfred et lui.

Très-exalté d'abord dans son dévouement aux rois légitimes, l'abbé passa tout à coup, avec armes et bagages, sous le drapeau de la branche cadette, et les d'Orléans n'eurent pas de prôneur plus enthousiaste.

Il alla même, dit-on, jusqu'à se permettre sur le duc de Bordeaux des insinuations hostiles, et le comte son frère crut un moment son crédit tout à fait perdu à Frohsdorff.

Ce peu de consistance dans les opinions du chanoine de Saint-Pierre de Rome le place en médiocre estime chez messieurs les légitimistes sans alliage. On lui prête assez bon nombre de ridicules, et les anciens de la cour de Charles X ne lui ménagent point les quolibets.

Monseigneur de Falloux, comme la plupart des prélats romains, pèche par un excès d'élégance et de fatuité.

Sa plus grande joie est de multiplier son image, et l'on ne cite pas une dame qui lui ait rendu visite sans avoir reçu en cadeau sa miniature.

— Vous avez vu l'abbé de Falloux? demandait un jour le comte de Chambord à une duchesse qui revenait de Rome. Né-

cessairement il vous a donné son portrait?

— Sire, il m'en a donné deux, répondit la duchesse : un pour moi, qu'il connaît à peine, et l'autre pour une baronne de mes amies, qu'il ne connaît pas du tout.

Les dissidences politiques entre les deux frères ne produisirent jamais, du reste, que des refroidissements passagers.

On se réconciliait à la première occasion.

Ce fut le chanoine qui présenta le comte Alfred au pape. Le Vatican fit au ministre démissionnaire un accueil princier.

De retour à Paris, notre héros adhéra pleinement à la fusion.

Peu d'hommes politiques ont eu, dans

le cours de leur carrière, des allures aussi dignes et une conduite aussi franche. En face de ses ennemis les plus à craindre, M. de Falloux n'a jamais renié son opinion ni caché ses espérances.

Ministre de Louis Bonaparte, il prêta l'appui de son talent à l'Élysée, remplit son mandat avec une loyauté parfaite, et quitta le ministère dès qu'il eut deviné les tendances impérialistes, laissant à d'autres le soin de relever le trône de César.

Délié de ses serments de ministre de la République, il se laissa porter à la présidence d'un cercle entièrement composé de représentants légitimistes.

Quelques jours avant le 2 décembre, il demandait qu'on rétablît le suffrage universel.

Vers cette époque, ayant converti en espèces un immeuble considérable, pour être prêt à tout événement, il faillit être victime de la plus audacieuse tentative de vol.

Un individu, qui se faisait appeler le chevalier R. de G***, parvint à capter sa confiance par des manœuvres hypocrites. M. de Falloux, accablé de travaux à la ville et à la Chambre, allait proposer à ce personnage une place de secrétaire, avec logement dans son hôtel, quand il reçut tout à coup de la rue de Jérusalem cette courte et significative épître :

« Je vous préviens que le chevalier de G*** sort de Brest, où il a fait cinq ans de travaux forcés.

« Carlier, préfet de police. »

Le comte se hâta de contremander son secrétaire, en se félicitant de trouver toutes ses serrures encore intactes.

Investi de pouvoirs secrets par M. de Chambord, notre héros avait la haute main sur toutes les opérations légitimistes. Mais rien n'est indiscipliné comme un parti. Les uns lui contestaient son mandat, les autres lui refusaient nettement obéissance.

Un jour, M. Léo de Laborde monte à la tribune pour formuler une proposition relative aux hôtes de Frohsdorff.

En ce moment, le comte de Falloux se promenait dans les couloirs avec M. de Persigny.

On le prévient de ce qui se passe à la tribune.

Aussitôt il quitte son interlocuteur, rentre dans la salle et apostrophe vivement M. Léo de Laborde.

— De quel droit, lui dit-il, faites-vous cette proposition ?

— Et vous-même, de quel droit m'interrogez-vous? riposte l'orateur.

— Je parle au nom du roi, monsieur ! Montrez vos pouvoirs.

— Allez vous... *promener !* s'écrie M. de Laborde, employant une locution aussi connue et plus grossière que celle que nous venons de souligner.

La Chambre de cette époque en entendit bien d'autres.

Certes, l'urbanité de langage de M. de

Falloux y comptait de rares imitateurs.

Malgré l'opposition taquine de certains légitimistes jaloux ou têtus, le comte grandit chaque jour aux yeux de la caste fidèle.

Il finira par en être le chef.

Les sommités du parti sont entraînées elles-mêmes par la séduction puissante qu'il exerce, et Berryer ne souffre pas qu'on attaque M. de Falloux en sa présence.

— Respectez-le, dit-il; c'est l'avenir de la légitimité.

La légitimité !

Pauvre arbre mort, qui se croit toujours vivace, parce que de brillants oiseaux chan-

tent et battent de l'aile sur ses branches arides !

M. de Falloux, retiré dans ses terres depuis le coup d'État, consacre ses loisirs à des recherches agricoles et à l'amélioration des races de bestiaux, sans s'émouvoir des plaisanteries plus ou moins piquantes du grand et du petit journalisme.

Les succès de l'ancien ministre en ce genre, coïncidant avec sa candidature académique, furent le signal d'une multitude de pointes plus ou moins spirituelles.

On compta ses titres par le nombre de couronnes que lui avaient values au concours de Poissy ses bœufs et ses moutons.

Heureusement le futur immortel se cuirassait du plus stoïque dédain.

Eh quoi! messieurs les économistes, ne voyez-vous pas que vous êtes ici en contradiction flagrante avec vous mêmes? Trouvez-vous déshonorant de pourvoir au premier besoin de la patrie, l'agriculture? Pour un homme public, n'est-ce pas la plus honorable des retraites?

Après avoir tant prêché le labourage, est-ce ainsi que vous le tournez en ridicule?

Nous vous entendons perpétuellement gémir sur la cherté de la viande; vous agitez chaque jour avec sollicitude la question des subsistances, et vous osez vous moquer ensuite de ceux qui visent à l'application de vos théories!

Si vous ne reculez pas devant la mau-

vaise action, reculez au moins devant l'énormité de la sottise.

Fermant l'oreille aux criailleries de ces pharisiens de mauvais goût, l'ancien ministre de l'instruction publique continua son double personnage de littérateur et d'agronome.

D'un côté comme de l'autre le succès lui échut.

Ses bœufs lui obtinrent deux premiers prix et un second prix au dernier concours, outre le prix d'excellence qu'on lui décerna pour un bœuf d'une taille colossale.

Trois médailles, dont deux en or et une en argent, une coupe d'or ciselé et une somme de cinq mille cent francs furent

les trophées qui constatèrent ses victoires agronomiques.

M. de Falloux prit par la main l'habile directeur de sa ferme modèle, et l'emmena recevoir avec lui les couronnes, lui donnant ainsi publiquement moitié de son triomphe.

Puis ils allèrent ensemble visiter et remercier les fermiers, qui, eux aussi, avaient une bonne part dans le succès.

Moins heureux au palais Mazarin, M. de Falloux perdit trois ou quatre batailles électorales avant de conquérir les palmes académiques.

Certes, le style et la conception de ses ouvrages le placent au niveau de la bonne moitié de nos Quarante. D'ailleurs, son in-

contestable talent oratoire suffisait pour attirer du premier coup sur lui le suffrage des plus exigeants.

A quoi tinrent les échecs successifs dont nous avons parlé tout à l'heure?

Nous allons vous le dire.

Pour arriver, à l'époque actuelle, aux honneurs du fauteuil, le talent n'est pas nécessaire. Faites de beaux livres, si bon vous semble, mais gardez-vous de fonder vos prétentions sur ces livres mêmes.

Ce serait une grave imprudence.

Académicien ne veut pas dire aujourd'hui *littérateur;* cela veut dire *homme politique.*

On ne vous demande plus à la porte :

« Qu'avez-vous fait? » mais bien : « Quel est votre drapeau? »

L'Institut, depuis le Deux décembre, est le refuge des mécontents de tous les partis. Ces messieurs transforment la salle des séances en une espèce de club où s'agitent les questions les moins littéraires.

Du cénacle on fait une arène.

Toute élection nouvelle est une concession aux sympathies de telle ou telle nuance politique en vogue pour le quart d'heure, et le suffragant qui oserait se targuer d'indépendance serait considéré comme un traître.

Celui-ci représente la légitimité, celui-là l'orléanisme, cet autre la fusion.

Très-peu, en revanche, représentent la poésie, et encore moins la grammaire.

C'est une petite Convention de députés sans électeurs et de ministres sans portefeuille. On y parle, on y délibère, on s'y livre des combats de coqs (de vieux coqs), le tout dans la langue de Frohsdorff et de Claremont.

Ainsi M. de Broglie, par exemple, a osé prononcer, au commencement d'avril dernier, un panégyrique de l'homme qui a laissé tomber la France dans le traquenard de 1848.

« Ce prince [1], dit-il, appelé au trône dans des circonstances redoutables, avait

[1] Louis-Philippe

plus d'un devoir à remplir, plus d'un péril à conjurer. Faire respecter partout au dehors les sentiments et les droits de la France, sans *exciter*, sans *soutenir* nulle part l'*esprit de révolution ;* maintenir l'ordre sans *verser le sang*, sans lois ni mesures d'exception, sans *coup d'État;* couvrir le sol de travaux utiles sans *accroître le fardeau des impôts* ni celui de la *dette publique*, c'était là sa tâche.... »

Que dites-vous de ces allusions, aussi hostiles qu'impudentes, lancées en plein cœur d'une assemblée littéraire?

Du jour où l'Académie n'est plus que le réceptacle de vos rancunes et de vos intrigues, on doit vous en exclure, messieurs, et en fermer les portes.

Il est temps que les membres sains de l'Institut renversent tous ces drapeaux que vous agitez sur leur tête et en fassent un feu de joie.

Vous vous imaginez peut-être donner des preuves d'indépendance?

Allons donc! il n'y a dans votre conduite que sottise et lâcheté. Personne, entendez-vous bien, ne vous autorise à prendre le manteau littéraire pour en couvrir vos impures défroques de courtisans!

On répète chaque jour avec raison que les Broglie, les Noailles et *tutti quanti* volent avec impudence la place destinée aux gens de lettres.

En obéissant à d'absurdes manœuvres

politiques, l'Académie a laissé mourir hors de son sein les Balzac, les Frédéric Soulié, et tant d'autres, dont la présence eût donné un peu de vie et d'autorité à ce troupeau de parlementaires en retraite et de burgraves ridicules.

On ne voudra pas le croire peut-être, mais cette usurpation du fauteuil académique trouve des écrivains assez niais pour l'applaudir et assez fous pour la défendre.

Lisez, de grâce, les lignes suivantes, signées Pontmartin.

« Vous avez, dit cet estimable littérateur, les premières représentations empanachées de courtisanes titrées et de millionnaires impromptus ; vous avez l'admi-

ration des cinquante mille estaminets de France; vous avez les exemples et les prix du docteur Véron, et ce n'est pas assez!

« Se figure-t-on une séance où M. Gustave Planche répondrait à M. Eugène Pelletan, succédant à M. Taxile Delord? Ou bien, chose plus monstrueuse, se figure-t-on un de ces messieurs prononçant l'éloge de M. de Saint-Aulaire ou de M. Molé, — et une réunion comme celle de l'autre jour, tous les beaux noms de France, toute la diplomatie de l'Europe, toutes les célébrités de l'art et de la science, tous les représentants de la civilisation lettrée, venant assister à ce tournoi, que dis-je? à ce duel entre la littérature polie et la littérature sauvage?

« Il serait fort commode aux bohèmes émérites qui commencent à s'ennuyer de la vie de coulisses, de divan et de trottoir, de trouver là une pension et un gîte, et de venir, en présence de la meilleure compagnie de Paris, entendre réciter leurs titres à l'admiration publique et aux suffrages de la postérité. S'ils ont beaucoup de talent et d'esprit, ils peuvent même intéresser l'Académie à leur conversion mondaine, et lui donner à entendre qu'il leur suffira de figurer dans ses rangs pour devenir aussitôt des hommes raisonnables, posés et bien élevés. L'illustre compagnie l'a essayé pour quelques-uns; l'essai ne lui a pas très-bien réussi... »

Nous donnons sans commentaires ce

plaidoyer en faveur de l'impuissance vaniteuse et de la morgue stupide.

M. de Falloux avait trop d'adresse pour ne pas comprendre à quelles conditions il pouvait arriver au trône académique.

Son premier soin fut d'acheter, de compte à demi avec M. de Montalembert, le *Correspondant*, revue mensuelle où il avait déjà donné nombre d'articles. C'est de là qu'il devait faire jouer ses batteries pour enfoncer les portes de l'Institut.

Or il y a, sur le chemin de tout candidat académique, un casse-cou fâcheux, celui des visites à rendre.

Notre héros comptait sur le charme de

sa personne et sur la grâce de son esprit; mais ce charme et cette grâce étaient précisément ce que redoutaient le plus beaucoup d'académiciens.

Ils ne reçurent pas M. de Falloux.

Alfred de Vigny, sans se départir de l'exquise urbanité qui le distingue, insinua poliment à ceux qui venaient le sonder combien ce système d'élection politique lui paraît déplorable.

— Que M. de Falloux, répondit-il, s'adresse à l'Académie des sciences morales. MM. Thiers, Guizot, Cousin, Miguet, en font partie. Je ne vois pas qu'elle soit tant à dédaigner.

Puis, comme les ambassadeurs van-

taient le mérite purement littéraire de l'aspirant :

— Touchez là, messieurs, dit l'inflexible auteur de *Cinq-Mars*, vous n'aurez pas ma voix !

Et Berryer fut élu.

M. de Falloux reparut dans la lice l'année suivante.

Autre échec.

Les orléanistes, qui avaient prêté leurs suffrages aux soldats du drapeau blanc pour la nomination de Berryer, se crurent en droit d'exiger le même service.

Ils avaient passé trop de rhubarbe pour qu'on ne leur rendît pas un peu de séné.

M. de Broglie devint le candidat de la nouvelle coalition.

Justement effrayé de la concurrence, le biographe de Louis XVI tourne ses visites du côté de la petite Académie.

En style d'immortel, la *petite Académie* représente la fraction de l'Institut qui doit uniquement aux lettres sa célébrité. Victor Hugo, Vigny, Mérimée, Musset, Lamartine, etc., sont de la petite Académie.

Mais généralement tout ce qui a porté le fardeau du pouvoir, tout ce qui possède un blason de vieille roche, un parchemin plus ou moins historique, tout ce qui compte des ancêtres aux croisades, fait partie de la *grande Académie*.

Il en résulta que notre aspirant, par le fait même de sa noblesse, reçut froid accueil des littérateurs, et fut obligé de retourner aux têtes politiques. Celles-ci déclarèrent que ses démarches auprès des écrivains étaient impardonnables, et Broglie fut élu.

Les boules une fois dans l'urne, messieurs les académiciens rentrèrent sous l'empire de l'entente cordiale.

On s'était donné des gages réciproques.

Claremont se trouvait satisfait, Frohsdorff n'avait pas lieu de se plaindre; il ne restait plus qu'à représenter un seul parti, la *fusion*.

M. de Falloux était fusionniste : il fut nommé[1].

Les grands seigneurs, unis aux politiques, décidèrent seuls son élection.

Donc, après avoir honoré les lettres par de belles pages et la tribune par de beaux discours, il ne dut son entrée à l'Académie qu'à une sorte de subterfuge.

Le résultat du scrutin connu, Alfred de Musset sortit furieux.

— Eh ! de quoi vous plaignez-vous ?

[1] Non sans obstacle pourtant. Émile Augier fit hésiter la balance, et ce ne fut qu'au deuxième tour de scrutin que la majorité se décida. M. de Falloux eut dix-neuf voix; l'auteur de la *Ciguë* en garda quinze, minorité imposante, eu égard au choix des noms qui se déclarèrent pour lui.

lui dit le père de *Chatterton* en l'arrêtant à la porte. Tout ce qui arrive est votre ouvrage. On ne vous voit jamais ici. Les poëtes et les écrivains n'assistent plus à aucune séance.

— Parbleu ! c'est le dégoût qui nous éloigne, répondit Musset. Quand on parle à ces gens-là poésie ou langue française, ils ne savent répondre qu'une chose : « Je suis de l'avis de M. Guizot ! »

L'auteur de *Rolla* n'a pas tort.

Être de l'avis de M. Guizot, partout et toujours, voilà sans conteste l'unique préoccupation des académiciens dits politiques. L'Institut est destiné à devenir une succursale des Incurables.

Si, par son élection, M. de Falloux se rattache au parti des Burgraves, nous sommes convaincu que l'indépendance de son caractère le détachera promptement du troupeau.

Jamais il n'a fait la moindre concession aux idées des autres, même à ceux qui semblent, comme lui, se vouer à la défense des intérêts religieux.

Sa nature délicate et aristocratique se révolte contre les articles agressifs et tapageurs de M. Veuillot.

Les tendances absolutistes de l'homme ne le séduisent guère plus que ses injures ne le convertissent. Il a pour les énergumènes une horreur profonde, et le *Corres-*

pondant montre tous les jours, dans sa lutte avec l'*Univers*, qu'on peut être le plus raisonnable et le plus logique, sans appuyer son argumentation du catéchisme poissard.

On ne saurait mettre assez en relief la modération de l'un, comparée aux débordements de l'autre.

Honneur à vous, monsieur de Falloux, qui relevez avec courage, mais sans violence, l'étendard de la catholicité ! Votre mission est de clore la bouche aux plats marchands d'eau bénite qui encombrent le seuil du temple, en attendant qu'on les en expulse avec opprobre.

Ne tenez compte ni de leurs clameurs ni de leurs outrages.

Démasquez ces faux chrétiens en donnant vous-même chaque jour de nouvelles preuves de raison, de calme et d'indulgence.

Les cœurs droits, les esprits sensés, mettent vos discours en regard de ceux de votre antagoniste, et vous sortez triomphant du parallèle.

O Veuillot! ne viendras-tu jamais à résipiscence, et ne cesseras-tu d'insulter que le jour où tu cesseras d'écrire?

Si M. de Falloux fait de la polémique religieuse sans scandale, il fait aussi du bien sans ostentation. Riche de soixante mille livres de rente, il passe une partie de l'année au bourg d'Yré, dans le ma-

noir héréditaire de sa famille, à la porte duquel jamais un pauvre ne frappe en vain.

Les fermiers du comte l'adorent.

A dix lieues à la ronde sa justice et sa générosité sont devenues proverbiales. Il y a tous les ans une fête publique à l'époque de son retour dans la province.

M. de Falloux est à la tête de presque toutes les sociétés religieuses des départements de l'Ouest. La plupart des princes chrétiens tiennent à honneur d'entretenir avec lui une correspondance. Par la dignité de son attitude, par ses mœurs chevaleresques, par sa foi sincère et par une

douceur qui ne se dément jamais, il gagne chaque jour à la cause religieuse une infinité de prosélytes.

A l'heure qu'il est, on peut dire que le seul et véritable représentant laïque de l'Église est M. de Falloux.

Modéré, mais convaincu; gracieux, mais inflexible, on ne l'a jamais vu reculer ni pâlir au milieu des plus effrayants orages parlementaires. Ses réponses à l'ennemi sont toujours écrasantes de calme et de solennité, témoin cette phrase, qui, du haut de la tribune, un jour, tomba sur la tête de Jules Favre comme un coup de massue :

« Apprenez, monsieur, que la France

ne veut ni des hommes qui ne sont capables de rien, ni des hommes qui sont capables de tout! »

FIN.

Monsieur

Je regrette beaucoup que mon absence m'ait empêché de vous adresser plus tôt la Réponse que Vous me faites l'honneur de desirer, et je vous prie d'en agréer mes excuses avec l'expression des sentiments les plus distingués.

De votre très humble Serviteur

A. de Valloux

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. Beaucé, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, rue Guénégaud,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.

SOUS PRESSE

Mélingue.
Paul Delaroche.
Musard.
Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould
Cavaignac.
Arnal.
Cormenin.
Beauvallet.
Crémieux.
Fiorentino.
Jules Lecomte.
Louis Blanc
Persigny.
Frédéric Soulié.
Ravel.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ricord.
Henry Monnier.
Grassot.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitre
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.



EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS **DE MARION DELORME** | MÉMOIRES **DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr.; 18 fr. par la poste.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

65

MADAME
CLÉMENCE ROBERT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

CLÉMENCE ROBERT

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



CLÉMENCE ROBERT

LES CONTEMPORAINS

MADAME

CLÉMENCE ROBERT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856



CLÉMENCE ROBERT

Il est dans nos habitudes, au commencement de chaque notice, de parler de l'enfance de nos personnages. Une difficulté se présente aujourd'hui. L'héroïne de ce volume n'a pas eu d'enfance.

Grave et sentencieuse à son aurore, nous la voyons déclarer qu'à sept ans révolus elle abandonnera la corde, la pou-

pée, les raquettes, et tous les jeux en usage parmi ses compagnes.

Elle tient parole avec une rigoureuse exactitude.

L'heure arrive. Notre bambine prend sa grande poupée *Adèle* entre ses bras, lui donne un baiser d'adieu fort tendre, et la relègue au fond d'une armoire ténébreuse, d'où jamais elle ne doit plus sortir.

C'était un petit cerveau très-héroïque et très-incandescent que celui de mademoiselle Clémence.

Des maîtres lui furent donnés.

Elle s'enfonça dans les chemins raboteux de la syntaxe et se prit de passion pour le vieux prêtre qui lui révélait les mystères des verbes.

Depuis, dans le transport qu'excite en elle ceux qui répandent quelque rayonnement sur l'intelligence humaine, il lui est arrivé plus d'une fois d'égarer ses sympathies et de couronner certains anges de ténèbres d'une auréole imprudente.

Mais n'anticipons pas sur notre histoire.

Une fois ses leçons apprises, Clémence, fille d'un juge suppléant au tribunal de Mâcon [1], n'oubliait pas, chaque matin, de guetter le départ de son père, qui s'en allait en robe au tribunal.

[1] Elle est compatriote de Lamartine. La date de sa naissance remonte à peu près à l'époque où le poëte pleurait en Italie la mort de *Graziella*. Calculez ! Nous n'avons rien à dire de plus. Jamais nous ne feuilletons, pour les femmes, le registre indiscret de l'état civil.

Quand il avait tourné la rue voisine, elle prenait en toute hâte possession de son cabinet.

Là se trouvait une bibliothèque assez vaste, garnissant tout le fond de la pièce.

Au bas s'alignaient de lourds volumes de droit, et tout en haut, sur les rayons supérieurs, perchaient les ouvrages de littérature.

Cet obstacle n'arrêtait point la jeune fille.

Roulant vers la bibliothèque un grand fauteuil de maroquin vert, elle plaçait une chaise sur ce fauteuil, grimpait sur le dossier de la chaise, et atteignait ainsi les

œuvres de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau.

Tous ces livres et beaucoup d'autres encore servirent de pâture à son âme, à une époque où l'étude du catéchisme eût été plus urgente.

Et voilà comment le défaut de surveillance des familles engendre ces bas bleus hardis que nous voyons, dans ce siècle de littérature à *vingt centimes*, jeter au sein des masses populaires tant de divagations dangereuses.

A l'heure où l'audience devait finir, notre lectrice intrépide quittait son échafaudage, beaucoup plus par fatigue que par crainte d'être grondée.

Son excellente mère était malheureuse-

ment un peu faible, et le magistrat lui-même élevait sa fille avec des louanges et des caresses.

Jamais un mot de compression ne venait peser sur cette jeune intelligence. On trouvait beau et bon tout ce qu'elle faisait; on la laissait parler, raisonner de toutes choses, à tort comme à travers, et cette habitude folle a passé naturellement de la jeune fille à l'écrivain.

Mademoiselle Clémence, en lisant l'histoire moderne, se prit d'enthousiasme pour le libéralisme.

— Ah çà, demandait-elle au juge suppléant, pourquoi n'établit-on pas chez nous une république?

— Parce que c'est impossible, répondait celui-ci.

— Mais pourquoi est ce impossible? pourquoi? s'écriait-elle avec fougue.

Son père entrait alors dans toutes sortes d'explications et faisait valoir des arguments que la jeune fille se permettait de trouver détestables.

Chaque battement de son cœur continua d'accompagner les efforts des peuples vers le principe d'émancipation.

Le goût de la poésie succéda chez mademoiselle Clémence au goût de la lecture. Dans ses cahiers d'analyse et sous son carton de dessin venaient se glisser, de temps à autre, certaines feuilles mysté-

rieuses chargées de rimes et contenant les timides inspirations de sa muse.

Presque tous les écrivains, à leur début, veulent boire à l'Hippocrène.

Il est rare que la poésie n'ait pas leur premier culte. L'action ne vient qu'après le rêve. On sent avant d'agir ; on aime avant de vivre.

Mademoiselle Clémence composait ses vers dans le jardin paternel.

Continuellement on la trouvait grimpée soit dans le berceau de vigne, soit au sommet du hangar, soit au milieu des branches du vieux noisetier qui tapissait l'angle du mur. Il lui fallait toujours une hauteur, un parnasse quelconque.

Sa mère disait :

— Jamais on ne doit chercher cette petite fille par terre.

Aujourd'hui nous répéterons le mot dans un autre sens, et nous dirons :

Ne cherchez pas notre héroïne sur les surfaces planes et droites du sens commun.

Son cœur honnête voudrait l'y retenir.

Mais une imagination que, dès son jeune âge, on a laissée sans bride, l'emporte éternellement sur les falaises escarpées du paradoxe, au milieu des brouillards démocratiques et sociaux.

En attendant, mademoiselle Clémence grandissait.

L'enfant avait joui d'une liberté sans bornes; il fallut que la jeune fille acceptât quelques entraves et se pliât aux lois de la vie de province.

Comme toutes les personnes de son âge et de sa condition, elle s'occupa presque exclusivement de toilette, de soirées et de parties de campagne.

Si elle faisait des vers, c'était en cachette. On ne tolère pas, en province, qu'une femme écrive.

Mademoiselle Robert s'ennuyait mortellement et devenait fort triste.

Dans un volume de pièces fugitives, publié chez Janet vers 1839, nous trouvons

es strophes suivantes, que nous demandons à reproduire. Elles montrent la nature de ses impressions d'alors.

. . . .

A cet âge où l'on porte un grand chapeau de paille,
Une robe à la vierge aux plis légers et frais,
Un simple ruban bleu qui se noue à la taille,
Une croix d'or au cou, — vers douze ans à peu près;

En voyage à Lyon, je visitais Loyasse,
Superbe cimetière, et qui, de sa hauteur,
Jette sur la cité, que le regard embrasse,
L'ombre des noirs cyprès dans toute sa grandeur.

Seule, je parcourais ce cloître de feuillage,
Ce séjour d'éternel et saint recueillement,
Quand un frisson subit en moi se fit passage,
Et je sentis quelqu'un m'arrêter doucement.

Sur un gazon brodé de roses cinéraires,
Près de là reposait une tête de mort;
Comme je traversais les funèbres parterres,
Elle avait accroché ma robe par le bord.

Son aspect était bon. Elle semblait me dire :
« Reste ici, pauvre enfant ! Il est stérile et vain
De fatiguer tes pas à voir, pour en sourire,
Le peu qu'une existence enferme dans son sein.

« Sur le sentier pénible où le destin t'envoie,
Chaque instant de plaisir est payé par des pleurs !
La tristesse, ici-bas, l'emporte sur la joie ;
La vie est un néant paré de quelques fleurs.

« Ici plus de chagrin que le deuil éternise,
Et ce signe pieux qu'à nos tombes tu vois
Annonce qu'en touchant à la terre promise
Chacun dans cet asile a déposé *sa croix.* »

J'entendais ce langage, et, toute jeune fille,
Je comprenais la paix et le repos des morts !...
Mais tout à coup ma mère apparut à la grille,
Et le soleil pourpré rayonnait au dehors.

Depuis, combien de fois, songeant à cette tête,
Que je vis, ce jour-là, blanchir sur le gazon,
J'entendis des conseils au milieu d'une fête !
La mort du cimetière, hélas ! avait raison.

Ces voyages dans la seconde ville de

France étaient l'unique distraction de mademoiselle Robert. Ils se renouvelaient presque tous les six mois, sans avoir la puissance de la tirer de sa torpeur mélancolique.

Elle se regardait comme une victime vouée à l'abattoir, et qu'on endort d'un coup de massue avant de la saigner avec le couteau.

Le coup de massue, pour elle, était représenté par les habitudes et les mœurs de sa ville natale, qui engourdissaient toutes les facultés de son âme, toutes les aspirations de son génie, avant de les éteindre sous la glace de l'hyménée.

Heureusement cet épouvantable et der-

nier malheur ne vint point frapper mademoiselle Robert.

Amie de l'indépendance, elle ne voulut jamais subir un maître, déclarant que, sous aucun prétexte, elle n'accepterait les rudes épreuves de la vie conjugale.

En 1830, son frère, M. Henri Robert, très-connu et très-distingué dans les arts mécaniques, vint s'établir à Paris.

Il y appela sa sœur, en voyage d'agrément.

A peine la jeune fille eut-elle quitté la Bourgogne, que le vieux magistrat son père mourut de mort subite. La veuve ne tarda pas à rejoindre ses deux enfants.

Dès lors il fut décidé qu'on ne retournerait point en province.

Pour Clémence l'horizon n'était plus le même. Les spectacles, les cours publics, les étalages de libraires, tout lui annonçait que dans la capitale il était permis de penser, de parler, d'écrire.

Elle se hâta d'user du privilége.

Sa vocation pour la plume revint au galop. Cette vocation, chez elle, était si prononcée, que souvent elle a dit :

— Si j'étais née tout à fait pauvre, je me serais efforcée de gagner mon pain dans la littérature, et, si le ciel m'eût fait naître princesse, écrire aurait été mon seul bonheur.

Il n'y a rien à répondre à cela.

Son frère était lié d'une façon très-in-

time avec le comte Achille de Jouffroy, auquel nos théâtres doivent le *Vampire* et quelques autres drames de cette force.

M. de Jouffroy était surtout l'auteur d'une masse d'entreprises extravagantes, qui vingt fois ont détruit et relevé sa fortune comme un château de cartes.

Le comte venait de commencer une histoire de France, que de nouveaux projets industriels ne lui laissaient pas le temps de finir.

Aussi excellent homme que peu sensé, il se décide à confier ce travail à la sœur de son ami.

En conséquence, il détermine à quel point de vue doit se placer la jeune histo-

rienne pour que la fin de l'œuvre ne soit pas en désaccord de principes avec le commencement. Cela fait, il donne à sa collaboratrice tous les matériaux voulus, l'installe dans une bibliothèque immense, et va tranquillement à d'autres affaires.

Notre héroïne s'apprêta donc à débuter par un monstrueux in-folio.

C'est-à-dire *débuter* n'est pas le mot. Jouffroy lui avait déclaré qu'elle ne signerait point l'ouvrage. On connaissait déjà dans les lettres ce commerce honorable que l'auteur de *Monte-Christo* développa, depuis, sur une si large échelle.

Mais qu'importe? mademoiselle Clémence est dans le ravissement.

Son œil contemple avec délice chacun de ces feuillets qui se couvrent de pattes de mouche sous ses doigts. De chapitre en chapitre elle berce ses rêves littéraires, et se trouve heureuse de griffer un peu de la plume ces abominables despotes qui, depuis Pharamond, nous ont donné quatorze siècles de gloire.

Le comte historien avait son hôtel sur le quai Malaquais.

Clémence arrivait là, chaque jour, de très-bonne heure, et travaillait jusqu'à la nuit.

Mais, ô surprise douloureuse! — Un matin elle trouve les portes closes. Tout est saisi dans l'hôtel, meubles et biblio-

thèque. Sa chère histoire elle-même est sous le scellé.

Plus d'espérance ! feuillets et chapitres vont être vendus à l'encan.

Jugez de la déconfiture!

Accablée d'abord par la ruine fatale de son collaborateur, mademoiselle Clémence recouvre bientôt de l'énergie. Elle déclare qu'à partir de ce jour elle écrira pour elle-même histoire, poésies, romans, articles de mœurs, en un mot tout ce qui se présentera sous sa plume.

En ce temps-là, un messie femelle était descendu sur terre.

Il se nommait Fanny Richomme.

Sa mission principale consistait à éman-

ciper le beau sexe et à lui ouvrir le domaine de la littérature, que le sexe laid et barbu voulait accaparer pour lui seul.

En conséquence, Fanny Richomme créa le *Journal des Femmes*.

Dans cette revue hebdomadaire, les cotillons seuls étaient admis. Jamais une botte n'eut l'audace de franchir le seuil du temple.

Ce fut là que mademoiselle Robert apporta tout son bagage.

La directrice du journal accueillit parfaitement l'auteur et prit la femme pour amie.

Tous les obstacles s'aplanirent ; les

œuvres de notre bas bleu s'imprimèrent, et l'éditeur, Ambroise Dupont, cédant aux instances de madame Tastu, s'empressa de demander à mademoiselle Clémence un roman en deux volumes, qu'il décora de ce méchant titre : *Une famille, s'il vous plaît!*

La publication n'eut aucun succès.

On n'acheta point l'ouvrage; par conséquent il fut peu lu. Mais l'auteur ne s'en tourmenta guère.

Ses amis eurent beau lui affirmer que d'un premier livre dépendait toute la carrière d'un écrivain, mademoiselle Clémence n'en crut pas un mot.

Elle ne s'attrista nullement de son

échec, et lut sans pâlir les comptes rendus peu flatteurs du journalisme, disant avec une tranquillité parfaite que, si le public ne voulait point de ce livre-là, elle lui en ferait bien d'autres.

Là-dessus encore, nous vous le certifions, elle a tenu largement parole.

Toujours elle s'est montrée fort peu sensible au blâme littéraire, et cela par modestie peut-être plutôt que par indifférence. Elle écrit d'instinct, pour le plaisir même d'écrire. Le goût de la plume est chez elle une véritable passion ; mais il ne lui vient pas à l'esprit de grossir l'importance de ses œuvres au point de manifester un grand courroux à ceux qui ne les déclarent pas sublimes.

Mademoiselle Robert acceptera sans se plaindre des articles à la Janin, sournois, injustes ou railleurs. Seulement, si vous touchez à ses rêves politiques [1], ou à ses deux fétiches, représentés par madame George Sand et Eugène Sue, gare à vous !

Dans son bon petit cœur, elle vous souhaitera la peste ; elle vous expédiera même à Cayenne, si faire se peut.

Nous désirons, pour ce qui nous con-

[1] Il nous souvient de certain dîner, rue de l'Ancienne-Comédie, n. 7, auquel assistait Clémence Robert. Un homme d'esprit, Gabriel, auteur de deux ou trois cents vaudevilles, s'étant permis, au dessert, de turlupiner le système rubicond, la demoiselle, douce, modeste et très-convenable jusque-là, se mit à éclater comme une bombe et pétrifia tous les convives par une sortie violente contre l'audacieux.

cerne, que le triomphe démocratique et social n'apporte jamais à mademoiselle Robert une part d'influence dans les choses de ce monde. Peut-être ne pousserait-elle pas la rancune jusqu'à la déportation ; mais, à coup sûr, elle nous ferait payer nos attaques contre le père du *Juif-Errant* et contre la mère de *Lélia*.

Quoi qu'il arrive, mademoiselle, nous vous dirons la vérité, comme nous l'avons dite à vos idoles.

Vous êtes sur la liste des écrivains démolisseurs de ce temps-ci, et, franchement, ce n'est pas là votre plus beau titre de gloire.

A l'exemple de bien d'autres, vous faites de la liberté qui descend, jamais de la li-

berté qui monte. Vous ne prenez pas à tâche d'élever le peuple jusqu'à nous, ce serait trop simple et pas assez révolutionnaire, comment donc!

Il vaut mieux nous forcer à rétrograder jusqu'à lui, car alors il y a nécessairement trouble, résistance et bataille.

Depuis le premier jusqu'au dernier, vos livres n'ont qu'un but : préconiser les classes d'en bas au détriment de celles d'en haut.

Si l'on daigne vous en croire, toutes les vertus, tous les sentiments nobles, sont chez le peuple, et le reste de la société se compose d'un tas de vauriens, bons à pendre[1].

[1] Mademoiselle Robert est d'une grande bonne foi

Ceci explique votre succès, mademoiselle.

Pour l'obtenir, vous n'avez eu besoin ni de style ni de logique. Une certaine habileté d'agencement, du gros drame, beaucoup de flatteries populaires, et servez chaud !

La recette est d'une simplicité merveilleuse.

Il faut le dire pourtant, vous avez droit, sur un point, à nos égards et à notre indulgence. Au milieu de vos divagations politiques les plus répréhensibles, vous conservez le sentiment chrétien. Vous refusez de prendre en tout madame Sand

dans le développement de ce paradoxe, et l'autographe qui termine ce volume en donne la preuve.

pour modèle, et sur votre corsage on n'aperçoit pas la casaque de Voltaire.

En un mot, vous restez à peu près évangélique.

Vous démolissez à genoux ; mais ce n'en est pas moins démolir, et des mains vouées aux fuseaux ne sont point faites pour ce rude métier de maçon.

Clémence Robert ne se lança pas tout d'abord dans l'arène démocratique et sociale.

En feuilletant son premier livre, si mal accueilli, nous trouvons des pages tout à fait anodines, où elle ne s'écarte point de sa nature de femme, c'est-à-dire du domaine de la philosophie tendre et de l'observation gracieuse.

Nous citons au hasard :

« L'isolement est un mal de nos jours. Sans parler des êtres d'exception, des âmes d'élite qui ont peine à rencontrer leur égale dans ce monde, vous trouverez beaucoup de gens tourmentés en vain d'un besoin de sympathie et de communion éternelle. Souvent, dans une seule soirée, pour peu que vous soyez voué par une physionomie avenante à l'honneur des confidences, vous entendrez dire à la jeune fille qui s'approche de l'embrasure de la fenêtre pour voir le givre sur les arbres, la lune courir dans les nuages, et pour causer en liberté :

« — Mon cœur s'ennuie ; mais je ne

sais à qui le donner. Je crains de me tromper.

« A cet homme qui baisse la voix au milieu d'une conversation générale :

« — On m'accuse d'inconstance ; mais, en vérité, je n'aurais jamais changé, si j'eusse rencontré la femme aimante et fidèle que j'ai vainement cherchée.

« A cette jeune femme qui effeuille son bouquet entre deux contredanses :

« — Il me semble que la moitié de mon âme est errante dans l'univers et que je dois un jour la rencontrer.

« Le domaine de la vie morale est pauvre et sans couleur. Êtres incomplets eux-mêmes, la plupart de ceux qui l'habitent

n'ont que de chétifs et misérables sentiments à y faire entrer. Quant aux êtres supérieurs, à ceux dont l'âme porte un sentiment infini, une passion immense, de saints mystères, de mélodieuses douleurs, ils se hâtent de les verser dans un livre, dans une œuvre d'art, et n'en gardent rien pour eux. L'homme qui nous a donné les plus riches productions d'amour et de génie se montre souvent bien sec et bien dépouillé. La fleur de poésie ne tient pas à sa tige.

« Cette sympathie parfaite, si rare, à l'époque présente, en amour comme en amitié, le grand nombre d'amis, de frères d'armes célèbres dans l'histoire nous montre qu'elle était bien plus connue autrefois. C'est qu'alors loyauté, valeur,

piété, composant toute perfection, il suffisait de se rencontrer dans ces trois points pour être toujours unis. Maintenant nous sommes des êtres si compliqués, si multiples, grâces aux greffes de la civilisation, qu'il faut mille conditions, mille points de rapport, pour que l'harmonie soit complète ; il faut mêmes principes religieux, même opinion politique, littéraire et artistique ; il faut que la corolle à cent feuilles trouve une autre fleur de la création qui lui ressemble. »

Ce premier livre, dont Ambroise Dupont vendit à peine cinquante exemplaires, trouva néanmoins de fervents admirateurs.

Hippolyte Morvonnais, poëte breton,

mort dans la force de l'âge et du talent, dédia toutes ses poésies à Liane, héroïne de l'œuvre, et qui n'est rien autre que mademoiselle Clémence, photographiée par elle-même.

Un autre personnage plus célèbre, l'auteur d'*Obermann*, accueillit notre bas bleu, et lui donna force applaudissements.

Il poussa l'enthousiasme jusqu'à écrire sur *Une famille, s'il vous plaît*, quelques articles pleins d'éloges.

Mademoiselle Robert en fut très-reconnaissante.

Une lettre d'elle, adressée, vers 1847, à madame Récamier, contient ce passage :

« Au fond de la rue de la Cerisaie, à la

place même où les rois de France, habitant l'hôtel Saint-Pol, se reposaient à l'ombre de leurs cerisiers, un autre roi, un *roi de l'intelligence*, se reposait à son tour. »

Permettez, mademoiselle !

Roi du paradoxe tant qu'il vous plaira; *roi de l'irréligion*, d'accord; mais *roi de l'intelligence !* voici qui devient inacceptable.

Madame Récamier, et Chateaubriand, s'il était là pour écouter la lecture de votre missive, ont dû sourire de la phrase.

L'auteur d'*Obermann*, ou M. de Sénancourt, puisqu'il faut l'appeler par son nom, philosophe aux vues rétrécies et mesquines, sorte de Voltaire pygmée, écho

rabâcheur des encyclopédistes, vivait en même temps que Ballanche.

Il était, dans la négation du dogme religieux, ce que Ballanche était dans l'affirmation de ce même dogme.

Sénancourt un roi de l'intelligence !

Comment donc appellerez-vous Ballanche lui-même, Chateaubriand, Bossuet, Fénelon, Pascal, Origène, Tertullien, tous les génies sublimes qui ont salué le drapeau du catholicisme?

Vivants ou morts, croyez-vous que ces grands hommes n'aient pas le droit de dire à votre Sénancourt et à ses pareils :

— Taisez-vous, marouﬂes! et croyez, puisque nous avons cru!

Ce triste Obermann était paralytique depuis l'âge de vingt-quatre ans.

Un jour il se laissa choir dans un torrent de la Suisse, à l'époque de la fonte des neiges. Le flot glacé l'entraîna jusqu'à la base de la montagne.

Il se releva vivant, mais perclus à tout jamais.

Ses jambes se montraient complétement inactives; sa main pouvait à peine manier une plume, et son cerveau, quoi qu'on puisse dire, se ressentait de la paralysie générale.

C'était une espèce de Scarron, moins l'esprit et la gaieté.

Fort peu de personnes le visitaient dans

sa retraite. Il avait un caractère sombre. Mademoiselle Clémence fut accueillie, parce que Sénancourt trouvait en elle certaines dispositions méditatives et une *tristesse volontaire*, qu'il appelait le plus *parfait état de l'âme*.

Cet ermite de la philosophie, ce moine de l'incrédulité, composait alors un long ouvrage, dans lequel il achevait de développer les doctrines d'*Obermann*. De son vivant, il lui fut impossible de trouver un éditeur, et mieux eût valu qu'on n'en trouvât point après sa mort.

Virginie de Sénancourt, fille du solitaire, cultivait elle-même la littérature.

Elle faisait les honneurs du salon paternel, salon presque vide, où, dans l'es-

pace de quinze années, et en dehors du petit nombre des amis intimes, on ne reçut que deux visites illustres, celle de M. Villemain, ministre de l'instruction publique, et celle de madame George Sand.

M. Villemain, sachant que l'auteur d'*Obermann* avait dissipé dans sa jeunesse une belle fortune, et vivait alors dans un état voisin de la médiocrité, jugea convenable de lui offrir, en récompense de ses nobles travaux philosophiques, une indemnité annuelle sur les fonds destinés aux lettres.

Il apporta lui-même le titre de cette pension, que M. de Sénancourt n'avait point sollicitée.

Quant à madame Sand, elle était tout simplement curieuse de voir Obermann.

Sa visite se passa d'une façon très-bizarre.

Le philosophe, silencieux et digne, attendait qu'elle parlât pour lui répondre. Or, à ce qu'il paraît, madame Sand ne commence jamais l'entretien avec les personnes qu'elle voit pour la première fois.

Quant à Virginie de Sénancourt, elle n'osa pas rompre le silence.

On se regarda quelques minutes. Un salut cérémonieux s'échangea, puis la visiteuse partit sans avoir proféré un seul mot.

Vers cette époque, mademoiselle Robert

fréquentait un autre cercle, où les langues se déliaient plus facilement.

C'était le cercle de madame Tastu.

Là, rien ne ressemblait à la retraite morne et soporifique d'Obermann. Une foule nombreuse envahissait les salons, et la maîtresse du logis répandait autour d'elle une gaieté douce et communicative.

Jamais de conversations sérieuses.

Redoutant le choc des opinions politiques, madame Tastu recommandait expressément qu'on dît *beaucoup de bêtises*, et chacun lui obéissait avec scrupule.

Il y avait là :

M. Tastu, l'époux de la Muse, un intrépide causeur ;

Le vieux Tissot, du Collége de France, presque centenaire, toujours endetté, toujours fidèle à sa vie décousue, et à cette chère république, dont on peut dire qu'il a été le Diogène et le Nestor;

Adolphe Dumas, qui déplorait amèrement le malheur d'avoir un homonyme si discrédité dans les lettres;

Raymond Brucker, poëte, romancier, publiciste, un des rares disciples de Fourier qui aient eu le courage de braver le respect humain, de confesser la sottise de ses utopies et de se prosterner devant la croix;

Enfin madame Gatti de Gamont, une étrange femme, dont fort heureusement la société n'offre pas beaucoup de modèles.

Mariée et mère de deux filles, elle vint à Paris se jeter à corps perdu dans le fouriérisme, prodiguant sa fortune au phalanstère et se faisant proclamer *reine de Citeaux*.

Elle se ruina de la façon la plus complète, se vit repoussée par les apôtres mêmes de la doctrine, composa des drames, alla demander à la porte des théâtres un morceau de pain que les théâtres lui refusèrent, et s'en retourna mourir, avant quarante ans, misérable et perdue, dans la Belgique, sa patrie.

Le salon de madame Tastu passait pour être un salon littéraire; cependant les écrivains y étaient en très-petit nombre.

Jetée dans les lettres par sa position

de femme de typographe et par nécessité de fortune, l'auteur de l'*Ange gardien* n'avait ni les prétentions extravagantes ni les ridicules du bas bleu.

Sa nature simple et raisonnable ne s'écarta jamais des idées tracées, de la ligne droite, de la morale convenue.

Ne renonçant sous aucun prétexte au sanctuaire de la famille, elle préférait de beaucoup son fils à ses livres, son bonheur domestique à sa renommée de poëte.

Si elle prisait un peu le retentissement du nom, c'était pour l'aisance qu'il apportait au ménage.

Tout en faisant bon accueil aux cinq ou six littérateurs épars dans son cercle, madame Tastu ne les aimait guère. Elle

affectionnait beaucoup plus ses amis les bourgeois et les bourgeoises.

Mais revenons à notre héroïne et à ses œuvres.

Après la publication de son premier livre, mademoiselle Robert ayant déclaré hardiment qu'elle en *ferait bien d'autres,* plus de quatre-vingt-dix volumes, publiés sans interruption, justifièrent cette annonce, ou, si vous l'aimez mieux, cette menace de fécondité.

La *Presse* accueillit à bras ouverts, dans son feuilleton, la *Duchesse de Chevreuse* et *Jeanne la Folle*.

Bientôt le *Siècle* eut son tour. Il donna le *Marquis de Pombal* et *William Shakspeare.*

Puis l'avalanche gagna les autres journaux. La *Patrie*, l'*Esprit public*, la *Liberté*, le *Globe*, l'*Estafette*, la *République*, le *Pays* et le *Constitutionnel* furent envahis successivement par la prose de mademoiselle Clémence.

Nous n'avons pas ici l'espace nécessaire pour donner la liste complète de ses romans.

Le lecteur voudra bien nous permettre de ne mentionner que les principaux.

En conséquence, nous citerons parmi les romans historiques : le *Pasteur du peuple* (Vincent de Paul), — le *Tribunal secret*, — *Mandrin*, — les *Tombeaux de Saint-Denis*, — *Peuples et Rois*, — et les *Quatre Sergents de la Rochelle*.

Ce dernier livre se vendit, dans les publications à vingt centimes, au chiffre énorme de cent soixante mille exemplaires.

Parmi les romans de mœurs, les plus connus sont les *Deux Sœurs de charité*, — le *Fou de la Bastide*, — le *Pauvre Diable*, — les *Mendiants de Paris*, — et les *Anges de Paris*, dont chaque abonné de l'*Estafette* savourait encore, il y a quelques mois, les interminables épisodes.

Nous avons vu des hommes de style et de talent s'arracher les cheveux avec désespoir et crier :

« Mais enfin, nous expliquera-t-on le succès de mademoiselle Robert? »

Il est aussi facile à expliquer, messieurs, que celui d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas.

C'est l'histoire des épices dans la cuisine, voilà tout.

Le public a faim : servez-lui, sur la table du journalisme, des mets reconnus indigestes, mais fortement assaisonnés de poivre, il les mange, messieurs!

Bien plus, il prend goût à ce banquet dangereux et n'accepte plus de nourriture salubre.

Il absorbe surtout avec délice les aliments que lui sert la propagande républicaine, peu soucieuse, comme bien vous le pensez, de cuisine délicate, de beau style et de bons livres.

Un éditeur quelconque, enchanté de se trouver avec son auteur en accord parfait de sentiments et de doctrine, lui achète ses livres, se glisse dans les bureaux de rédaction, chauffe la camaraderie, donne chaque volume au rabais, et les journaux sont pris universellement à cette manœuvre.

Voilà, n'en déplaise à Gabriel Roux, le succès de Clémence Robert expliqué.

Gabriel Roux est un fort digne homme. Il ne laissera jamais un littérateur dans la détresse; non certes! il lui commandera deux, quatre, six romans, et les payera rubis sur l'ongle, en se réservant le droit de propriété absolue.

Mais priez Dieu que, sur le chemin de

votre œuvre la mieux étudiée et la plus littéraire, un feuilleton comme celui des *Sergents de la Rochelle*, par exemple, ne vienne point à s'offrir.

Inévitablement mademoiselle Clémence aura le pas sur vous.

Le journalisme, alléché par la vente de la rue, vous enverra paître, et l'éditeur, vu la rareté des moyens de placement, laissera dormir ses autres manuscrits payés, mais non politiques, au fond d'une armoire poudreuse.

Demandez plutôt à Méry, dont toutes les œuvres ont été victimes de ce système d'enterrement.

Une ressource unique reste aux écri-

vains opprimés par la littérature de carrefour. Notre devoir est de l'indiquer. La voici :

Rachetez la propriété de vos œuvres, et payez-la plus cher que vous ne l'avez vendue.

Nécessairement, vous y gagnerez encore.

Par tout ce qui précède, on s'explique à merveille comment notre héroïne peut, année courante, publier huit ou dix volumes, sans avoir besoin de solliciter les rédacteurs en chef, et sans mettre le pied sur le seuil d'un journal.

A présent que justice est faite et que toutes vérités sont dites, accordons à mademoiselle Robert, non pas un mérite de

style, mais de véritables qualités dramatiques, une grande facilité de dialogue, une puissance d'intérêt qu'il est impossible de méconnaître.

Une chose inouïe et tout à fait exceptionnelle dans le genre, c'est que jamais elle n'a fait de livres de femme.

Son encrier ne contient pas une goutte, pas une gouttelette d'eau de rose.

Ouvrez ses œuvres; cherchez, sur la foi des traités, quelques naïves et douces histoires, des scènes intimes, des passions tendres, vous trouvez des luttes sanglantes entre moines et bandits, des siéges de places fortes, des forêts sinistres, des châteaux pleins d'horreur, le fer, le feu, le poison, le diable et son train.

Parfois, si elle sort des chausse-trapes, des meurtres et des batailles, c'est pour se livrer à ses chères divagations politiques.

Les Aristarques judicieux ont beau lui dire qu'elle se *mêle de ce qui ne la regarde pas*, elle se moque des Aristarques, dépeint ce qu'elle n'a jamais vu, raisonne de choses qu'elle ne peut connaître, persiste à ne point regarder ce qui l'entoure, et saute par-dessus la vie réelle pour voyager dans le pays des chimères.

Il en résulte que ses romans de mœurs excellent par l'inobservation, l'invraisemblance et la maladresse.

Un des plus grands plaisirs de made-

moiselle Robert est de poétiser les monstres. On nous a montré jadis une femme qui s'était écriée naïvement, après la lecture de *Mandrin* :

« Je ferais des folies pour cet homme-là, s'il vivait encore! »

En vérité, c'est un beau triomphe pour l'auteur et pour la morale.

On va peut-être refuser de nous croire; mais nous sommes obligé de convenir que mademoiselle Robert est une personne charmante, qui a du monde, et dont les manières sont remplies de douceur, d'affabilité, de politesse et de grâce.

Impossible de comprendre l'écrivain quand on entend parler la femme.

Nous renonçons à expliquer le phénomène.

A l'époque des premières publications de notre héroïne, d'intrépides plagiaires (ils mériteraient bien de voir ici leur nom reproduit en toutes lettres!) se mirent à copier nombre d'articles d'elle et à les signer sans vergogne.

Ils poussèrent l'audace, — d'autres diraient la vaillance, — jusqu'à prendre à ses romans des chapitres entiers, ligne pour ligne et mot pour mot.

La contrefaçon ne s'arrêta pas aux livres, elle s'étendit jusqu'à la personne.

— Mademoiselle Clémence Robert, s'il vous plaît? demande, un jour, certain

monsieur bien mis, s'adressant à un concierge de la rue Taranne.

— Elle ne reçoit pas, répond celui-ci d'un ton bref.

— Pardon!... Faites-lui passer ma carte; elle me recevra, j'en suis certain.

Le monsieur prenait un air conquérant très-significatif.

— C'est impossible, dit le cerbère. Mademoiselle travaille. Il faut lui écrire. On n'entre qu'avec une lettre d'audience.

— Bah! fit l'inconnu. Vite une plume et de l'encre, alors!

Cinq minutes après, Clémence Robert parcourait d'un œil ébahi le poulet sui-

vant, que venait de lui monter le concierge :

« Mademoiselle,

« J'arrive de *Lille.* Ce mot seul doit suffire, et vous comprendrez le but de ma visite, sans qu'il soit besoin de vous donner mon nom. Je veux bien attendre que vous fixiez le moment où il vous plaira de m'accueillir, et cela malgré mon droit incontestable d'entrer chez vous à toute heure. »

— L'impertinent ! s'écria mademoiselle Robert.

— Que faut-il répondre ? demanda le concierge.

— Dites que je ne suis jamais allée à

Lille, jamais! dites que je n'y connais pas une âme! Ceci me paraît une raison suffisante pour que ceux qui arrivent de cette ville ne soient reçus chez moi, ni à une heure ni à l'autre.

Cette réponse fut portée textuellement au monsieur bien mis.

Il poussa des exclamations de colère, ressaisit la plume, et traça d'une main frémissante :

« Je vous trouve bien audacieuse de renier ainsi le passé! L'amour s'efface, mademoiselle; mais le reçu des sommes que vous avez puisées dans ma caisse ne s'effacera pas aussi aisément. Je trouverai moyen de me faire reconnaître! »

Pour le coup, c'en était trop.

Mademoiselle Robert prit une plume à son tour, et le concierge descendit la réponse suivante :

« Monsieur,

« Puisque vous avez des *reçus* de la dame dont vous avez tant à vous plaindre, veuillez confronter l'écriture de cette dame avec la mienne, et... laissez-moi tranquille !

« CLÉMENCE ROBERT. »

Il paraît que l'épreuve fut décisive.

Le monsieur repassa la grille et ne revint plus.

C'était un provincial naïf, séduit, quelques mois auparavant, par la lecture de *Jeanne la Folle* dans la *Presse*. Une intrigante, parée des plumes du paon, lui avait tout à la fois escamoté son cœur et sa bourse.

La vie littéraire fourmille de semblables épisodes.

Nous feuilletons pour la seconde fois le volume de poésies publié chez Janet par mademoiselle Robert, et nous y cherchons galamment quelques rimes passables, afin de la dédommager de notre critique sur sa prose.

Au milieu d'une quantité de silhouettes, prises dans Paris ancien et dans Paris

moderne, voici ce que nous trouvons de meilleur.

C'est une esquisse rapide du jardin des Tuileries.

Un beau jour resplendit. Le vent aux longs murmures,
Qui descend à travers les marronniers épais,
Nous apporte du sein de leurs vertes ramures
Les parfums du printemps, la fraîcheur et la paix.

Passez, femme du jour, que suit l'idolâtrie !
Des palmes d'ici-bas cueillez la plus fleurie.
Passez, jeune élégant, relevant en chemin
Vos cheveux dérangés par quelque douce main !
Passez, jolis enfants ! Menez la danse folle
Autour des verts gazons ; voltigez, gazouillez ;
Jetez aux flots des airs votre corde qui vole,
Vos longs cheveux d'Amours, vos bouquets effeuillés !

Ce jardin est à vous, enfants de la fortune.
Le petit mendiant à la plainte importune,
Le paria flétri, le pauvre à l'air hagard,
Ne viendront point ici troubler votre regard.
Tout est bien. On dirait, à voir ce sanctuaire,
Que c'est quelque séjour de bonheur que la terre !

Oui, la nature même, orgueilleuse une fois,
S'est vouée aux grandeurs. L'air embaumé du bois
Est un encens offert à l'aristocratie.
D'aspirer ses parfums la fleur la remercie.
Les voûtes de tilleuls, les chemins d'orangers,
Apaisent la chaleur sur les fronts ombragés
Que le vent, en courant, effleure de son aile.
Tout est bien, tout est beau... grâce à la sentinelle!

Oh! combien, en ces lieux, les feuilles du printemps,
Qui pour si peu de jours ont déployé leurs tentes,
Verront se dérouler de scènes palpitantes,
Entendront de soupirs, entendront de serments!
Que d'amours voit passer cette ombre protectrice,
— Depuis l'amour léger, délicieux caprice,
Enfant de l'air qui jette en riant ses aveux
Quand le tilbury vole ou quand la valse glisse,
Vit de fleurs, de billets, de boucles de cheveux,
Puis bientôt s'évapore, en laissant pour mémoire
Un nom de plus inscrit aux tablettes d'ivoire,
— Jusqu'à cet autre amour, religieux, divin,
Qui va secrètement s'enfermer dans un sein
Comme le solitaire en sa grotte profonde,
Demeure toujours là, seul, ignoré du monde,
Puise aux pieds de son Dieu des transports ravissants,
Et lui fait de sa vie un éternel encens!

Oui, quand le rayon pâle et douteux de l'automne

De ces feuilles d'un jour flétrira la couronne,
A leur essaim, alors mourant, décoloré,
Et tombant sur mon front du haut des branches noires.
Je viendrai quelquefois demander des histoires,
Des histoires d'amour, et je les redirai...

. . . .

Ces histoires, nous ne les avons pas eues.

Mademoiselle Robert laissa tomber sa plume et renvoya la muse. Un grand chagrin venait de frapper sa vie.

Nous l'affirmerons sans crainte, dût notre héroïne le nier à outrance : chez la femme qui veut trancher de l'esprit fort, abdiquer son sexe, jeter par-dessus sa robe un manteau de philosophe, et s'appuyer sur le roseau vacillant de la raison, presque toujours il y a des luttes pénibles, un

retour forcé vers un état plus conforme à la tendresse de sa nature, et certaines aspirations secrètes vers les lueurs de la foi.

La mère de notre héroïne mourut, sa mère, qui ne l'avait pas quittée depuis l'enfance, et sur laquelle reposaient toutes ses affections.

Ce fut une cruelle et terrible épreuve.

En ce monde, il y a des douleurs qu'aucune philosophie ne console, et qui nous jettent forcément dans les bras de la religion.

Mademoiselle Robert, après avoir changé dix fois de résidence, ne parvient à déplacer ni sa tristesse ni ses angoisses.

Elle tout va à coup demander asile aux dames de l'Abbaye-aux-Bois.

Dans cette pieuse retraite, sa douleur se transforme en une mélancolie douce et pleine de résignation. Sa chambre, qui jadis fut une cellule, conserve un parfum d'inexprimable béatitude.

Quinze générations de saintes y ont laissé l'encens de leurs prières et le souvenir de leurs vertus.

Notre héroïne aperçoit de sa fenêtre le cloître couronné de son jardin silencieux, avec ses hautes arcades garnies de pampres, sous lesquelles passent en procession les religieuses, chantant les hymnes de la Fête-Dieu, ou conduisant, le cierge en main, dans son blanc cercueil, une de

leurs compagnes au repos de la tombe.

Les dames pensionnaires accueillent la nouvelle venue de la façon la plus charmante.

Celle-ci, grâce à son humeur tranquille, à sa nature souple et cordiale, ne manque jamais, partout où elle se trouve, de conquérir la sympathie universelle.

Au jour de l'an, madame Récamier, qui habitait à l'Abbaye-aux-Bois un corps de logis séparé des religieuses, envoya une carte à mademoiselle Robert, dont elle entendait parler chaque jour avec de grands éloges.

Sans faire parade d'un orgueil ridicule, l'auteur des *Tombeaux de Saint-Denis*

se tient constamment sur la défensive avec les personnes dont la fortune est trop au-dessus de la sienne.

On peut avoir beaucoup de douceur, beaucoup de bonté dans le caractère, et se montrer parfaitement rétive à toute espèce de courtisanerie.

La femme dont nous écrivons l'histoire n'a point les allures des bas bleus mendiants, qui s'appliquent sans cesse à chercher dans un salon la rencontre de quelque ministre, afin de lui tirer de la poche une indemnité littéraire.

Elle ne cajole pas la puissance, elle ne fait jamais un pas du côté de la faveur.

Les avances du grand monde ne peu-

vent la séduire. Aussi renvoya-t-elle une simple carte en échange de celle qu'elle avait reçue.

Or presque aussitôt arriva dans sa chambre un vieux valet de pied de la reine de l'Abbaye-aux-Bois.

Il glissa ces mots câlins à notre héroïne :

— Madame pensait que vous seriez assez aimable pour lui faire visite. Elle m'a chargé de vous dire cela *comme de moi-même*. Tous les jours à midi on la trouve seule

A partir de ce moment, la politesse excluait toute résistance.

Le lendemain, à l'heure indiquée, ma-

demoiselle Robert pénétrait dans ce pompeux salon de l'Abbaye, qui, tout en conservant son luxe et sa grandeur, subissait alors une éclipse affligeante.

Celle qui, dans ce magnifique séjour, avait vu toutes les illustrations de l'Europe à ses pieds, se trouvait dans un isolement presque absolu. La plupart de ses vieux amis avaient déjà quitté ce monde. Chateaubriand restait encore ; mais ce n'était plus qu'un fantôme, debout sur les ruines de sa grande intelligence éteinte.

Ballanche achevait de devenir sourd; Ampère était en Afrique.

La reine du logis perdait la vue, et les objets extérieurs, disparaissant autour

d'elle, la plongeaient dans une plus morne solitude.

Il ne lui restait que ses vertus parfaites, sa bonté sans égale, sa charité toujours inépuisable.

« C'est la femme du monde, a dit mademoiselle Robert, qui a fait le plus de bien et qui a été le plus aimée. »

Veuve de sa cour, madame Récamier cherchait une amie, une confidente, qui pût l'entendre parler avec bonheur du passé splendide, avec tristesse du présent pénible.

Son choix s'était arrêté sur notre héroïne.

Elles ne se quittèrent plus.

Les yeux de cette reine en décadence ne pouvaient supporter la lumière. On fermait, de jour, tous les rideaux, et, le soir, à l'heure des réceptions, une lampe voilée servait seulement à diriger les visiteurs et à les empêcher de se heurter aux meubles.

Partout les ténèbres, partout une impression de souffrance.

On eût dit que ce beau salon, le plus célèbre et le plus couru du siècle, descendait à moitié chemin de l'escalier sinistre qui mène au caveau mortuaire.

Madame Récamier avait beaucoup aimé les fleurs; mais depuis longtemps elle ne supportait plus leur parfum. Celui des

œillets étant le seul qu'elle pût souffrir encore, Ballanche ne manquait pas, depuis deux ans, de lui envoyer, chaque matin, une touffe d'œillets rouges. Mais, un jour, après avoir respiré le bouquet, elle ressentit une douleur violente à la tête, et donna l'ordre d'emporter le vase.

— J'en ai fini avec les fleurs, murmura-t-elle.

Pour madame Récamier comme pour ceux qui l'entouraient, tout était dans ce mot.

Elle donnait le signal du grand départ.

Chaque parole, à dater de ce jour, sem-

bla devenir un adieu; chaque mouvement fut un préparatif de mort. On classait les vieux papiers; on préparait tout pour le soin de sa mémoire.

De quatre à six heures arrivaient les habitués.

Le salon de l'Abbaye-aux-Bois leur gardait invariablement la même place. Chateaubriand s'asseyait dans un grand fauteuil de velours rouge, qui ne servait jamais à d'autres qu'à lui; Ballanche avait sa chaise à rayures jaunes et bleues, brodée par les mains de madame Récamier.

Le père des *Martyrs* arrivait avant tout le monde, parce que, depuis trente

ans, on lui réservait, chaque soir, une heure de tête-à-tête.

Mais cette heure était alors bien assombrie.

Faculté, sentiment, souvenir, tout était mort chez l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il ne lui restait que l'instinct de cacher cet anéantissement moral sous un complet silence.

On allait le chercher à l'entrée de l'appartement dans son fauteuil à roulettes; puis, à travers la salle à manger et le premier salon, deux domestiques l'amenaient jusque dans le salon d'honneur, où ils l'installaient à l'angle droit du foyer.

Là, son chapeau sur les genoux, il restait immobile et ne prononçait pas une parole.

Sa figure avait un cachet de beauté sévère que la vieillesse augmentait encore. A cette place, et sous les vives lueurs qui jaillissaient de l'âtre, sa tête blanche était magnifique.

Une heure après Chateaubriand, c'est-à-dire à quatre heures précises, on voyait entrer Ballanche, cet excellent homme que chacun disait composé de la *rognure des anges*.

Il n'en montrait pas moins quelques petits défauts. Dieu seul est parfait. Les anges peuvent avoir leurs travers.

Arrivaient ensuite M. Pasquier, M. de Noailles, et toutes les autres connaissances intimes.

Dix années plus tôt, Chateaubriand avait dit du cercle : « C'est l'endroit où il y a le plus d'esprit et le moins de prétention. » Mais, au terme où nous en sommes de cette histoire, on pouvait retourner le mot.

L'habitude de se poser en aréopage subsistait toujours.

Seulement les aréopagites avaient perdu leur auréole intellectuelle. Éclat d'esprit, force de jugement, tout disparaissait à la fois de ce cénacle valétudinaire. On prononçait encore *nous* avec un ton superbe,

et ce *nous* marchait, hélas! à la tête de bien tristes appréciations!

Au loin, cependant, le cercle avait gardé son prestige.

Comme autrefois, d'illustres étrangers tenaient à honneur d'y être admis, et nos jeunes célébrités elles-mêmes en demandaient le chemin.

Dans les beaux jours de l'Abbaye-aux-Bois, les Montmorency, les Benjamin Constant, les hommes d'opinions les plus contraires, se rencontraient sans péril au salon de madame Récamier. L'esprit doux et fin de la déesse du lieu semblait y afficher un perpétuel armistice.

Elle disait que les femmes devaient

jouer le rôle du coton, qui empêche les angles de se heurter.

Lorsqu'il y avait menace de querelle, on parlait *chocolat*.

Ceci avait été inventé pour MM. Pasquier et Chateaubriand, vers 1832, époque où la politique les mettait en guerre ouverte, et où ils se montraient fort exaspérés l'un contre l'autre.

Un soir, au moment où l'on s'y attendait le moins, ils se rencontrent à l'Abbaye.

Madame Récamier frissonne.

Heureusement ces fougueux adversaires ont une sympathie commune dans laquelle ils viennent se fondre : ils ai-

ment passionnément tous deux le chocolat. Madame Récamier s'empresse d'établir une dissertation sur cette précieuse pâte alimentaire, et nos antagonistes se trouvent en parfait accord.

Depuis, on nomma *chocolat* tout sujet d'entretien qui devait inévitablement calmer les cerveaux.

La recette dut plus d'une fois être employée en 1848, autre époque de haine, où d'autres ennemis pouvaient à chaque minute se montrer dans le cercle. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte et M. de Lamartine, tous deux candidats présidentiels, vinrent le même jour, à un quart d'heure de distance, présenter leurs hommages à madame Récamier.

Cette sage et prudente habitude de parler *chocolat* pour mettre obstacle aux querelles politiques était, du reste, tout ce que l'Abbaye-aux-Bois avait conservé de ses beaux jours.

L'ennui et les ténèbres envahissaient de plus en plus le présent.

Clémence Robert préférait aux heures de réception celles où madame Récamier l'honorait de ses entretiens intimes.

On allait s'enfermer dans la bibliothèque, ouverte sur le jardin.

Là, notre héroïne recevait la clef d'un portefeuille mystérieux contenant les anciennes correspondances de la reine de

l'Abbaye avec madame de Staël, le prince Lucien Bonaparte et l'auteur d'*Atala*.

Prenant toutes ces lettres l'une après l'autre, elle les relisait à sa vieille amie, dont l'œil éteint ne pouvait plus interroger des pages si chères. Elle lui rendait son passé brillant, avec ses nobles affections et les joies enivrantes du souvenir.

Cela dura jusqu'au jour où tout s'en alla de ce monde.

Ballanche mourut en 1847, Chateaubriand en 1848, et le choléra de 1849 emporta madame Récamier. Une fois cette dernière tombe recouverte, le salon de l'Abbaye-aux-Bois ferma ses portes.

Depuis longtemps déjà mademoiselle Robert avait quitté son asile pieux.

Jusqu'au dernier souffle de la reine du cercle, elle continua de la visiter chaque soir; mais elle n'entretenait plus aucune relation avec les religieuses, dont elle avait perdu l'estime à partir du moment où le secret de son métier de femme de lettres s'était trahi.

Ce jour-là, Clémence Robert put entendre le cloître entier crier au scandale.

On ne s'expliquait pas une telle profanation.

Nos saintes filles songèrent à une médaille de la Vierge, alors très-répandue dans le monde catholique. Cette médaille, posée sur la poitrine d'une des sœurs paralysée de tous ses membres, l'avait subi-

tement guérie. Ne pouvait-elle accomplir un second prodige?

La supérieure fit inviter Clémence Robert à passer dans sa cellule, et lui présenta l'une des médailles miraculeuses, en la suppliant de vouloir bien la porter au cou.

Mais notre héroïne en était revenue malheureusement à ses anciennes allures d'esprit fort.

— Je devine ce dont il s'agit, ma sœur, et je vous sais gré de l'intention, répondit-elle. Mais, franchement, je n'ai pas une foi bien entière en l'efficacité du remède. Puisque des volumes de roman ne peuvent sortir de votre maison, — j'au-

rais dû songer moi-même à cette inconvenance ! — permettez-moi de vous dire adieu. Je vais choisir un appartement dans quelque rue voisine, sans renoncer pour cela, comme de juste, à mes amitiés de l'Abbaye.

Le soir même, une voiture de déménagement emportait les meubles de mademoiselle Robert.

Ayant assez admiré le cloître et les roses blanches du jardin des religieuses, elle ne revit pas sans plaisir ce ruisseau des rues de Paris, que madame de Staël préférait au lac de Genève.

Si elle avait pensé jadis à se convertir, elle n'y songeait plus le moins du monde.

Par exemple! est-ce que la république ne venait pas d'être proclamée? la république, son idéal, le rêve sublime de son enfance!

Mademoiselle Robert eut pendant un mois la tête en feu.

Le ciel nous préserve aujourd'hui de sonder son âme et de chercher quelle amertume a dû succéder à tant de joie!

Fière et digne républicaine, elle n'avoue ni ses regrets ni ses espérances.

Tous les amours ont leur pudeur.

Clémence Robert est loin d'avoir fait fortune avec ses œuvres. Elle en abandonne presque tout le bénéfice aux li-

braires qui s'occupent de propager sa réputation d'écrivain.

Retirée dans un logement d'une simplicité modeste, elle méprise le luxe, trop souvent fatal aux artistes.

Une petite rente, qu'elle tient de la succession paternelle, suffit à ses besoins.

Jamais un créancier ne frappe à sa porte; jamais la main brutale des huissiers n'est venue s'abattre sur les meubles héréditaires, qu'elle conserve pieusement.

Elle vit retirée dans sa chambre, comme dans un coquillage, entre sa plume et ses manuscrits.

De temps à autre peut-être, une larme vient mouiller sa paupière, quand elle songe au temps heureux où Gabriel Roux vendait ses feuilletons à M. Bareste, rédacteur en chef du journal la *République*.

Ah! mademoiselle, aujourd'hui ce républicain farouche réalise à la Bourse des fins de mois brillantes.

Jugez-les donc un peu, ces nobles apôtres!

Réfléchissez, pesez le pour et le contre. Ne vous obstinez pas, avec votre âme généreuse et votre cœur de femme, à de condamnables écrits, qu'on vous dicte, mademoiselle, dans un but honteux d'exploitation populaire.

Un jour viendra, retenez la prophétie, où le sentiment évangélique, développé chez vous, et qui se trahit dans chacune de vos pages, triomphera des ténèbres dont on vous entoure. Alors nous vous verrons, comme Magdeleine pénitente, pleurer vos fautes et vous frapper la poitrine, dans les élans du repentir.

On assure que déjà mademoiselle Robert s'écarte des maximes socialistes, et qu'elle écrit, en ce moment, les aventures de la tour Saint-Jacques et du pont Neuf.

En effet, il nous semble difficile de glisser dans des ouvrages de ce genre la moindre fantaisie démocratique et sociale.

Puisse, cette fois, mademoiselle, votre conversion être aussi durable que sincère!

Allez en paix, et ne péchez plus!

FIN.

. . . .

. . . .

. . . . Un dernier mot sur votre lettre, monsieur.
e n'ai pas dit qu'il y eût plus de moralité dans les classes
pulaires qu'ailleurs; j'ai dit qu'il y avait plus de cœur.
Voulez-vous en juger vous-même, allez dans les cimetières;
us verrez toutes les tombes de marbre parfaitement nues et
bandonnées; puis, au fond de l'enclos, à l'endroit où les fosses
sont marquées que par de petites croix noires, vous trouverez
rtout les parents, les amis, la giroflée, le rosier, la fleur de
aque saison, exhalant le parfum du souvenir.

Clémence Robert

Imp. Lith. V. Janson rue ... 10 Paris

LES

CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Le succès immense qui vient d'accueillir la *première série* de cette œuvre intéressante, et les nombreux tirages qui se succèdent, permettent à l'éditeur d'apporter à la *deuxième série* des perfectionnements notables. Le papier est plus beau et plus fort, le texte est imprimé en caractères neufs, les portraits et les autographes sont améliorés; en un mot, tout se réunit pour offrir au public un volume de luxe.

M. Eugène de Mirecourt a tenu toutes ses promesses. Il se distingue parmi les rares écrivains qui, dans ce siècle, ont le courage de la vérité. Sa plume esquisse énergiquement chaque biographie. Elle dispense le blâme et l'éloge avec une impartialité contre laquelle se révoltent les amours-propres blessés et les passions de parti, mais que les cœurs honnêtes, que les consciences droites approuvent.

L'intérêt puissant de ces petits livres, la multiplicité des détails anecdotiques, les mots charmants dont ils abondent, leur style vif, châtié, plein de couleur, le

scrupule avec lequel M. de Mirecourt contrôle les notes et les renseignements qui lui sont fournis, tout rassure depuis longtemps le lecteur et lui prouve que jamais galerie contemporaine n'a été plus curieuse et plus complète.

Sont en vente, dans la *première série*, les volumes consacrés à **Méry, — Victor Hugo, — Émile de Girardin, — George Sand, — Lamennais, — Béranger, — Déjazet, — Guizot, — Alfred de Musset, — Gérard de Nerval, — A. de Lamartine, — Pierre Dupont, — Scribe, — Félicien David, — Dupin, — le baron Taylor, — Balzac, — Thiers, — Lacordaire, — Rachel, — Samson, — Jules Janin, — Meyerbeer, — Paul de Kock, — Théophile Gautier, — Horace Vernet, — Ponsard, — Mme de Girardin, — Rossini, — François Arago, — Arsène Houssaye, — Proudhon, — Augustine Brohan, — Alfred de Vigny, — Louis Véron, — Paul Féval, — E. Gonzalès, — Ingres, — Eugène Sue, — Rose Chéri, — Berryer, — Rothschild, — Sainte-Beuve, — Francis Wey, — Frédérick-Lemaître, — Louis Desnoyers, — Alphonse Karr, — Alexandre Dumas fils, — Champfleury, — Léon Gozlan, — Alexandre Dumas, — Veuillot.**

La *deuxième série* contiendra les notices consacrées aux personnages suivants :

Salvandy, — Mlle Georges, — Henry Murger, — Odilon Barrot, — Raspail, — Hippolyte Castille, — Bouffé, — Musard, — Cormenin, — Montalembert, — Gavarni, — Michelet, — Plessy-Arnould, — Cavaignac, — Arnal, — de Morny, — Granier de Cassagnac, — Jules Sandeau, — Grassot, — Marie Dorval, — Crémieux, — Ligier, — Cousin, — Beauvallet, — Louis Blanc, — Persigny, — Frédéric Soulié, — Villemain, — Ravel,

la Guerronnière — Mme Ancelot, — Considérant, — Saint-Marc Girardin, — Quinet, — Émile Augier, — Ledru-Rollin, — Villiaumé, — Caussidière, — Louise Collet, — Bocage, — Madeleine Brohan, — Eugène Delacroix, — Roger de Beauvoir, — Changarnier, — Gustave Planche, — Ricord, — Bressant, — Mélanie Waldor, — Vaulabelle, — Louis Reybaud, — l'abbé de Ravignan, — Camille Doucet, — Mérimée, — Nadar, — Eugène Guinot, — Courbet, — Fiorentino, — Barbès, — Blanqui, — l'abbé Dupanloup, — Baroche, — Henry Monnier, etc., etc. Il y aura, comme dans la *première série*, des volumes collectifs, contenant double portrait et double autographe.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque volume est de cinquante centimes.

On souscrit, pour les collections complètes, chez l'éditeur Gustave Havard, rue Guénégaud, 15, à Paris.

En envoyant un mandat de vingt-cinq francs sur la poste, on recevra *franco* par les Messageries les cinquante volumes de la *première série*. — En envoyant un mandat de trente francs, on recevra *franco* les volumes de la *seconde série*, le jour même de leur publication. (La différence du prix tient aux frais de poste.)

En envoyant un mandat de cinquante-cinq francs, on recevra la *première série* tout entière, et chaque volume de la *seconde*, à mesure qu'il paraîtra.

Les personnes qui souscriront aux *deux séries*, c'est-à-dire à la collection de cent volumes, auront le droit de choisir comme PRIME vingt exemplaires des livres mentionnés ci-dessous :

LES LORETTES DE PARIS, dessin par Andrieux.
LES ACTRICES DE PARIS, —
LES BOURSIERS DE PARIS, —
LES ÉTUDIANTS DE PARIS, —

LES COMÉDIENS DE PARIS, dessin par Andrieux
LA BOHÈME DE PARIS, —
LES SGANARELLES DE PARIS, —
LES GRISETTES DE PARIS, —
LES FAUBLAS DE PARIS, —
LES PROPRIÉTAIRES DE PARIS, —
LES FUMEURS DE PARIS, —
LES RESTAURANTS DE PARIS, —
PARIS LA NUIT, par E. de Mirecourt, dessin p
C. Fath.
L'OPÉRA, par Roger de Beauvoir, dessin par C. Fat
LE PÈRE-LACHAISE, par Benjamin Gastineau. —
LE MONT-DE-PIÉTÉ, par E. de Mirecourt, dessin p
J.-A. Beaucé.
LE LUXEMBOURG, par Maurice Alhoy, dessin
C. Fath.
LE PALAIS-ROYAL, par Louis Lurine, dessin
J.-A. Beaucé.
LE CARNAVAL, par Benjamin Gastineau, dessin
J.-A, Beaucé.
LES TUILERIES, par J. Lemer, dessin par C. Fat
LES HALLES, par A. de Bargemont. —
LE JARDIN DES PLANTES, par Ch. Deslys, de
par J.-A. Beaucé.
LE PANTHÉON, par Émile de Labédollière, dessin
J.-A. Beaucé.

Ceux des souscripteurs qui ont déjà reçu la PRIME do avec la *première série* n'auront droit qu'à dix exemplaires lement.

Les volumes de la collection contemporaine de M. Eu de Mirecourt continueront de paraître régulièrement le le 30 de chaque mois.

GUSTAVE HAVARD

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

